

LA BUISSONNIÈRE

PAR ANNE MOÛANS



1 fr. 50



Editions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages

de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLÉNY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BKÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrex*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Pétil d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine*.
 Zénide FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenella*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malte des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Étrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Lions brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
Jocé MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vague aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrano*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Patriote*. — 42. *Odette de Lymailla, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 169. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gilda*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyctote*.
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylva*.
Max de VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; francs : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, francs : 8 francs.

C92740

af. ef. as

ANNE MOUANS

La Buissonnière



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

" 1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

LA BUISSONNIÈRE

I

On les attendait ! Les minutes s'enchaînaient l'une à l'autre, formant des heures qui paraissaient des siècles à la foule accourue pour acclamer les vainqueurs de la Grande Guerre ! La place de l'Étoile, encadrée par les rangs pressés des spectateurs, paraissait immense. L'Arc de Triomphe se dressait, gigantesque, au centre de la ceinture des canons pris à l'ennemi, leurs gueules redoutables levées vers le ciel.

En face, la voie sacrée que vont parcourir les armées triomphantes s'étend sous sa féerique parure jusqu'au cœur de Paris. L'ingéniosité de la foule a fait des merveilles pour voir à tout prix sans causer de désordre ! On est venu muni de victuailles, afin de supporter les fatigues de l'attente ; les uns chargés de pliants, les autres des inevitables échelles ! Tout cela s'est fait avec une bonne volonté souriante, une sorte de joyeux recueillement.

Sur l'avenue, à l'extrémité d'un banc, une dame, petite et lourde, s'est hissée à côté de quatre personnes. Un mouvement de son plus proche voisin lui fait perdre l'équilibre ; elle pousse un cri et se raccroche à la manche d'un homme de tournure distinguée, placé juste devant elle. Il tourne vers elle une figure pleine, aux traits fins, au teint

fleuri... Aussitôt, deux exclamations jaillissent en même temps :

— Vous, de Louze !

— Aline, ma chère sœur ! Par quel hasard...

Impérieuse, la petite dame réplique :

— Nous causerons plus tard ; mon fils fait partie du défilé, je ne m'occupe que de lui.

— Ah ! Ah ! Roland, mon neveu ! Vous me le montrerez.

— Capitaine d'artillerie, Légion d'honneur, Croix de guerre avec palmes, décorations étrangères, murmure rapidement la mère gonflée d'orgueil. A présent, plus un mot ! Je veux être toute à cette fête admirable.

— Très bien ; je suis solide, appuyez-vous sur moi.

Ils se turent. Sur la foule passait un frémissement suivi d'un respectueux silence. Une fusée lancée du haut de l'Arc annonçait que le cortège se mettait en marche, le canon tonnait à intervalles réguliers, redoublait l'émoi des assistants qui demeuraient les yeux agrandis et fixés sur la voie triomphale... Les sons d'une musique militaire se rapprochèrent, et l'auguste défilé commença, soulevant sur son passage des cris, des hurrahs, des sanglots aussi !

Les deux mains fortement appuyées aux épaules de son beau-frère, M^{me} Aline Verneuil regarde, s'emplit les yeux et le cœur de ce spectacle inoubliable !

Après les mutilés, déjà couverts de fleurs, les marchaux, puis les beaux détachements des armées alliées s'éloignent. Sur leur passage les acclamations se prolongent en vagues sonores. Maintenant ce sont les nôtres !... L'enthousiasme redouble !

— De Louze, dit M^{me} Verneuil d'une voix éclatante, voici l'artillerie... Roland avec sa batterie !

— Ce gringalet ?...

— Mais non... C'est le lieutenant... L'autre, grand, brun, sur un cheval bai, vite, regardez.

— Parbleu ! le vivant portrait de son père !

— Il est beau ! affirme fièrement la mère.

— Très beau.

Ce fut tout. En silence, les deux parents regardèrent passer les tanks, les chars d'assaut, et enfin une partie de la foule qui suivait en bon ordre la voiture présidentielle.

M. de Louze aida sa belle-sœur à quitter son perchoir et lui offrit le bras. Quand ils furent engagés dans une voie moins encombrée, il amorça la conversation.

— Ma chère Aline, voilà une rencontre fortuite qui m'est vraiment agréable. J'espère que vous-même n'êtes pas fâchée de revoir le mari de votre sœur ?

— Pouvez-vous en douter ? Nos relations ont toujours été parfaites ; elles se sont ralenties progressivement, sans raison sérieuse. Julie et moi, nous menions une existence très différente ; cependant, aujourd'hui encore, ma pensée se tourne souvent vers la Buissonnière.

— La Buissonnière !... Vous y vîntes la dernière fois pour...

— Pour conduire ma pauvre sœur à notre tombeau familial... Mais, j'y pense : êtes-vous venu seul assister à cette fête splendide ? Qu'avez-vous fait de Valère ?

— *Votre nièce*, commença François de Louze.

— Oui... Enfin, je suppose que *votre fille* n'est pas restée à la campagne, quand il y avait de si belles choses à voir.

— Elle est aux premières loges, sur le balcon d'un hôtel particulier, et demain elle part avec la propriétaire de cette maison (une amie respectable) pour le Nord de l'Italie. Une absence de trois mois environ. Je lui ai dit adieu et demain je rentre seul à la Buissonnière, un peu comme une âme en peine. Trois mois, trois siècles ! C'est Valère qui anime tout chez moi, qui donne du charme à ma demeure, mais je ne veux pas la tenir prisonnière, et j'ai trop voyagé jadis. Avec l'âge viennent les habitudes casanières ; de plus, je suis devenu un cultivateur, un

paysan esclave et amoureux de ses terres. Ma fille a besoin de connaître autre chose que notre Buissonnière... A présent, parlez-moi du beau capitaine que je viens d'apercevoir.

— *Votre neveu*; un vrai, celui-là.

— J'espère qu'il est bon fils, continua François de Louze, comme s'il n'eût pas entendu l'interruption.

— Aussi bon que beau et intelligent ! bien qu'un peu volontaire !... Hélas ! depuis mon venvage, à peine ai-je joui de lui ! Il a fait toutes ses études à Paris. Quand la guerre a éclaté, il terminait sa dernière année à Polytechnique. De ses succès comme officier, je n'ai rien à vous apprendre. Mais, en sortant de l'école, il ne désirait pas rester dans l'armée... Voyons, mon cher François, quels sont vos projets pour cette fin de journée ?

— A vrai dire, je n'en ai fait aucun, laissant tout au hasard.

— Alors, je vous emmène à mon hôtel. Roland doit me rejoindre aussitôt qu'il sera libre ; en l'attendant, nous déjeunerons ; vous devez, comme moi, mourir de faim. Vous referez connaissance avec votre neveu, et, après le dîner, rien ne nous empêchera d'aller jeter un coup d'œil à la fête de nuit.

M. de Louze fit un geste d'acquiescement ; satisfait et amusé, il dit :

— Une réunion de famille, cela me paraît un rêve !

... Le lendemain, bercé par le mouvement du wagon qui le reconduisait en Normandie, il emportait le souvenir d'un beau garçon au brun visage, à la physionomie ouverte, volontaire, qu'un sourire séduisant adoucissait souvent...

Cette image lui suggérait des pensées particulièrement intéressantes :

« L'armée, en temps de paix, ne lui plaît pas... Ingénieur civil ? Il y a là de l'avenir pour un homme de sa valeur. Mais je parie que ses facultés lui serviraient heureusement dans toute autre

voie... La Buissonnière !... c'est tentant pour le fils de sa mère qui l'a tant regrettée !... et, ainsi, mon secret serait bien gardé ! »

II

— Ainsi, mon oncle est persuadé que j'accepterai ?

— Persuadé, c'est beaucoup dire ; il espère que tu ne repousseras pas ce projet sans réfléchir. Mon Dieu ! ne dirait-on pas qu'il veut attenter à ta liberté ?

Roland Verneuil, qui se promenait de long en large, s'arrêta devant le fauteuil où sa mère était assise. Le pli hautain de ses lèvres se fondit dans ce sourire fier et doux qui avait séduit M. de Louze.

— Eh ! voilà justement où le bât me blesse : si nous acceptons son invitation, il supposera qu'après réflexion ses avances me flattent et, bon gré mal gré, j'entrerai dans le rôle de prétendant qu'il m'offre généreusement.

— Tu as mal compris, ou bien tu exagères à dessein.

Après un geste d'impatience, le jeune homme poursuivit :

— Il se trompe, M. de Louze, ce projet ne me flatte ni ne me plaît. Peut-être est-ce un préjugé ridicule ; mais je n'aime pas les alliances entre parents aussi proches.

— Moi non plus.

— Alors ?

— Ton objection est donc la parenté qui existe entre Valère et toi ?

— Une de mes objections ; et elle est sérieuse.

— Mais d'un seul mot je puis la faire tomber...

Ma foi, tant pis si je trahis le secret de François; c'est pour mieux le seconder dans ses désirs! Tu n'es pas le cousin de Valère.

— Vous dites que...

— Que cette petite n'est pas la fille de François et de ma sœur Julie.

— De mieux en mieux! Nous tombons dans le roman avec grands coups de théâtre. Veuillez m'expliquer...

— Assieds-toi là, et écoute. Il n'y a pas de roman. Ta tante a toujours été délicate. Après son mariage, sa santé s'altéra tout à fait, et François, qui l'adorait, consulta successivement toutes les célébrités médicales. Il se conforma aux prescriptions les plus coûteuses qui, chose plus grave, bouleversaient sa vie : stations thermales dans tous les pays, cures d'air dans la montagne, hivers sur la Côte d'Azur... sans compter l'interminable série des régimes qui accompagnaient ces déplacements. A la fin, ils avaient obtenu un succès relatif dont François se fût contenté; mais ma sœur était plus exigeante; il lui fallait mieux que la santé. Elle ne pouvait être heureuse sans enfants. Hélas! les médecins, sans exception, la décourageaient dans ses espérances. Ce fut alors pour François un nouveau tourment; sa femme s'obstinait dans ses regrets qui tournaient à l'idée fixe. Après le mal physique, c'était le mal moral qu'il fallait combattre.

— Par le raisonnement, dit Roland haussant les épaules.

— Oh! le raisonnement avec une femme nerveuse et gâtée à ce point! De Louze entreprit de la distraire à tout prix. Il abandonna sa brillante situation au barreau de Caen et se mit à voyager. Ces déplacements continuels plaisaient à l'humeur inquiète de ma sœur; mais elle protestait quand même que rien ne lui ferait oublier son malheur. Ils étaient à Naples quand ton père me fut enlevé par le terrible accident que tu sais. Je reçus de Julie une lettre très affectueuse; elle déplorait d'être trop éloignée pour assister à l'enterrement et

m'apporter de vive voix ses consolations. Sous la même enveloppe je trouvai une autre lettre que François avait dû glisser à son insu : « Ma chère Aline, disait-il, plus d'une année s'écoulera avant notre retour en France et je viens vous confier la raison qui nous retient ici. Nous nous sommes décidés à adopter une délicieuse petite fille abandonnée par un homme dont on n'a pu retrouver les traces. Elle a trois ans, mais elle est petite et fluette. Quand nous reviendrons, amis et parents admettront très bien qu'elle soit née pendant notre séjour en Italie. L'inconnu qui l'a abandonnée devait revenir et déposer son acte de naissance; on ignore même son nom de famille; bref, jamais on ne nous réclamera la mignonne. Julie est aux anges, moi aussi. »

— On dirait que vous récitez une leçon, raille doucement Roland.

— Ah! c'est que je l'ai lue et relue, cette triste lettre!

Le jeune homme jeta à sa mère un regard étonné.

— Triste?... Moi, je n'y vois que bonheur et joyeux projets!

— Tu plaisantes, ou bien tu as une piètre idée de mon amour maternel. Ce qui comblait les désirs de ma sœur ne pouvait que me blesser, moi qui te voyais frustré! Pouvais-je accepter de bon cœur que cette petite intruse prenne ta place? Car enfin, Julie aurait dû comprendre..., tu étais tout désigné pour lui tenir lieu de fils.

— Quoi? Vous m'eussiez cédé à ma tante?

— Entièrement, non, jamais; je t'aurais envoyé souvent chez elle...

— Alors, les de Louze ont agi sagement. Pensez-vous qu'ils pouvaient se contenter d'un enfant partagé? Il leur en fallait un, bien à eux, pour remplir leur cœur, pour réchauffer leur foyer. Si c'est pour cette raison que vous vous êtes éloignée, vous avez eu tort, ma pauvre maman!

Sous ce blâme, M^{me} Verneuil rougit violemment.

— Je ne crois pas qu'ils l'aient compris; ils étaient absorbés par les joies de leur nouvelle existence. Julie ne m'écrivait plus que pour célébrer les qualités extraordinaires et la gentillesse de sa petite Valère; moi, je lui parlais de tes études, de tes succès de collégien; les sujets qui primaient tout pour moi lui étaient devenus indifférents. Peu à peu nos lettres se sont espacées, puis nous ne nous écrivions plus qu'au nouvel an. Quand ta tante mourut, presque subitement, tu passais tes vacances en Suisse avec tes professeurs, tu dois t'en souvenir. Je me rendis en Normandie pour l'enterrement; c'est la seule fois que je vis Valère, une étrange fillette, muette et farouche dans sa douleur. Aux consolations que j'essayais de lui donner, elle opposa la même phrase : « Laissez-moi, je veux pleurer maman toute seule. » Je dus abandonner la partie et me tourner vers ton oncle qui était heureux de mêler son chagrin à mes regrets.

Roland sourit, n'osant pas rire franchement.

— Avec de pareils souvenirs, comment diable les avances de mon oncle peuvent-elles vous séduire? Cela vous plaît, maman, ne cherchez pas à nier.

— Pourquoi nierais-je? Par ce mariage, tu redeviendrais l'héritier de...

— Calcul d'intérêt? Fi! La fièvre vénale qui sévit vous gagne! Ce n'est digne ni de vous ni de moi.

— Non; la fortune de ton père nous suffit, et tu as un bel avenir devant toi. Comment ne devines-tu pas que dans le projet de François une chose me tient au cœur?

— Ah! j'y suis! La Buissonnière.

— La Buissonnière, redit en écho M^{me} Verneuil, les lèvres tremblantes, les yeux brillants; cette terre splendide possédée par les miens depuis plus d'un siècle, dont chaque parcelle fut acquise au prix de leur travail..., et la maison, le nid familial! Du seul fait de la posséder nos paysans faisaient un titre de noblesse. Pour désigner mon père, ils disaient : *M. Obry de la Buissonnière*. Et je la verrais sans révolte passer en des mains étran-

gères? À la mort de mon frère, je devins l'aînée; c'est toujours dans la part de l'aîné que le domaine était compris, afin d'éviter le morcellement; pour nos aïeux, c'était une loi.

— Je sais, dit simplement Roland.

Oui, il savait qu'une fois lancée dans cette histoire sa mère ne tarissait plus... que, préférant leur fille Julie, ses grands-parents avaient disposé de la Buissonnière, et que toute sa vie M^{me} Verneuil avait protesté contre ce qu'elle regardait comme une injustice. Comment n'avait-il pas compris que l'espoir de le voir rentrer dans ce qu'elle appelait ses *droits imprescriptibles* était la raison unique de sa subite sympathie pour Valère? En ce moment, s'il avait moins aimé sa mère, il lui eût déclaré que le bonheur de sa vie ne se jouerait pas sur un tel marché. Mais, devant son regard suppliant, il n'eut pas le courage de la désoler par un refus brutal. Il fit deux tours dans la chambre, tête baissée, pesant les paroles qu'il allait prononcer.

— Savez-vous, maman, dit-il en souriant, que vous tendez à m'enlever mon rêve de jeunesse le plus cher?

Craintive, elle dit :

— Avais-tu un autre projet?

— Un seul : faire un mariage d'amour.

— C'est le rêve d'un cœur généreux... et très jeune. Quand un homme devient sérieux...

— Il renonce, n'est-ce pas, à trouver dans sa compagne une affection très tendre, la correspondance parfaite d'idées et de sentiments? Mettons alors que je suis très jeune, malgré mes vingt-six ans.

— Mais pourquoi ce que tu désires ne se trouverait-il pas chez Valère? se récria M^{me} Verneuil.

Le jeune homme se mit à rire.

— J'attendais cette réplique, et vraiment elle est juste; si juste que je ne crois pas possible de vous refuser le voyage en Normandie. Nous ferons connaissance avec M^{lle} de Louze.

— Ah! mon petit, viens m'embrasser!

Le doigt levé, comme devant un enfant auquel on fait la leçon, il dit gaiement :

— Attention ! Je promets le séjour à la Buissonnière et l'étude impartiale de votre pseudo-nièce qui vous a si mal reçue. N'allez pas vous monter la tête, encore moins monter celle de mon oncle, de manière qu'il me croie engagé ou même désireux de m'engager. Est-ce promis ?

— Oui, oui.

— Et si je recule, vous ne direz rien ?

— Absolument rien ; mais je suis certaine que tout ira bien.

— Vous n'avez pas peur que je ne déplaie ?

— Ah ! par exemple !

— Elle aurait bien mauvais goût, n'est-ce pas ?

— Tu plaisantes avec tout, aujourd'hui, dit M^{me} Verneuil ; mais peu importe, puisque tu consens...

— Au voyage. Je n'ai qu'une parole. Faites vos préparatifs.

Roland saisit son chapeau.

— Tu sors ?

— Oui, je veux commander de nouveaux pneus pour l'auto : c'est plus sûr avant de nous mettre en route.

— Nous ne prendrons donc pas tout simplement le chemin de fer ?

— Avec arrêts, embranchements, etc., sur les lignes désagréables de Basse-Normandie, merci ! Et puis, pensez que toutes, ou presque toutes, les jeunes filles modernes professent un joli dédain pour l'express, voire même pour le rapide. Une quarante-chevaux et un chauffeur vêtu et stylé comme Isidore, à la bonne heure ! Les gens qu'elle amène méritent quelque attention !

Roland sortit en riant. A travers le filet brodé du store, sa mère vit passer sa fière silhouette.

Pas d'illusion possible ! il lui faisait une légère concession, rien de plus. Mais, après tout, la première manche de la partie était gagnée : il irait à la Buissonnière et verrait M^{lle} de Louze.

D'un petit sac, placé près d'elle, M^{me} Verneuil sortit une enveloppe et se mit à examiner longuement la photographie qu'elle contenait. Valère de Louze était adossée à un gros arbre; sous sa robe blanche très simple, on devinait un jeune corps svelte et nerveux. La pose, comme le port de la tête, avait une grâce sans apprêt. Un chapeau de jardin, aux larges bords relevés par devant, découvrait son front intelligent sous une auréole de cheveux bouffants. Néanmoins, après mûr examen, la mère de Roland décida qu'il ne verrait pas ce portrait. M^{lle} de Louze n'était pas jolie. Ses beaux yeux clairs rachetaient sans doute la bouche trop grande et les traits irréguliers. Ils avaient un regard volontaire. Ah! oui, volontaire! bien en rapport avec l'arc altier des sourcils!

— Bah! conclut M^{me} Verneuil, l'amour nivellera les quelques aspérités des caractères. Roland l'aimera et elle aimera Roland, c'est fatal! Cette enfant sera vite conquise.

Avec un sourire orgueilleux qui s'adressait à la mâle beauté de son fils, l'heureuse mère remit le portrait dans l'enveloppe et celle-ci dans le sac.

III

Sur la route dont une abondante rosée matinale avait abattu la poussière, l'auto des Verneuil filait à grande vitesse; l'air pur chargé des premières senteurs printanières entraînait dans la voiture par les glaces baissées. On eût dit qu'un soleil nouveau avait remplacé l'astre mélancolique et alangui des mois d'hiver; il versait généreusement sa chaleur et sa lumière, ne laissait rien dans l'ombre.

M^{me} Verneuil se grisait littéralement des sites

enchanteurs que la rapidité de la course lui permettait d'apercevoir.

— Isidore, ralentissez un peu, ordonna-t-elle lorsqu'il eut fait environ deux kilomètres sur le sol normand, nous ne sommes pas pressés et je veux tout voir.

Roland aussi regardait les prairies immenses émaillées de fleurettes, les premières venues, s'étendant jusqu'au clair horizon, le blé encore vert ondulant sous la brise, l'incarnat velouté des champs de trèfle.

De distance en distance apparaissaient les solides bâtiments d'une ferme, au centre de sa cour plantée de pommiers, dont les branches en fleurs se rejoignaient.

— C'est magnifique ! dit M^{me} Verneuil, tournant vers son fils un visage épanoui.

— Magnifique.

— Plus beau cent fois que le reste de la France !

— Ah ! maman, je vous en prie, aimez votre petite patrie, mais sans oublier que la grande est un joyau unique composé de pierres précieuses et diverses. Chacune de ses provinces a sa beauté propre ; ensemble, elles forment un tout d'une harmonie et d'une richesse sans égales.

— Alors, selon toi, la Normandie...

— ... Est l'une des pierres les plus précieuses du joyau ; sa terre chante l'abondance, les récoltes opulentes et aussi la vaillance de ses paysans. Voyez donc celui-ci.

Roland désignait un homme courbé vers le sol, qui s'était redressé à l'approche de l'auto et leur montrait son teint fleuri sous le hâle, des bras vigoureux, une large poitrine, et saluait d'un geste plaisant, un peu moqueur, qui peut-être voulait dire : « Roulez, mes amis, semez votre argent sur la route ; moi, j'amasse le mien. »

À l'empressement de sa mère qui dirigeait son face-à-main vers le paysan, Roland éclata de rire.

— Oui ; regardez-le bien. Le reconnaissez-vous ?

Ce doit être Fulgence, Arcade ou Sénateur, des noms du pays, n'est-ce pas ?

— Grand fou ! tu me prêtes des idées absurdes ; cependant, sois certain que je retrouverai encore de vieilles connaissances parmi les gens du pays. Prépare-toi à revoir la Buissonnière non avec les yeux de ton enfance, mais comme un homme raisonnable. Tu me diras alors...

— ... Que Valère de Louze est la compagne de mes rêves ! compléta le jeune homme toujours riant. Ne le perdez pas de vue ; il est possible qu'elle soit trop belle pour me plaire.

— Ah ! mon enfant, tâche de l'aimer !

— Ne m'avez-vous pas raconté que mes grands-parents voulaient vous faire épouser le fils d'un de leurs voisins ? Pourquoi avez-vous refusé ?

— Il me plaisait comme ami, pas comme mari.

— Vous savez donc que l'amour ne se commande pas ; moi, je suis décidé à aimer avant d'aller à ma noce ; mais je viens ici dans les meilleures dispositions. Hormis l'enthousiasme romanesque que peut-être vous souhaitez. Je me sens fier que, au moins d'un côté, mes ascendants me rattachent à cette bonne terre normande. On doit y vivre heureux, bien qu'avec une autre mentalité que celle des bords de la Garonne.

Voulait-il insinuer qu'entre lui et la famille qui les attendait il y aurait autant de points de divergence que de points de contact ? L'attention de M^{me} Verneuil se portait ailleurs.

Elle s'écria :

— Nous arrivons !... Là, à droite, j'aperçois la « Butte au Calvaire »... et un homme sur les marches ! Je ne me trompe pas... c'est de Louze !... Il lève sa canne et l'agite.

Sur l'ordre de Roland, l'auto, qui longeait une prairie lumineuse, ralentit pour s'arrêter à quinze mètres du Calvaire. Le jeune homme, en mettant pied à terre, s'assura d'un coup d'œil que son oncle était seul. Celui-ci s'avancait vers les voyageurs, les mains tendues, le visage épanoui.

— Enfin, vous voilà ! Du haut de mon observatoire, j'ai vu passer des autos et encore des autos ! Cette fois quelque chose me disait que c'était la vôtre. Pas trop fatiguée du voyage, Aline?... Y a-t-il une place pour moi ?

— Il y en a deux au besoin, dit M^{me} Verneuil.

Pour s'assurer que personne ne se cachait derrière le dos de son beau-frère, elle se pencha.

M. de Louze s'installa près d'elle, Roland s'assit en face, et dès que la voiture se mit en route, très empressée, elle demanda :

— Valère ne vous a pas accompagné ; j'espère qu'elle n'est pas souffrante ?

— Elle se porte à merveille et je pense que nous allons la trouver à la maison. Une amie l'avait invitée, mais elle compte être rentrée pour vous recevoir. Excusez-la, ma chère Aline. Vous aurez tout le temps de faire connaissance, car j'espère vous garder ici longtemps.

Bien que M^{me} Verneuil appartint encore à la génération où le manque d'égards des jeunes pour leurs ascendants est sévèrement jugé, elle répondit avec son plus aimable sourire :

— L'excuser ! De quoi donc, grand Dieu ?

Et cette réponse amusa prodigieusement Roland.

Quels trésors d'indulgence sa mère tenait-elle donc en réserve pour l'héritière des de Louze, la future propriétaire de la Buissonnière !

L'air enchanté, l'oncle François approuvait :

— Toujours aimable, Aline ! et je vois que vous comprenez l'évolution de nos jeunes filles modernes, leur besoin d'indépendance. Jadis, j'aurais dit à Valère : « Tu vas refuser l'invitation de ton amie. » Aujourd'hui, les pauvres parents n'ont plus qu'à dire : *amen*, parfois même qu'à obéir. Qu'en penses-tu, Roland ?

— Oh ! rien de bien méchant pour ma cousine ! Si j'ai des enfants, je les élèverai à la moderne... jusqu'à un certain point : ils resteront à leur place et moi à la mienne... ; quant à leur obéir !... jamais !

M. de Louze éclata de rire.

— Bravo ! tu as des idées arrêtées, de belles et bonnes idées... en théorie. Quant à les mettre en pratique au xx^e siècle et dans la société que tu devras fréquenter, c'est autre chose ! Mille obstacles se dresseront devant toi. Puis, un jour ou l'autre, le cœur parlera plus haut que ta volonté ; c'est comme un flot montant, vois-tu ! Parce que tu aimeras, tu céderas, d'abord à ta femme, plus tard à tes enfants. Certains hommes bataillent avant de se rendre : à quoi bon ? Il faut toujours en arriver là !... Ah ! nous voici sur mes terres ; le gros orme à l'angle du champ est le premier jalon.

— Je le reconnais ! s'écria M^{me} Verneuil ; il n'est que la campagne pour conserver nos souvenirs : en ville, on perce des rues, on aligne et tout s'efface. Ah ! François, vous n'avez rien changé ; elle est toujours la même, ma belle Buissonnière, regarde, Roland.

La voiture avait tourné brusquement, franchi une grille et enfilé l'allée qui entourait une pelouse immense ; elle s'arrêta devant le perron large et bas d'une de ces constructions décorées par les gens du pays du nom de château, sans doute à cause de leurs vastes dimensions. Une famille nombreuse se fût logée à l'aise dans cette demeure qu'habitaient seuls un homme et une jeune fille. M. de Louze gravit rapidement les six marches du perron et parcourut d'un regard le vestibule garni de vieux bahuts et de plantes vertes. Une jeune fille portant le petit tablier et la coiffe minuscule des *maids* anglaises se présenta.

— Edith, ma fille est-elle rentrée ?

— Non, Monsieur ; mademoiselle a renvoyé l'auto ; la voiture de M^{me} de Songeux doit la ramener.

— A quelle heure ?

— Je l'ignore, Monsieur ; cependant mademoiselle avait parlé d'être rentrée pour l'heure du lunch.

M. de Louze haussa légèrement les épaules.

— Enfin, n'en parlons plus ; espérons que la baronne ne s'ingéniera pas à la retenir : lutter

contre la volonté de cette petite femme, c'est presque impossible. Aline, veuillez suivre cette jeune fille; elle va vous montrer votre appartement. Demain, l'ancienne femme de chambre de ma femme prendra son service près de vous, car Edith est exclusivement attachée à ma fille. Quant à toi, mon ami, je vais te servir d'introducteur.

Précédée d'Edith, M^{me} Verneuil jeta un regard mélancolique sur l'épais tapis qui garnissait l'escalier. Elle revoyait, en des jours lointains, la petite Aline Obry gravir ces mêmes marches, dont la pierre nue résonnait sous ses pieds agiles, et elle se dit qu'au seuil de la vieille demeure s'arrêterait l'évocation du passé. A l'intérieur, comme partout de nos jours, le luxueux confort de la vie moderne s'était introduit.

— Voici l'appartement que mademoiselle a fait préparer, dit la jeune maid en ouvrant une porte au premier étage; Madame veut-elle me dire s'il lui manque quelque chose?

M^{me} Verneuil entra et joignit les mains.

— C'est bien... très bien, balbutia-t-elle, la gorge serrée par l'émotion; rien ne manque... Le cher vieux mobilier! Allez, ma bonne fille; si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

Demeurée seule, elle fit lentement le tour de la pièce, s'arrêtant devant chacun des meubles d'acajou bruni, contemplant, comme jadis, son image dans les panneaux pleins et brillants de la grande armoire, effleurant d'une caresse les lourds rideaux de reps grenat relevés par des patères de cuivre repoussé. Tout ce qui garnissait la chambre de ses parents et suffisait à leurs goûts simples, elle le croyait relégué dans les combles, et, pour elle, sans doute, on l'avait remis à sa place! A la fin, elle se laissa tomber dans l'un des fauteuils raides et incommodes. Des sentiments divers l'agitaient, les uns très doux, faisant revivre ses jeunes années, les autres plus âpres, lui rappelant son humiliation et son ressentiment lorsque Julie avait hérité du beau domaine... Mais à quoi bon revenir en

arrière? La résurrection de la vieille Buissonnière avait été préparée *pour elle* dans ce petit coin par les soins de Valère, la mère de Roland donnait la signification la plus favorable à cette attention délicate : son fils n'aurait certainement qu'un mot à dire pour redevenir le propriétaire de la chère demeure.

IV

— Pour quelque temps au moins, voici votre dernière visite?

— La dernière! Pourquoi donc?

Valère de Louze, assise en face de la jeune baronne de Songeux, devant une petite table chargée d'un thé élégant, reposa la tasse qu'elle portait à ses lèvres en faisant cette question.

— Vous oubliez, ma chère, qu'à cet instant même vous devriez être à la Buissonnière et faire les honneurs du premier repas que vos parents vont prendre chez vous.

— C'est vous, Alberte, qui m'avez retenue : une incorrection qui, sans doute, doit ennuyer mon père!

— Au fond, vous ne paraissiez pas très empressée, railla la jeune femme.

— Je ne les connais pas, dit Valère avec un geste insouciant, je n'ai donc aucune raison de me réjouir, sinon que mon père paraît heureux de les recevoir. J'espère encore que, dans son impatience, il s'est trompé sur l'heure de leur arrivée. Quant à imaginer que leur séjour à la Buissonnière va bouleverser ma vie...

— Vous serez prise dans l'engrenage, ma belle, il faudra vous occuper d'eux.

— Dans une certaine mesure la politesse l'exige ; mais je trouve parfaite l'hospitalité telle qu'on la comprend dans certains pays : « Chers amis, voilà votre appartement, les domestiques préposés à votre service ; ici les repas sont fixés à telle heure ; vous êtes chez vous ; lisez, écrivez, promenez-vous, venez nous rejoindre au salon quand il vous plaira. Nous ferons ensemble quelques excursions, mais vous êtes libres, entièrement libres... et nous aussi ! »

— Programme charmant !

— Et d'autant plus facile à mettre en pratique que, j'en suis certaine, mon père et ma tante vont s'absorber dans leurs souvenirs de jeunesse : je ne puis les y suivre.

— Mais pendant qu'ils parleront du passé, votre cousin essaiera de vous parler d'avenir.

Les yeux de la baronne, ces beaux yeux aux reflets changeants et tout brillants d'une malicieuse curiosité, rencontrèrent le regard de Valère, calme, grave, un peu dédaigneux.

— Ma pauvre amie, quel roman avez-vous lu cette semaine pour déraisonner ainsi ?

— Au contraire, ma belle, je raisonne. Essayez de faire comme moi, vous verrez que je parle d'or : voilà une chère tante qui ne vous a pas donné signe de vie depuis des années et qui vient s'installer à la Buissonnière juste au moment où elle doit songer à établir son fils le plus brillamment possible, et où vous devenez une jeune fille à marier, un parti fort beau.

— Voilà comment on écrit l'histoire ! dit Valère en haussant légèrement les épaules. Je vous ai raconté la rencontre fortuite de mon père et de sa belle-sœur, et dit leur joie réciproque. C'est sur l'invitation pressante de mon père que M^{me} Verneuil et son fils viennent nous rendre visite. Quant à moi, je serai une fille à marier le jour où je songerai au mariage, et ce jour ne luit pas encore. Je l'ai déjà fait comprendre à trois prétendants ;

très sages, ils ont cherché ailleurs le beau parti rêvé.

— Alors, si M. Verneuil pose sa candidature, il aura le même sort?

— Qui vous fait supposer que Roland le fera? Mon père assure que c'est un homme de valeur, qu'il a devant lui un brillant avenir. Une femme du monde lui convient mieux que moi, presque une campagnarde de goûts et d'habitudes.

M^{me} de Songeux regardait son amie, et, frappée de la noble élégance de ses gestes, elle eut un rire moqueur.

— Campagnarde qu'une saison à Paris façonnerait à toutes les nuances de la vie mondaine; M. Verneuil le verra bien... et, je vous le rappelle encore : vous êtes une héritière.

— Voilà justement ce que je ne veux pas être aux yeux de mon futur mari.

— En vérité, sage enfant! Vous qui m'accusez de lire des romans, vous m'avez l'air de verser dans le genre! « Une chaumière et un cœur! » C'est donc à cela que doit aspirer celui qui obtiendra votre main? Mais lorsqu'il la tiendra, cette main, il s'apercevra qu'elle n'est pas vide!...

Un éclair de fierté passa dans les yeux de la jeune fille.

— Je ne verse ni à droite ni à gauche, et je ne vis pas dans les nuages; je marche tout droit sur la terre ferme. Mon miroir m'a dit souvent que je ne suis pas jolie, aucun homme ne m'épousera pour ma beauté; et comme je ne veux pas d'un mari à l'âme vénale, il faut donc que je le choisisse parmi ceux qui cherchent leur bonheur dans une sphère plus élevée : dans la conformité de goûts, de sentiments, dans la confiance mutuelle qui, certes, n'exclut pas l'amour.

— Très nobles, vos sentiments! persifla Alberte; mais une fille riche doit s'attendre à ce que sa dot pèse plus que sa personne (fût-elle parfaite) dans la balance. Nous saurons bientôt si M. Verneuil fait exception.

— Encore !

Les lèvres minces de la baronne allaient lancer une phrase ironique, quand la porte s'ouvrit avec fracas devant deux enfants qu'une gouvernante s'efforçait de retenir.

— Qu'est-ce que cela signifie, miss Maud, les ai-je fait appeler ? exclama d'un ton aigre M^{me} de Songeux.

— Certainement non..., mais Georges a voulu...

— Oui, *j'ai voulu*, déclara le bambin en grimant sur les genoux de sa mère.

— Méchant petit diable !... Embrasse-moi, au moins... Tu es beau, va !

— Tout le portrait de Madame la baronne, murmura la gouvernante obséquieuse.

Mais, déjà, le marmot repoussait les caresses maternelles, pour dévaliser une assiette de petits fours qu'il mettait dans la poche de son tablier.

— Et la part de Christiane ? dit Valère en attirant à elle la petite qui restait, hésitante, à quelques pas de la baronne. Tiens, ma mignonne.

— Merci, Valère ; je n'ai pas faim.

— Cela se mange sans faim.

— Je n'en veux pas ; merci.

— Jolie comédie pour cacher ta gourmandise, dit M^{me} de Songeux, toujours aigre. Puis, frappant du pied :

— Enfant obstinée, prends ce qu'on te donne, et tu seras punie sévèrement !

Visiblement, la petite allait se raidir contre cette violence quand Georges intervint :

— Attends, maman, tu vas voir.

Il courut vers sa sœur, et se haussant sur la pointe des pieds, il se mit en devoir de lui fourrer un gâteau dans la bouche. Christiane était vaincue ! Son visage souffreteux s'illumina ; elle ouvrit les bras et étreignit tendrement son frère.

Ce témoignage d'affection parut déplaire à la baronne.

— Assez, ordonna-t-elle d'un ton sec. Miss Maud, vous les mettez au lit de bonne heure.

— M. le baron a demandé que je les amène au dessert.

— Vous avez entendu ce que je viens de dire?

— Oui, Madame.

— C'est bien; emmenez-les.

— Conçoit-on ces prétentions, poursuit Alberte de nouveau seule avec son amie; faire venir les enfants au dessert, pour les bourrer de friandises! Gérard va jusqu'à insinuer qu'ils devraient manger à notre table, au moins à déjeuner.

— M. de Songeux adore ses enfants.

— Est-ce une raison pour les rendre assommants? Valère secoua la tête.

— Il me semble qu'en les tenant éloignés de vous, c'est vous priver de leurs mille gentilleses.

— De leurs caprices et de leurs cris, voulez-vous dire. Je les vois chaque matin, souvent j'emmène Georges en auto...

— Et Christiane?

Les sourcils de la baronne se rapprochèrent, ses lèvres eurent un pli dédaigneux.

— Vous voulez que je m'encombre de cette fillette grognon? Elle préfère sortir à pied avec Maud; une gouvernante parfaite, on peut se fier à elle... D'ailleurs, mon mari est de votre avis, cela suffit pour que je tienne à affirmer mon indépendance en ne cédant pas.

Ici, un rire aigu répondit à l'expression de surprise scandalisée peinte sur le visage de Valère.

— Mais oui, jeune novice; vous n'entendez rien encore à la manière dont une femme intelligente mène son mari quand elle entend être libre, mieux que cela : maîtresse absolue dans son ménage. Je fais mes quatre volontés; quand Gérard s'oppose à l'un de mes caprices, j'insiste, je boude au besoin et il cède... de bonne grâce ou par lassitude... n'importe : il cède!... Que de fois je me suis jetée à travers ses projets!... Aussi il m'adore. Prenez modèle sur moi, ma chère.

— Merci; je ne saurais m'arranger d'un pareil ménage... Même si les goûts des époux sont con-

formes, dans les détails il faut se faire de mutuelles concessions, librement..., *librement*, appuya Valère : le mariage est vraiment une chose sacrée, tout doit y être traité avec respect. Mais il est temps que je vous quitte si je veux arriver à la Buissonnière pour le lunch. Voulez-vous demander l'auto?

En quittant la terrasse, quand la voiture s'éloignait, M^{me} de Songeux envoya un dernier signe amical à la jeune fille. Elle se dirigea vers son boudoir en murmurant :

« Le mariage, chose sacrée!... des goûts partagés, des concessions mutuelles, autant de billevesées à la Gérard de Songeux!... Quelle petite oie blanche en plein xx^e siècle! »

Étendue sur sa chaise longue, le regard vague, la jeune femme laissa inconsciemment ses pensées glisser, puis s'enfoncer dans ses souvenirs; ils se réveillèrent au point qu'elle crut les revivre.

Gâtée à l'excès par ses parents, leur mémoire n'éveillait dans son cœur égoïste qu'une impression amère : ils l'avaient laissée dans ce monde orpheline et ruinée, contrainte de demander son pain à son talent musical.

Alberte se revoyait débutant dans un concert, chez une grande mondaine, applaudie, certes, admirée, mais profondément humiliée de son rôle dans un salon où elle eût pu être parmi les auditeurs. C'était là cependant qu'elle avait retrouvé Fernand Lassus, son premier flirt avant la ruine; rencontre douloureuse... mais, dans d'autres réunions où elle avait senti son talent de violoniste s'épanouir, sa voix magnifique prendre de l'ampleur, Lassus s'était surpassé en prévenances et en compliments. Bientôt, un cercle d'admirateurs s'était formé autour de son jeune talent; l'élégant Fernand, stimulé, n'avait pas craint de parler mariage, d'échanger une promesse à laquelle il paraissait attacher tout le bonheur de sa vie. Un voyage à Constantine pour recueillir l'héritage d'un de ses oncles,

six mois d'absence, et Lassus viendrait chercher sa femme... Il lui ferait une existence de rêve.

... Un an, deux ans s'étaient écoulés, pendant lesquels Alberte avait subi toutes les tristesses de la gêne cachée, toutes les humiliations de la virtuose peu connue. Les lettres qu'elle attendait passionnément étaient devenues rares, puis avaient cessé brusquement. La dernière, datée de Constantine, annonçait le départ du jeune homme pour une destination inconnue, avec une vague promesse de retour... C'est au bout de ces deux années de misère que le baron de Songeux était entré en scène, jeune veuf avec une enfant sans mère. Alberte, le voyant sérieusement épris, avait calculé tout le parti qu'elle pouvait tirer de cet être faible et affectueux. En témoignant à Christiane une tendresse maternelle, elle avait emporté ses dernières hésitations, et pour l'épouser, il s'était à peu près brouillé avec sa famille, hostile à leur mariage.

Enfin rentrée, sinon dans la vie follement luxueuse de sa prime jeunesse, du moins dans la possession et la jouissance d'une fortune honorable, la jeune femme, traitée en idole par son mari, ne s'était pas attachée à lui. Au fond du cœur, elle conservait le souvenir de celui qu'elle avait si passionnément attendu; ce jour-là même, à la fin de sa rêverie, elle paraît l'ingrat des qualités brillantes qui manquaient à Gérard de Songeux; elle eut un sourire de dédain pour la patiente douceur de cet époux esclave... et aussi pour la *sottise* sentimentale de Valère.

*

Seule dans l'auto, M^{lle} de Louze, renversée sur les coussins, prit une position commode et se mit à réfléchir. Ceux qui l'attendaient à la Buissonnière ne l'occupaient nullement; elle pensait au jeune baron de Songeux, toujours souriant et mélancolique. Il avait jusqu'alors réalisé pour elle le type de l'homme figé dans la correction mondaine, peut-être insignifiant au point de ne pas sentir le joug

que l'humeur impérieuse de sa femme faisait peser sur lui. Jusqu'à ce jour, Valère s'était fait une idée très vague du véritable caractère de celle-ci. Il y avait à peine quelques mois que M^{me} de Songeux s'était rapprochée d'elle, multipliant visites et invitations, mais leurs relations n'avaient pas pris ce caractère de confiant abandon qui permet de lire dans une âme. Les idées d'Alberte sur le mariage l'avaient étonnée, presque blessée... et pourtant, cette femme intelligente connaissait *vraiment* le monde et ses laideurs!... Elle y avait vécu, et là, certainement, s'était formé son jugement de désenchantée... Alors, peut-être avait-elle raison?... peut-être son expérience lui faisait-elle voir clair dans les intentions des Verneuil? Valère allait se tenir sur ses gardes, étudier sérieusement ses parents inconnus.

Un choc violent interrompt ses réflexions.

V

Pendant que dans sa chambre, au milieu des vieux meubles de famille, M^{me} Verneuil, attendrie, interprétait l'attention de Valère comme le plus heureux des présages, Roland, au second étage, dans le cabinet de toilette de son appartement aménagé à l'anglaise, se livrait, insouciant, aux douceurs du tub. Quand il eut achevé sa toilette, il échangea tout de même un regard amusé avec le monsieur dont le miroir lui renvoyait l'image et murmura :

— P'as pressée de nous voir, la petite cousine! Débuts peu flatteurs! J'imagine qu'une ennuyeuse comédie va se jouer ici!

Il rejoignit sa mère et son oncle dans la salle où

le lunch était servi. L'empressement souriant de M. de Louze, son air de contentement quand il regardait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses hôtes achevèrent d'impressionner favorablement le jeune homme et de lui rendre sa belle humeur.

En quittant la ville pour vivre à la Buissonnière, peut-être le maître du beau domaine avait-il perdu un peu de l'élégante distinction qu'on lui connaissait au barreau. L'ambiance du milieu campagnard, son commerce étroit avec la grande vie champêtre, l'avaient refait ce qu'il était réellement par la race : le type parfait du riche terrien normand.

Pendant le lunch, il parla un peu de tout, choisissant avec tact des sujets qui pussent intéresser des personnes étrangères à ses occupations journalières. Il y mêlait cependant quelques aperçus sur l'existence que mènent les gros propriétaires. Roland, qui l'écoutait avec plaisir, pensait :

« Quel brave homme ! Une jeune fille adorée comme cette petite Valère doit le traiter en esclave ! »

A chaque bruit venant du dehors, M. de Louze coupait la phrase commencée, prêtait l'oreille, puis reprenait son discours, trahissant seulement par un léger froncement de sourcils sa déception.

— Mon oncle, me permettez-vous d'aller fumer un cigare sous les beaux arbres que j'aperçois d'ici ? demanda Roland.

— Va, mon ami, agis à la Buissonnière comme chez toi ; Aline, je suppose que vous avez encore des arrangements à faire pour vous installer à votre goût. Si vous voulez vous reposer dans le petit studio, vous trouverez journaux et revues. Veuillez m'excuser : l'absence de ma fille, qui m'a d'abord étonné, commence à m'inquiéter ; Valère se proposait d'être ici vers quatre heures, il en est bientôt cinq : je vais aller à sa rencontre.

— Alors, je vous accompagne, mon oncle : prendrons-nous une voiture ?

— Il faudrait attendre qu'elle soit prête : du temps perdu. D'ailleurs, nous allons certainement

rencontrer près d'ici l'auto de M^{me} de Songeux ramenant ma fille.

Les deux hommes suivirent une route bordée d'arbres au feuillage frais éclo. Elle présentait des tournants assez brusques; les yeux fixés sur le bout de chemin que ces détours permettaient d'inspecter, le père de Valère, anxieux, prêtait aussi l'oreille au coup de trompe qu'il attendait. Il essayait, néanmoins, d'entretenir la conversation; Roland eut pitié de lui.

— Ne vous contraignez donc pas, dit-il en souriant. Notre causerie reprendra quand vous serez rassuré : en ce moment, vous ne pouvez penser qu'à ma cousine.

La main de son oncle se posa affectueusement sur son épaule.

— Merci... Ne ris pas de ma faiblesse : cette enfant, c'est ma vie ! En apprenant à la connaître, j'espère que, toi aussi...

— Une promeneuse, là-bas, annonça Roland, comme ils doublaient un tournant.

— Enfin, c'est elle !

La « promeneuse », à trente mètres d'eux seulement, marchait très vite. Roland s'arrêta et l'enveloppa d'un rapide coup d'œil; il fut d'abord frappé de la grâce fière de sa démarche; quand elle les eut rejoints, il vit aussi qu'elle n'était pas jolie : les joues pleines, la bouche grande, montrant entre deux lèvres corallines, un peu épaisses, des dents éblouissantes, n'étaient passables qu'accompagnées du front intelligent, surmonté de cheveux sombres, et des yeux gris largement ouverts. Mais ce front, mais ces yeux prêtaient à l'ensemble du visage une expression grave, douce... et fermée. Son premier sourire parut au jeune homme plus pénétrant que brillant. Le portrait fantaisiste qu'il s'était fait de M^{lle} de Louze s'évanouit pour faire place à la réalité : au lieu de l'enfant à la mine éveillée et mutine, aux reparties vives et peut-être trop hardies, il se trouvait en face d'une jeune fille sérieuse, avec laquelle, pensait-il, il faudrait compter !

— Mon cher papa, disait-elle, j'étais sûre de te trouver en peine, aussi j'ai marché le plus vite possible. Mon aventure n'a rien de tragique : une panne d'auto en rase campagne. Bonjour, mon cousin; je suppose que vous avez accompagné votre oncle dans l'intention de voler à mon secours; je vous remercie et vous souhaite la bienvenue sur notre terre normande. Ma tante a-t-elle fait un bon voyage?

— Elle s'extasie sur le soin que tu as pris pour l'entourer de vieux meubles, dit M. de Louze dont la gaieté reparaissait; tu ne m'en avais rien dit!

— Ma mère est fanatique de tout ce qui ravive ses souvenirs de jeunesse, ajouta Roland; du premier jour, vous avez trouvé le chemin de son cœur.

— C'est une belle conquête faite à peu de frais; j'ai deviné ses sentiments, parce que, moi aussi, quand je serai vieille, j'adorerai mon jeune passé. A présent, mettons-nous en marche; deux kilomètres nous séparent de la Buissonnière, ajouta Valère en montrant une borne routière.

Le soleil s'inclinait à l'horizon; des charrettes et des autos, à l'usage de la campagne, sillonnaient la route, revenant d'un marché. Les gens qu'elles portaient lançaient un « bonjour » sonore en passant; quelques-uns s'arrêtèrent pour échanger avec M. de Louze des remarques sur les cours du marché. Valère, alors, montait sur le marchepied de la voiture pour serrer la main des femmes assises dans le fond et caresser les joues en fleurs des enfants; très affable, mais avec la nuance de fierté qui maintient chacun à son rang. Verneuil continuait à s'étonner intérieurement : non, ce n'était point la Valère que sa fantaisie avait créée...

Accueillie par M^{me} Verneuil avec de grandes effusions, elle y répondit, toujours calme, avec son joli sourire discret. La soirée s'acheva paisiblement, et lorsque le jeune homme rentra dans sa chambre, il s'endormit sans avoir pu rien définir de ses premières impressions.

VI

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de M^{me} Verneuil et de son fils; l'existence qu'ils devaient mener à la Buissonnière se dessinait dans ses grandes lignes : M. de Louze fit faire à ses hôtes le tour du propriétaire en auto, car les terres acquises par lui doublaient l'étendue du domaine primitif. Durant cette promenade, il risqua quelques allusions au projet qu'il nourrissait, d'autant mieux que sa sympathie pour son neveu s'accroissait chaque jour. Impénétrable, Roland écouta de l'air distrait de l'homme qui ne comprend pas. Il avait tout de suite adopté près de M^{lle} de Louze l'attitude aimable, mais un peu froide, qui excluait tout soupçon d'empressement. Cependant, lorsqu'elle s'excusa de ne les pas accompagner, sous un prétexte futile, avec l'inconséquence des jeunes, il en avait ressenti une blessure d'amour-propre : connaissait-elle les désirs de son père, et voulait-elle décourager Verneuil?

« Mon indifférence lui répondra », pensa-t-il, dépité.

Dès le lendemain, il se lança dans de longues promenades solitaires, des voyages de découverte, disait-il plaisamment. Il allait ainsi de ferme en ferme; son affabilité plaisait aux tenanciers de son oncle, pour la plupart jeunes et pourvus d'une solide instruction, car le type du paysan ignorant et routinier tend de plus en plus à disparaître de la région. Roland examinait avec intérêt les machines agricoles destinées à suppléer la main-d'œuvre trop rare. Quelques jours de cette vie libre et pleine suffirent pour qu'il mît au second plan le but réel

de son voyage. La brise, chargée de senteurs printanières, le grisait, lui chantait la poésie de la grande campagne. Souvent il s'asseyait à la lisière d'un champ, une cigarette aux lèvres, et suivait des yeux le paisible travail d'un laboureur. Le soc brillant creusait la terre et la couchait mollement sur l'autre face, pendant qu'en bataillon serré les poules, sur les pas de l'homme insensible à leurs cris, s'arrachaient les insectes brusquement déterminés. Vers le soir, le jeune homme rentrait content et affamé; mais à la Buissonnière il retrouvait son rôle d'homme du monde, avec une certaine contrainte qu'il cachait sous sa gaieté.

Sa manière avait-elle déterminé celle de Valère? Elle ne l'évitait pas; mais ne faisait jamais la moindre tentative pour le retenir; le matin, elle avait repris le cours habituel de ses occupations : jeune maîtresse de maison, elle allait et venait, donnant ses ordres sur le ton poli, un peu distant, qui lui était propre. Jamais, pour faire un reproche, elle n'élevait la voix. Si, son père absent, un paysan ou un fermier se présentait pour demander quelque renseignement, M^{me} Verneuil était étonnée de l'entendre donner son avis avec une précision qui dénotait la parfaite connaissance de la vie agricole.

Pendant les longs moments que M. de Louze passait près de sa belle-sœur, Valère les laissait en tête à tête, tournés tous deux vers le passé; M^{me} Verneuil était-elle seule? sa nièce paraissait aussitôt, prête à lui tenir compagnie au salon ou bien à lui proposer une promenade.

A la campagne, les relations de voisinage s'étendent à plusieurs lieues de distance. Souvent de jolies autos amenaient des visiteuses à la Buissonnière, femmes et filles des propriétaires et des notables des villages environnants. La facilité des voyages a modernisé cette société, jadis parquée dans chaque région, avec des préjugés et des habitudes immuables. Valère savait recevoir; elle tenait son rôle de fille d'un homme bien posé, à la grande joie de sa tante, qui regrettait alors l'absence de Ro-

land. Les invitations commencèrent à pleuvoir sur la bonne dame, et pour y répondre elle se mit en branle, accompagnée de sa nièce. Cette existence de demi-châtelaine l'enchantait; elle en eût joui pleinement sans la secrète inquiétude qu'elle ressentait des interminables randonnées de son fils et de l'air détaché de Valère lorsqu'ils causaient ensemble. Était-ce hasard ou calcul du jeune homme? Il ne se trouvait jamais seul avec sa mère assez longtemps pour qu'elle pût l'interroger.

Dans un tête-à-tête de cinq minutes, elle avait lancé ces quatre mots :

— Ta cousine est charmante.

— Ma cousine?... si vous voulez... Pas jolie, mais distinguée. Où diable a-t-elle pris cela? fut la brève réponse de Roland.

Au fond, lorsque M^{lle} de Louze lui adressait la parole, gardant cette manière libre et simple qui convient entre proches parents, il s'en irritait, comme s'il eût attendu autre chose l'intéressant particulièrement.

Sur les sept fermes qui composaient une couronne à la Buissonnière, M. de Louze avait conservé la plus proche. Il en dirigeait les travaux, secondé par le fils d'un ancien fermier, garçon intelligent, associé aux bénéfices.

Cet arrangement, qui bouleversait les usages de la région, fit d'abord sourire les autres fermiers; ils devaient bientôt changer d'avis : l'ex-avocat menait son exploitation en vaillant et fin Normand, et, plus hardi que les paysans, nullement embourbé dans leur routine, il faisait de sa ferme un champ d'expérience des méthodes nouvelles que personne autour de lui n'osait essayer et que la plupart adoptaient dès qu'ils en constataient les bons résultats.

Dans ses allées et venues, le fermier amateur rencontrait souvent son neveu.

— Te voilà, jeune Juif errant! disait-il plaisamment; viens avec moi, si tu veux apprendre un bout de notre science paysanne, pas besoin d'X pour cela!

Et il l'entraînait vers les travaux du jour, enchanté de l'intérêt que témoignait son élève pour tout ce qui touchait la bonne terre habilement fécondée.

« Évidemment, ce garçon a compris où est son bonheur, pensait-il : rentrer à la Buissonnière, y ressusciter les traditions de la famille, faire souche de jeunes terriens aux mœurs saines, à l'âme vaillante, pourvus d'une solide instruction et de connaissances spéciales, mus par le désir de rendre au sol français sa pleine fécondité!... Avec Valère pour compagne, n'est-ce pas un beau rêve? Mais j'approuve la délicate correction qu'il garde vis-à-vis d'elle, tant que son parti n'est pas pris. »

Jamais M^{me} Verneuil n'avait admis que son fils, si séduisant, ne plairait pas à Valère; de même, son beau-frère ne pouvait imaginer que la jeune fille ne fût pas la femme rêvée par Roland!

Un jour qu'il avait passé la matinée dehors, Roland rentra une demi-heure avant le déjeuner. Il trouva sa mère dans le studio, l'embrassa, s'assit et déploya un journal.

— Non, pas cela, je t'en prie, dit-elle d'un ton péremptoire; depuis que nous sommes ici, c'est incroyable, tu n'as pas trouvé un quart d'heure pour causer sérieusement avec moi : à peine éveillée, j'apprends que tu as pris ton petit déjeuner et que tu es parti... où, grand Dieu! pour quoi faire?...

— Mœurs campagnardes, railla-t-il; je m'y entraîne, n'est-ce pas votre plus cher désir?

— Si cela veut dire qu'elle te plaît?

— La Buissonnière?... Je la trouve superbe.

— Ah! oui, splendide! appuya M^{me} Verneuil, les yeux au ciel; mais, pas d'équivoque, tu comprends parfaitement ma question.

— Et j'y répondrai comme à présent tant que je ne pourrai rien vous dire de précis.●

Plus sérieux, le jeune homme ajouta :

— Je vois Valère chaque jour...

— Oh! si peu!

— Voudriez-vous que je la suive comme son ombre? Nous prenons nos repas et passons la soirée ensemble; cela suffit grandement. Elle me traite en cousin... en cousin qu'elle a connu d'enfance et qui ne l'intéresse guère. Quant à moi...

— Elle est charmante, interrompit M^{me} Verneuil, pour laquelle cet adjectif semblait tout renfermer.

— Distinguée, je vous l'ai concédé; passons la beauté sous silence, la chevelure et les yeux rachètent le reste. Ceux-ci brillent d'intelligence, mais aussi d'une réserve fière qui tiendrait en respect le plus résolu des prétendants. Je ne connais pas M^{lle} de Louze mieux que le jour de notre arrivée. Son âme doit être un jardin fermé. Qui en trouvera la clef? ou plutôt : à qui la confiera-t-elle? Ce doit être une clef de sûreté. Si, d'aventure, elle me l'abandonne, ne fût-ce qu'un instant, je vous dirai en toute franchise mon sentiment, et je souhaite qu'il soit conforme à vos désirs.

On ouvrait la porte du studio; les rayons du soleil qui inondaient le vestibule entrèrent à flots, illuminant la svelte silhouette de Valère qui s'avancait, calme et souriante.

VII

Le lendemain était jour de marché dans un gros bourg des environs; Roland accepta d'y accompagner son oncle, mais il préféra le rejoindre seulement après avoir assisté, dans la plus grande ferme, au départ des bêtes et de leurs conducteurs.

— Que vas-tu voir de bien curieux? demanda M. de Louze, amusé et flatté au fond.

— Des scènes dont vous ne goûtez peut-être plus le charme et le pittoresque, mon cher oncle; elles

ont pour moi l'attrait d'une « première » à l'Opéra ou au Français.

— Diable ! tu as, décidément, le feu sacré ! Il est encore temps de faire de toi un agriculteur hors pair, malgré ton étiquette de polytechnicien.

— Pourquoi non ? C'est moins banal, maintenant, que de creuser des tunnels et de jeter des ponts. D'ailleurs, les ingénieurs abondent. Dans votre belle Normandie, je sens que je...

Verneuil n'acheva pas ; il venait de rencontrer le regard de Valère, d'abord étonné, puis pénétrant et fier, comme si ses paroles l'avaient blessée.

M. de Louze riait, se frottait les mains et répétait :

— Mon cher enfant, mon cher enfant !... Valère, prends donc ton violon et joue la barcarolle que j'aime tant. Ta tante et ton cousin ne t'ont pas encore entendue.

Elle parut hésiter.

— Je vous en prie, dit Roland, essayant de faire oublier sa phrase si maladroitement interrompue.

— Inutile, je ne me fais jamais prier, dit-elle simplement.

Elle avait un coup d'archet sûr et faisait très bien chanter son instrument. La barcarolle était une de ces mélodies sentimentales que le goût moderne dédaigne et croit à jamais détrônées. Aux dernières mesures, M^{me} Verneuil ouvrit les bras à sa nièce en s'écriant :

— Viens m'embrasser, ma chère petite ! Tu m'as reportée vers mes plus belles années : le jour de mon mariage, Julie a joué cela sur le piano ; mais toi, sais-tu que tu as du talent ?

M^{lle} de Louze secoua les épaules comme si elle eût voulu rejeter le compliment.

— Quand vous aurez entendu M^{me} de Songeux, ce sera pour vous une pénitence de m'écouter.

M. de Louze proposa une partie de bridge, son neveu accueillit la diversion avec joie ; néanmoins le reste de la soirée lui parut long et ennuyeux.

Le jour suivant, il quitta la Buissonnière avant le

lever du soleil. L'astre, encore invisible, irradiait l'horizon de cette lumière rose intense, annonce d'une belle journée. A la ferme, il arriva pour voir les bêtes qu'on devait emmener. En sortant une à une de l'étable, elles levaient la tête et contemplaient l'exquise pâleur du ciel, puis, le museau incliné, sortaient, obéissant au bouvier qui les poussait.

Devant la barrière de la cour, le troupeau de moutons attendait. Debout sur le talus de la route, Roland regarda toute la troupe s'ébranler : les hommes, en longue blouse, leur bâton pendu au poignet par une dragonne de cuir, les animaux peureux, quelques-uns rétifs et aussitôt tenus en respect par les chiens, la famille du fermier endimanchée et entassée dans la voiture ; il suivit des yeux cette masse vivante qu'un nuage de poussière lui déroba à demi. Elle devait être à un kilomètre quand le bruit des voix et le piétinement des bêtes s'éteignirent. Roland sauta dans la petite auto qu'il avait amenée, il suivit un chemin moins fréquenté conduisant également au bourg. Jamais la campagne ne lui avait paru plus riante, encore baignée dans la brume transparente que le soleil dissipait peu à peu.

L'esprit et le cœur en fête, le jeune homme évoquait tout ce bon peuple de ruraux que beaucoup de citadins ignorent ou dédaignent, oubliant qu'ils font fructifier la plus solide richesse du pays. Verneuil pensait aussi avec pitié aux milliers de jeunes paysans qui, alléchés par un travail moins rude avec un salaire plus élevé, ou simplement par les plaisirs faciles de la ville, ont abandonné la maison familiale pour un logis étroit dans quelque faubourg malsain. Lorsqu'il arriva devant l'hôtel que M. de Louze lui avait désigné comme lieu de rendez-vous, il venait de conclure : « Des gens instruits et courageux devraient prendre la place des déserteurs et remettre en honneur le travail agricole... » Dans un éclair, la Buissonnière passa devant ses yeux comme une terre de promesses.

Le même jour, Alberte de Songeux se fit conduire à la Buissonnière; une fois déjà elle avait tenté de faire visite à M^{me} Verneuil, celle-ci était sortie avec sa nièce. La baronne fut déçue et froissée qu'on ne lui rendît pas promptement sa politesse, mais sa curiosité, s'exaspérant, parlait plus haut que son amour-propre. Une autre raison aussi la faisait agir. Si vraiment les Verneuil étaient venus dans l'intention qu'elle leur prêtait, l'occasion de jouer près de Valère le rôle de confidente ne devait pas lui échapper, rôle assez piquant pour donner quelque intérêt à l'existence qu'elle menait neuf mois chaque année.

Lorsque, un joli sourire aux lèvres, elle salua M^{me} Verneuil, sa première impression fut bien ce qu'elle avait prévu : la tante de Valère, une femme bien élevée, incapable de se mettre tout à fait « à la page », naïve et qui, sans défiance, conduite habilement par sa visiteuse, se mit à célébrer les charmes incomparables de la Buissonnière. Alberte s'était donné pour consigne, ce jour-là, l'amabilité et la sagesse; prévenue par l'opinion de son beau-frère, touchant la jeune femme, M^{me} Verneuil la jugea favorablement. La conversation banale devint agréable, grâce à l'art d'Alberte pour débiter des riens. De temps à autre, elle revenait adroitement au sujet favori de la bonne dame : l'admirable domaine plein de ses souvenirs d'enfance !

La baronne glissait alors un regard malicieux vers M^{lle} de Louze; mais celle-ci mêlait gaiement son mot et ne paraissait pas impressionnée par le ton dithyrambique de sa tante. Elle reconduisit la visiteuse jusqu'au bout de l'avenue où l'auto attendait. La baronne, qui lui avait pris le bras, se pencha pour la regarder en face, et riant franchement :

— Eh bien, ma chère, est-ce assez clair ?

— Quoi donc ?

— L'idée fixe de votre tante : rentrer en possession de la Buissonnière; or, le seul, l'unique moyen, à moins de vous tuer (un crime auquel cette bonne dame ne songe pas), c'est votre mariage avec son

fil. D'ailleurs, son attitude à lui est significative.

— L'attitude de Roland? Vous ne l'avez pas vu encore! Elle est très correcte, très simple.

Alberte eut un petit rire amusé.

— Ah! tout ce qu'il y a de plus simple! Sans se donner la peine de feindre, il s'entraîne à devenir le propriétaire d'une terre splendide. Correct, il le sera jusque dans la façon de demander votre main. Comme tout homme moderne et sérieux, il traitera une affaire!

— Je vous répète que vous ne le connaissez pas.

— J'en connais d'autres... ou plutôt je les connais tous! Voyons, enfant, admettez-vous que cet homme du monde se passionne subitement pour le prix des bœufs et des moutons, pour la vente du blé et de l'avoine?

— C'est nouveau pour lui; il s'en amuse. Je m'étonne que vous soyez aussi soupçonneuse, ayant été épousée...

— ... Par amour, évidemment, puisque j'étais ruinée; mais n'allez pas vous figurer que cela arrive à toutes les femmes! riposta la baronne dont la voix vibrait d'ironie.

— Soyez tranquille, je sais que je ne suis pas belle.

— Ai-je dit cela, ma chère? Vous traduisez mal ma pensée... Vous méconnaissiez mon désir de vous mettre en garde contre certaines manœuvres, parce que je voudrais que vous soyez heureuse. Amenez-moi vos parents; je serai gentille, *gentille* avec eux! Quand je connaîtrai M. Verneuil, je changerai probablement d'opinion. Au revoir!

La jeune femme sauta dans l'auto, fit encore un joli signe d'adieu, et s'en fut irritée, un peu contre elle-même, beaucoup contre Valère.

La sympathie n'avait rien à voir dans les raisons qui l'avaient rapprochée de M^{lle} de Louze. Très vite, elle avait reconnu, en arrivant au Valvert, que ses jeunes voisines de campagne n'étaient pas disposées à lui abandonner leurs petits succès de jolies femmes; que, comme la belle M^{me} de Songeux, elles

aimaient les compliments. Impossible de les contraindre à passer au second plan, ni à s'incliner devant sa beauté, tandis que Valère, sérieuse, pas coquette, s'inquiétait peu de plaire aux indifférents et de briller, laissait le champ libre à sa vanité. Cependant, Alberte commençait à s'apercevoir que son but n'était pas complètement atteint : sans beauté régulière, *son amie* possédait une grâce indéfinissable, elle la distançait sans effort près des hommes intelligents!... Chose moins facile à lui pardonner, la Buissonnière et ses fermes magnifiques annonçaient une fortune bien supérieure à celle que M. de Songeux consacrait avec tant d'amour au bonheur de sa femme! La conclusion s'imposait : pour des natures d'élite, Valère possédait un attrait mystérieux ; pour les âmes vulgaires et positives, elle était une très riche héritière!... Dans la voiture qui l'emmenait, la baronne, piquée par la jalousie, s'avouait qu'à tout prix elle voulait éloigner le parti brillant qui pourrait couronner son bonheur.

... Valère avait repris le chemin de la maison ; elle reconnut la trompe de la petite auto que Roland avait emmenée. Chauffeur et voiture roulèrent comme un éclair jusqu'au garage, et Verneuil rejoignit sa cousine qui s'était arrêtée sur le perron.

— Vous revenez seul ? dit-elle.

— Seul : mon oncle est resté chez le notaire ; je l'avais suivi comme son ombre dans la cohue de gens et de bêtes. J'ai appris des choses dont un ingénieur ne se doute pas ! À reconnaître les moutons d'un an des « bécards » (1), les tares chez les bœufs de labour, et comme je suis bon connaisseur en chevaux, vous pouvez apprécier quel homme averti je suis en passe de devenir!... Quant aux céréales, c'est plus difficile... N'importe ! encore quelques bonnes leçons de votre père et je saurai discuter avec les acheteurs les plus madrés.

Valère souriait ; elle aurait ri tout à fait si elle

(1) Moutons de deux ans.

ne s'était souvenue des propos de la baronne; elle dit simplement :

— Vous n'êtes pas accoutumé aux cris de tout ce monde, vous devez être fatigué?

— Oh! si peu! Quand je me serai plongé le visage et les mains dans une bonne eau fraîche, je me sentirai aussi dispos que ce matin. Où est ma mère? enfermée par ce temps splendide!

— Nous avons été retenues par la visite d'une de mes amies; ma tante est restée dans le studio, elle met à jour sa correspondance.

— Je ne veux pas la déranger, d'autant que je me sens disposé à jouir jusqu'au bout de cette belle journée. Une petite promenade dans le parc vous déplairait-elle?

— Nullement.

— Eh bien, dans cinq minutes, je suis à vous.

Il s'engouffra dans le vestibule et disparut au tournant de l'escalier; Valère le suivit des yeux.

Quand il redescendit, elle avait fait apporter dans la salle à manger un verre et une carafe de cidre.

— Il est exquis, dit le jeune homme après avoir bu, et vous la plus accomplie des maîtresses de maison; toujours si prévenante!

Ce banal compliment était le premier qu'il adressait à Valère; sans M^{me} de Songeux, elle n'y eût attaché aucune importance; elle rougit légèrement... Est-ce que vraiment, bien renseigné sur la vie qu'il mènerait à la Buissonnière, il allait changer de « tactique » vis-à-vis de l'héritière?

— Je crois, dit-elle, que vous ne connaissez pas le fond du parc, vous dirigez toujours vos promenades du côté des fermes; voulez-vous que nous allions jusqu'à la tour de M^{me} Malbrough?

— Un monument historique?...

— C'est moi qui l'ai baptisée quand j'étais petite, elle est le dernier vestige d'un château fort; rien n'empêche de croire que, du haut de sa terrasse crénelée, la châtelaine guettait le retour de son chevalier. Le paysage est, de là, très étendu; pour

en jouir quand le soleil le baigne encore, il faudrait abrégér la route en traversant le fourré.

— Bravo ! après le marché et sa cohue, la solitude d'une forêt vierge !

Dans le sentier, choisi par Valère, deux personnes ne pouvaient avancer de front ; elle marchait la première et de ses deux mains écartait les branches folles. Tout en la suivant, Verneuil étudiait ses mouvements souples, sa démarche à la fois gracieuse et noble. Il pensait : « De qui tient-elle cela, cette enfant trouvée ? »

— Voici ma tour ! s'écria-t-elle quand, brusquement, ils se trouvèrent hors du taillis.

Faite de grosses pierres moussues, la construction avait dû être la base d'une tour très élevée ; elle s'arrêtait à la hauteur d'un premier étage. Affreux anachronisme, on l'avait modernisée de la façon la plus barbare : par un escalier extérieur on accédait à la terrasse, pavée de briques, autour de laquelle courait une grille en fer forgé.

— Je suis déçu, plaisanta Roland, une grille au lieu de créneaux !

Sa compagne étendit la main pour montrer le vaste espace qui se déroulait devant eux.

— Au lieu de vous moquer, regardez...

La tour, plantée sur une sorte de promontoire, dominait un léger vallonnement au fond duquel on eût dit que toutes les splendeurs de la région s'étaient concentrées. A cette heure, les rayons obliques du soleil incendiaient littéralement les champs de blé et d'avoine que la brise faisait onduler. Des lices peintes en blanc coupaient les pâturages vert émeraude, où de belles vaches, déjà couchées, rumaient paisiblement. Les clochers et les toits de deux petits villages rappelaient la présence de l'homme, artisan de toutes ces richesses. Un calme mystérieux émanait de cette fin de journée, donnant une impression de joie.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit Valère, quand son compagnon se fut emplis les yeux du féérique panorama.

— Le terme est trop faible ! Si, du haut de cette tour mutilée, les nobles dames qui attendaient le retour de leur seigneur jouissaient déjà d'un tel spectacle, elles n'étaient pas à plaindre. Mais vous, Valère, puisque vous êtes la princesse du lieu, n'avez-vous jamais souhaité de voir paraître dans ce beau décor... celui que toute jeune fille attend ?

Elle tressaillit. Décidément, il y avait quelque chose de changé dans la manière d'être de Verneuil, et sans doute dans son esprit.

— Quelle idées folles et surannées ! dit-elle, essayant de sourire.

— Pourquoi surannées ? La rêverie est de toutes les époques.

— Non, le temps n'est plus où les princesses rêvaient aux bergers, et puis (elle étendit le bras vers l'un des pacages)... voyez-vous le vieil homme, là-bas, près de sa cabane roulante, enveloppé dans sa pauvre limousine ? Il a soixante-dix ans. C'est l'Adonis auquel je donne souvent rendez-vous ; il vient chercher des douceurs pour sa fille infirme.

— Ai-je dit que votre rêve doive s'incarner dans un berger, belle princesse ? riposta gaiement Roland.

Voyant qu'elle fronçait les sourcils, il chercha une diversion.

— Qu'est-ce que j'aperçois en face, sur l'autre colline, cette construction isolée ?

— C'est un petit observatoire.

— Rien que cela ! Ici, on cultive donc la science en même temps que le blé ? Quel est celui...

— Bonjour, Cyprien ! cria tout à coup Valère, en se penchant sur la balustrade pour regarder dans le chemin qui longeait le mur extérieur du parc.

Roland l'imita. L'homme qu'elle interpellait sur ce ton familier était jeune, grand et bien pris ; son chapeau à la main, souriant à la jeune fille, il montrait un visage agréable aux yeux bleus, très doux, sous une toison de cheveux blond ardent. Sa tenue, très simple, n'était pas celle d'un paysan.

— Bonjour, petite Valère ; tu deviens rare au

« Gros-Chêne » ; hier, Sidonie te réclamait impérieusement.

— J'irai la voir demain ; comment va-t-elle ?

— Mieux ; cette petite fièvre qui la mine semble décroître. Dieu veuille que cela continue ! Mais toi, que fais-tu à cette heure chez M^{me} Malbrough ? On ne dîne donc plus à la Buissonnière ?

— On y dîne de bon appétit, la cloche va bientôt sonner. Mais j'ai voulu, au soleil couchant, faire admirer à mon cousin la tour et son panorama. Je te présente M. Roland Verneuil, le neveu de ma mère ; Roland, M. Odeille, un de nos voisins... de toujours, et le propriétaire de l'observatoire qui vous intriguait tout à l'heure.

Les deux jeunes gens se saluèrent.

— Veux-tu entrer par la petite porte ? demanda M^{lle} de Louze, je vais tirer les verrous.

— Merci, il est trop tard ; je suis allé chercher, au village, des biscuits pour Sidonie ; elle refuse ceux que nous avons. Monsieur Verneuil, enchanté de vous avoir aperçu ; j'espère que la connaissance se fera de plus près.

Cyprien Odeille s'éloigna d'un pas rapide.

— Sidonie, probablement sa petite sœur ? dit Roland.

— Non, sa fille.

— Marié, alors ? Ah !

Dans l'exclamation de Verneuil, la joie était aussi vive que l'étonnement ; il s'arrêta, interdit.

La réponse lui causa une nouvelle surprise.

— Cyprien est veuf.

— Quel âge a-t-il donc ?

— Vingt-cinq ans.

— On lui en donnerait à peine vingt-deux ! S'est-il marié en sortant du collège ?

— Mariage de guerre ; son père est mort quand il était au front ; il a épousé une jeune fille orpheline de Saint-Quentin pour se refaire un foyer ; sa femme est morte en donnant le jour à Sidonie, et je me suis beaucoup occupée du bébé jusqu'à son

retour, avec une vieille tante qui, heureusement, s'est installée chez lui pour élever la mignonne.

— Arrangement provisoire; il se remariera... Peut-être y songe-t-il déjà?

— Vite, mettons-nous en route, dit Valère au lieu de répondre; j'entends la cloche du dîner. L'ombre commence à envahir les taillis; il vaut mieux nous presser et prendre le vrai chemin.

L'un près de l'autre, ils hâtaient le pas; la jeune fille se taisait comme si parler eût ralenti leur marche. Verneuil cherchait le moyen de l'interroger encore.

— J'ai bien compris, n'est-ce pas, l'observatoire est à lui? dit-il tout à coup.

— L'observatoire?... Ah! pardon, je n'y étais plus. Oui, Cyprien vient de le faire construire, il est à peine achevé. Tout jeune, ses goûts le portaient vers l'astronomie, et au front il a fait la connaissance d'un astronome. Ce savant va acheter une propriété très proche, et ils travailleront ensemble, Cyprien le disciple, l'autre son maître. Entre ses études, la culture de ses terres qui le passionne et sa chère petite fille, sa vie sera remplie; un seul point noir à l'horizon : la santé de l'enfant, très fragile. S'il venait à la perdre...

— Il lui faudrait une autre affection que la terre et les astres, et, même dans cette belle existence, une femme trouverait encore sa place!

— Vite, voici papa qui guette notre retour; son unique exigence est l'exactitude aux heures des repas.

M. de Louze était, en effet, sur le perron; il arrêta sa fille au passage, scruta sa physionomie et lui mit un baiser au front. Était-il enfin venu, le moment tant désiré par lui des promenades sentimentales?

VIII

Quand, la soirée terminée, Roland s'étendit sur son lit, il ne put s'endormir, malgré les fatigues de la journée; les yeux fermés pour forcer le sommeil à venir, il voyait passer, non les chemins verdoyants qu'il avait parcourus, encore moins les scènes bruyantes du marché, mais un homme à la figure intelligente et douce, à la démarche aisée, presque élégant dans son simple complet de coutil. Il ne songeait même pas à s'étonner de l'émoi qu'il avait ressenti en voyant paraître Cyprien!... Lorsque, pour condescendre aux désirs de son oncle, il avait consenti à connaître Valère, il savait d'avance qu'elle lui serait accordée, bien que, pour la forme, il eût émis, en plaisantant, la crainte de ne pas lui plaire. Il avait trouvé M^{lle} de Louze pas jolie et insoucieuse de l'effet qu'elle produisait sur lui. Au charme de la Buissonnière, au contact de vrais ruraux, son esprit s'était tourné vers le grave problème de la terre intensément fécondée pour le relèvement de la patrie, et, graduellement, il s'était incliné vers ce qu'il nommait encore *un mariage de raison*. Tacitement rallié au projet de sa mère et de son oncle, sa fatuité masculine l'avait empêché d'entrevoir que Valère pouvait en caresser un autre : elle serait sa fiancée dès qu'il parlerait!... Et il s'était pris de curiosité pour cette nature secrète, pour le mystère des beaux yeux fiers qui semblaient dire, même en souriant : « Mon âme est à moi et je la défends! » A son insu, l'indéfinissable attrait qui en émanait avait agi puissamment sur lui; il l'avait compris seulement quelques heures auparavant, à la simple rencontre d'un homme jeune, bien doué, qu'une solide amitié liait à la jeune fille.

Entre lui, Roland, et Valère, aucune intimité n'était née, aucune promesse n'avait été même effleurée.

Quand Verneuil sentait s'éveiller en lui le désir passionné de gagner son cœur, elle l'avait peut-être donné à un autre !

— Il n'y a pas à dire, elle est libre !... J'ai négligé tout ce qui pouvait me l'attacher, murmurait-il en se retournant sur sa couche pour la vingtième fois.

A l'aube naissante, n'y tenant plus, il fit une toilette sommaire et, à pas feutrés, quitta la maison pour errer dans le jardin. Une cigarette aux lèvres, les mains derrière le dos, la tête inclinée, il avançait, ressassant les pensées qui le possédaient. Comment s'engagea-t-il précisément dans le chemin parcouru la veille avec Valère ? Lorsqu'il le reconnut, il n'était plus qu'à trente mètres de la tour. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, la tentation était forte de gagner la terrasse, de revivre là-haut l'émoi ressenti la veille, depuis l'appel lancé au promeneur par Valère, jusqu'à son offre d'ouvrir la petite porte : il revoyait tous les détails et leur prêtait avec exaltation une importance excessive.

Au même moment, cette porte, percée dans le mur contre les assises moussues de la tour, s'ouvrit sans bruit, et dans sa baie étroite une silhouette féminine se détacha. Le seuil franchi, la femme qui venait poussa soigneusement les verrous. Roland avait eu le temps de se jeter de côté, derrière un gros arbre ; il la vit passer devant lui, enveloppée d'une sorte de cape, la tête couverte d'une écharpe avancée autour du visage, comme la cornette d'une religieuse, cachant son profil. Muet de surprise, le jeune homme la suivit des yeux. C'était bien la démarche gracieuse et noble qu'il admirait la veille lorsque M^{lle} de Louze le précédait dans le taillis, c'était sa taille, son port de tête !... D'où venait-elle, seule, à pareille heure ?

Par les raccourcis à travers les fourrés, Verneuil pensa qu'il arriverait en même temps qu'elle. Qu'allait-il lui dire ? Il n'en savait rien. Il se lança

sous bois, se trompa au croisement de deux sentiers et déboucha assez loin, derrière la maison.

Le jour était venu; dans le parterre, les fleurs, toutes brillantes de rosée, embaumaient la brise déjà tiède; les oiseaux, qui entonnaient leur chant matinal, étaient les seuls témoins de ce doux réveil. Toute la maison semblait plongée dans le sommeil; évidemment, les domestiques ne se pressaient pas de se mettre à l'ouvrage, ils en prenaient à leur aise. Cependant, quelqu'un descendait : c'était Edith, déjà pomponnée dans sa coquette tenue. Elle s'effaça pour faire place au jeune homme.

— Je suppose que ma cousine dort encore? dit-il.

— Je le crois aussi, Monsieur; mademoiselle ne sonne jamais avant sept heures, il en est six à peine.

Rentré dans sa chambre, Roland, pour tromper son impatience, écrivit deux lettres. L'imagination en feu, il s'efforçait d'en calmer les écarts. Certes, M^{lle} de Louze était trop pure et trop fière pour qu'il osât se permettre un mauvais soupçon; mais il pressentait une énigme et cela l'exaspérait, comme si Valère lui devait compte de ses faits et gestes.

Quand, à huit heures, la cloche du premier déjeuner sonna, la jeune fille était à l'office, donnant ses ordres. Par la porte ouverte, sa voix montait dans la vaste cage de l'escalier, un peu froide, comme lorsqu'elle s'adressait aux domestiques : elle conservait dans ses notes basses des sons veloutés qui ressemblaient à une caresse.

Roland entra le dernier dans la salle à manger, embrassa sa mère, serra la main de M. de Louze, mais son premier regard fut pour Valère. Le teint frais, l'air reposé, elle l'accueillit avec un sourire. Il la regarda fixement et demanda :

— Avez-vous bien dormi?

— Tout d'un trait, comme les enfants; et vous?

— Moi, comme les poètes, je me suis levé dès l'aube pour voir la campagne s'éveiller; et où

croyez-vous que mes pas m'ont porté?... Jusque chez M^{me} Malbrough!

Il ne la quittait pas des yeux et tressaillit en entendant son rire clair.

— Bravo! Tu entends, père, j'ai trouvé un admirateur de ma pauvre tour que tu dédaignes. Seulement, dès le matin, le paysage est moins joli, il reste dans l'ombre.

— Est-ce que parfois vous vous promenez au petit jour?

— Ah! certes non, mais je connais l'orientation du vallon : le soleil ne l'éclaire pas avant neuf heures. Une autre question, Roland : avez-vous des projets pour aujourd'hui?

— Aucun.

— C'est à merveille : j'ai promis, vous savez, d'aller voir la petite Sidonie, et je voulais vous proposer de m'accompagner chez Cyprien; cela vous changera un peu des fermes et de leurs habitants. Un peu seulement, puisque le propriétaire du « Gros-Chêne » s'occupe aussi de culture. Il est intelligent, intéressant, et vous verrez de près le fameux observatoire en formation. Est-ce accepté?

— Très volontiers!

— Viendrez-vous aussi, ma tante? demanda Valère.

M. de Louze intervint; il était ravi que les deux jeunes gens se fussent promenés ensemble la veille, et entendait favoriser leurs tête-à-tête.

— Non, pas cela, Aline, j'ai mieux à vous proposer. Nous irons à Caen, voir la femme de Prérêt, vous la connaissez, c'est M^{lle} Nicole, une de vos amies de jeunesse; l'autre jour, je lui ai promis de vous amener. Vous aurez bien le temps d'aller au « Gros-Chêne » une autre fois.

M^{me} Verneuil ne parut ni contente ni fâchée de cet arrangement. Roland, au contraire, bénit intérieurement son oncle. Dans la matinée, il alla se promener jusqu'à l'une des fermes, et ne put se tenir d'interroger sur le sujet qui le préoccupait.

— Le « Gros-Chêne », un joli bien! dit le fer-

mier; pas si *conséquent* (important) que celui de votre oncle, mais bien cultivé. M. Odeille, en voilà un qui comprend la vie et le devoir de ceux qui possèdent des terres!

« Avec son argent, il peut faire des choses que nous n'oserions pas essayer. Vous verrez ses fruits d'espalier, sa grande serre et ses nouvelles machines pour les champs. C'est encore mieux qu'à la Buissonnière. Je le crois plus hardi que M. de Louze pour essayer en grand les nouvelles inventions. C'est instructif pour nous... Dommage qu'un si gentil garçon soit *resté* veuf, avec une *petiote*! »

— Il se remariera.

— Ça va sans dire, Monsieur. Tenez, si il épousait M^{lle} de Louze, cela ferait un beau couple, et leurs terres réunies, quel domaine!

Roland était encore sous l'influence de cette conversation quand il prit place à table pour le second déjeuner. M. de Louze avait dû mettre sa belle-sœur au courant de ses espérances; tous deux prenaient prétexte de mille riens pour donner cours à leur gaieté.

Valère aussi était très animée.

« La promenade au « Gros-Chêne », pensa Roland, soucieux.

— Prenons-nous la petite auto? demanda-t-il.

— En droite ligne, nous ne sommes pas éloignés du « Gros-Chêne » dont les terres touchent à nos dernières prairies; mais par la route on fait maint détour, et il faut monter une côte au soleil. Mieux vaut rouler que marcher.

— Bonne après-midi, mes enfants! cria l'oncle François par la fenêtre quand Roland prit le volant en main. Ma chère Aline, une entente charmante se fait entre nos enfants; l'*affaire* est en route, ajouta-t-il en se tournant vers sa belle-sœur. Avez-vous remarqué que votre fils est rêveur, et aussi l'empressement de Valère lui offrant cette promenade à deux... à *deux*, naturellement! Elle vous invitait pour la forme; vous eussiez été un trouble-fête!

— Oui, oui, la Buissonnière verra notre vieille souche normande pousser de nouveaux rejetons, et Valère sera réellement de la famille, répondit la vieille dame.

IX

Entre deux petits talus verdoyants et fleuris, la voiturette filait à une allure très modérée, le chauffeur étant occupé de trois choses à la fois : éviter les voitures qui venaient en sens inverse, répondre aux petites phrases brèves de sa compagne... et donner libre carrière à ses pensées ! Valère assise près de lui, entraînée sur la route toute blanche par sa volonté à lui qui conduisait la voiture, n'était-ce pas le symbole de leurs destinées?... Qu'avait-il besoin, pour être heureux, d'une femme très jolie?... De celle-ci émanait un parfum de pureté et de fraîcheur qui la rendait délicieuse. Comment n'y avait-il pas été sensible tout de suite, avant l'apparition de Cyprien qui, peut-être, certainement même, rêvait de la lui prendre ? Après cette visite au « Gros-Chêne », il allait être fixé sur le danger que courait son amour. *Son amour !* Ce mot lui montait du cœur à l'esprit et il l'accueillait avec allégresse !

Étrangère aux pensées de son compagnon, Valère, très calme, lui indiquait la route à suivre.

— Prenez le chemin à droite... Encore un détour et nous arrivons... en petite vitesse, ajouta-t-elle, moqueuse : de ce train-là, pas de danger de capoter.

— Je ne suis pas assez fou pour exposer ce qui m'est précieux, répliqua-t-il en souriant.

Le visage soudain empourpré, elle le regarda une seconde, et dans ses yeux il crut lire de l'angoisse.

— Voici le « Gros-Chêne », dit-elle d'un ton bref; je vous en prie, trois coups de trompe, c'est le signal habituel.

Il obéit; un jardinier accourut et ouvrit la barrière peinte en vert, placée entre deux haies vives qui entouraient et clôturaient la propriété.

— Monsieur est là, je vas le quérir, dit l'homme. C'est la petite qui va être contente : Mademoiselle est son dieu !

D'un pas lourd et hâtif, il s'éloignait, quand une petite fille, vêtue de blanc, sortit d'une allée voisine en poussant des cris joyeux et vint se jeter au cou de Valère qui s'était baissée, les bras ouverts, pour la recevoir. L'enfant était très pâle, un cerne autour des yeux la vieillissait.

— Ma mie, ma mie, chantait sa petite voix, dis, pourquoi tu ne viens plus ?

M^{lle} de Louze s'était relevée et la gardait dans ses bras pour mieux répondre à ses caresses.

— Tu vois, Cyprien, ce n'est pas toi qui nous as souhaité la bienvenue, dit-elle au jeune père qui se hâtait à la rencontre des visiteurs. Sidonie s'entend à recevoir ses amis.

— Lût aussi à les écraser de son poids; vite à terre, mignonne. Monsieur Vernetuil, enchanté de vous voir chez moi. Nous ferons mieux connaissance que l'autre jour, vous perché à côté de M^{me} Malbrough, moi humblement sur le talus.

Odeille introduisit ses visiteurs dans une grande salle fraîche, délicieusement meublée de meubles normands : bahuts, buffets, grande horloge, sculptés et brillants.

— Tante Lise, dit-il à une vieille dame toute ronde et rose sous ses cheveux blancs, faites servir des rafraîchissements; c'est indispensable à ceux qui bravent soleil et poussière pour venir jusqu'à nous.

— Oui, tante Lise, *indispensable*, répéta gaiement Valère; nous avons la gorge en feu. Ensuite, Cyprien, tu nous feras voir tes cultures, ta serre, surtout, je l'ai promis à mon cousin.

Quand on quitta la maison, la conversation s'était liée entre les deux jeunes gens et, pour un instant, l'humeur ombrageuse de Roland s'atténua devant la rondeur aimable d'Odeille.

— Inutile de vous montrer mes pommiers et mes pacages, dit-il, tout cela vous est déjà familier. Ce qui distingue mon petit domaine de ses voisins, ce sont mes plants de beaux fruits dont on néglige un peu la culture chez nous.

Ils pénétrèrent dans la grande serre orientée de l'ouest à l'est, selon les conseils du Hollandais qui l'avait construite sur le modèle adopté dans son pays, si remarquable par ses cultures. Des pêchers garnissaient le tour, des vignes en cordon couraient jusqu'au toit à deux versants; le tout formait une immense salle de verdure.

— Avant deux ans, j'attends d'heureux résultats, affirma Odeille en conduisant ses visiteurs à travers un terrain coupé de murs blanchis qui supportaient, sur des espaliers, des poiriers et des pommiers des plus belles espèces.

Avec une chaleur qui témoignait de la passion du travailleur pour son œuvre, il expliquait le mode de culture et les soins réclamés par chaque espèce. Valère aussi s'animait; instruite et intéressée par ce travail, à plusieurs reprises elle répondit avant son ami aux questions de Verneuil. Tout à coup, les pensées qui tenaillaient celui-ci depuis deux jours se réveillèrent impérieuses, inquiétantes : élevés dans le même milieu, ses compagnons y avaient puisé les mêmes goûts ! Valère était trop jeune, lors du mariage de Cyprien ; mais maintenant et avec Sidonie comme trait d'union, ces deux êtres charmants n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre ?

La petite fille n'avait pas lâché la main de sa grande amie ; elle trottnait à côté d'elle et, pour hâter sa marche, le jeune père saisit l'autre menotte.

Valère réclama une visite à l'observatoire ; mais le gros œuvre seul était achevé.

— Dans deux mois, mon ami l'abbé Dearly, un savant américain, viendra apporter ses instruments et avec des ouvriers spécialistes. J'étudie beaucoup pour mieux profiter des leçons de mon associé. C'est beau de le voir s'intéresser à mon tout petit savoir!

— Un amateur est peut-être, pour lui, amusant à étudier, dit Roland, cédant à l'amertume de voir l'ami de Valère si bien doué.

Cyprien rit franchement.

— Dearly ne prononce pas ce pauvre titre d'amateur avec votre superbe dédain; vrai savant, il apprécie les efforts des humbles épris de science. En fait, ce n'est pas une infériorité de cultiver l'art ou la science qui vous attire quand on peut ne pas lui demander des moyens d'existence. Nous sommes moins bien instruits, moins bien outillés que les professionnels, c'est entendu; en revanche, combien de patientes recherches entreprises avec des moyens restreints, mais que les nécessités de la vie n'entraient pas, ont fait faire un grand pas aux connaissances humaines?... Moi, je ne serai jamais qu'un simple étudiant, mais un étudiant passionné! Il y a si longtemps que cette belle voûte étoilée m'intrigue et m'attire! Au front, même rompu de fatigue, je trouvais la force de la contempler avant de m'endormir...

On revenait vers la maison; Sidonie abandonnait la main de son père; pendue à celle de Valère, elle gazouillait à cœur joie, s'arrêtant pour lui montrer des fleurs. Les deux hommes avançaient l'un près de l'autre, sans parler. Ce fut Cyprien qui rompit le silence :

— Au fond, voyez-vous, ce que je cherche dans l'étude et le travail, d'autres le demandent au plaisir : je ne veux pas m'absorber dans mes regrets. M^{lle} de Louze vous a dit que ma petite fille n'a plus de mère?

— J'admire votre énergie, dit Roland, ému par tant de simplicité; néanmoins, tout en restant fidèle à vos souvenirs, pouvez-vous admettre qu'à votre

âge l'avenir ait dit son dernier mot? Une nouvelle affection viendra réchauffer votre foyer.

— Me remarier? Oui... je sais. Ce serait raisonnable... Mais donner une belle-mère à mon enfant, à cette petite sensitive? Voyez ses élans de tendresse quand elle possède sa grande amie.

— Tendresse partagée.

— Valère est si bonne!... si charmante! murmura le jeune veuf... Enfin, vous comprenez...

C'en était assez; oui, Roland comprenait, il fit un effort pour arrêter la fin de la phrase. Il réclama la visite aux ruches modèles dont on lui avait parlé. Odeille, revenant aussitôt à ses préoccupations habituelles, l'emmena dans l'enclos où, autour d'une trentaine de ruches, le peuple ailé bourdonnait d'une façon menaçante pour les intrus. Devant deux des petites maisons qui étaient en verre, ce fut un rapide cours d'apiculture, écouté avec d'autant plus d'intérêt que les confidences sentimentales du professeur n'y pouvaient trouver place.

X

— Eh bien! mes enfants... cette promenade?... Tu as trouvé au « Gros-Chêne » un hôte aimable et intéressant, Roland; sa manière de traiter nos paysans et ses connaissances très sérieuses lui ont fait une belle place parmi eux. Malgré sa jeunesse, ils le consultent, ma foi, plus souvent que moi, excepté quand il s'agit d'un procès. Je reste toujours un peu, à leurs yeux, Monsieur l'Avocat!

— Vous verrez Cyrien, ma tante, dit Valère : un vrai gentilhomme campagnard.

— Quant à son observatoire, reprit M. de Louze,

une folie coûteuse ! Il va contempler les étoiles pour se consoler du veuvage !... Ensuite, on verra !

Verneuil tressaillit ; il ne put se tenir de regarder Valère : elle avait retrouvé le sourire doux et fier qu'il regardait comme un voile impénétrable.

M. de Louze demanda en riant :

— Et M^{lle} Sidonie, a-t-elle été aimable ?

— Ah ! père, elle m'a suivie partout, comme un petit caniche !

— Un caniche exigeant ! Voyez-vous, Aline, cette enfant est un vrai tyran pour ma fille, il faudrait que Valère s'occupe d'elle uniquement ; je suis sûr qu'elle a pleurniché quand tu es partie.

— Pas du tout, elle devient raisonnable.

Roland sentait sa jalousie s'exaspérer. Ironique, il dit :

— Mais vous aussi, Valère, vous l'aimez d'une affection extraordinaire !

— Oui, je l'aime doublement : pour elle-même, et pour son malheur d'enfant sans mère !

— Elle en aura une... quand M. Odeille se décidera...

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Roland, vous qui aimez tant votre mère ? Qui pourrait la remplacer près de vous ? Personne n'a pris dans mon cœur la place de la mienne !

La voix de Valère avait ces intonations veloutées et profondes qui prêtaient à ses paroles quelque chose de solennel. M. de Louze avait pâli ; Roland et sa mère se taisaient. Ce fut M^{me} Verneuil qui la première domina son émotion.

— François, avez-vous oublié que nous devons faire un bridge ce soir ?

— Mais non, mais non, ma chère sœur ; je suis ravi que vous aimiez ce jeu passionnant. Ma fille n'est qu'une novice, mais je suis certaine que Roland est un joueur redoutable. Une belle journée qui va se terminer par une bonne soirée.

La bonne soirée parut interminable au jeune homme ; ses distractions embrouillèrent plusieurs

fois le jeu, lui valurent les plaisanteries de son oncle et les sourires malicieux de Valère.

— A quoi penses-tu? répétait M^{me} Verneuil; on dirait que ton esprit est ailleurs.

Quand chacun gagna sa chambre, Roland, très surexcité, se persuada que, comme la nuit précédente, il ne fermerait pas les yeux; mais, la jeunesse réclamant ses droits, il s'endormit profondément.

.

Quand il s'éveilla, à la pointe du jour, ce fut avec l'impression qu'une chose pénible l'oppressait. Rapidement, les souvenirs de la veille passèrent devant son esprit... tous, jusqu'à l'étrange promenade matinale dont Valère avait fait un secret. Dans le cours de la journée, d'autres émotions l'avaient fait oublier à Verneuil, mais il voulait la clef de ce mystère. Sans plus calculer, il fut debout, habillé, et descendit à petit bruit.

Lentement, il prit le chemin de la tour, en ayant soin de marcher sous les arbres qui le bordaient. A cinquante mètres des vieux murs, il entendit un bruit de pas que l'herbe assourdissait, et l'émotion le cloua sur place. Enveloppée de sa mante et de son voile, la promeneuse de la veille avançait rapidement. Pouvait-on se tromper en voyant cette démarche fière et gracieuse, l'un des charmes de M^{lle} de Louze? Incapable de se contenir et de mesurer la portée de son action, Verneuil, au moment où elle passait devant lui, s'avança en murmurant d'une voix étouffée :

— Valère!

Le cri qui répondit fut accompagné d'un geste d'épouvante; la jeune fille fit volte-face, le voile glissa de sa tête sur ses épaules, et Roland, ébahi, reconnut Édith, la femme de chambre!

Une minute, ils demeurèrent l'un en face de l'autre; enfin, Édith recouvra son sang-froid et dit :

— Monsieur suppose-t-il que M^{lle} de Louze est sortie à pareille heure?

Le ton était agressif, l'expression du visage singulièrement hautaine. Quant à Roland, il venait d'éprouver un tel choc en reconnaissant son erreur, qu'il répondit avec violence :

— Votre maîtresse a le droit de se promener dans le parc *chez elle* à toute heure qui lui convient, tandis que vous (il étendit le bras vers la petite porte) je vous ai vue rentrer hier. Vous venez de... ?

La jeune fille avait baissé la tête, elle la releva aussitôt du même geste noble qui avait trompé Verneuil.

— Veuillez m'excuser, Monsieur, d'avoir, un instant, oublié votre rang et le mien. Vous n'avez prononcé que le nom de mademoiselle ; mais dans votre ton, sur votre visage, j'ai cru deviner... un blâme qui m'a révoltée, car... vous ne pouvez pas savoir combien je l'aime ! Quant à moi, vous avez pu me voir rentrer par la petite porte : je la franchis tous les soirs vers onze heures, pour aller soigner ma mère malade.

— Avec l'autorisation de ma cousine ? demanda le jeune homme, incrédule et railleur.

— Non, Monsieur, et je vous prie de ne pas le lui dire. Ordinairement, je suis libre un jour par semaine, cela suffit ; ma mère va mieux : encore deux ou trois nuits, et je reprendrai mes habitudes.

Verneuil allait de surprise en surprise : où donc cette femme de chambre avait-elle pris un langage, une dignité simple et imposante qui ne permettaient pas de mettre en doute ce qu'elle affirmait ?

— Je vous crois, dit-il, mais il ne faut plus de ces sorties nocturnes. D'autres que moi peuvent vous voir et vous faire un mauvais renom ; l'honneur d'une jeune fille est chose fragile.

— Oh ! fit Edith avec un sourire mélancolique, je ne suis plus jeune : vingt-neuf ans !

Roland la regarda comme il ne l'avait jamais fait ; elle était dans tout l'éclat de sa beauté blonde.

— Votre âge n'est pas écrit sur votre visage, dit-il, s'efforçant de demeurer grave. Voulez-vous

que j'arrange votre affaire avec ma cousine? Elle permettra que vous soigniez votre mère et vous agirez ouvertement.

— Je vous remercie, Monsieur, mais mademoiselle doit ignorer que ma mère habite ici.

Le visage d'Edith prit une expression douloureuse; après une minute d'hésitation, elle poursuivit :

— Ma mère a connu des jours fortunés; il faut lui pardonner de mettre une barrière entre elle et ceux qui furent ses égaux. C'est à grand'peine que j'ai obtenu d'elle de servir mademoiselle. Si vous me trahissez, Monsieur, je serai forcée d'abandonner ma place. Promettez-vous?

Roland fit un signe d'acquiescement.

— Merci, Monsieur. Il faut que je rentre, on s'apercevrait de mon absence.

Edith s'inclina légèrement; le jeune homme la suivit des yeux, serrée dans sa grande mante. Il put se rendre justice : ce n'était pas une erreur grossière qu'il avait commise; la démarche, les mouvements justes et harmonieux de la jeune fille semblaient copiés sur ceux de sa maîtresse. Rêveur, il revint vers la maison. Décidément, à la Buissonnière, plus d'un mystère se cachait. N'en était-ce pas un, l'attitude de cette jolie soubrette?... Un autre, plus angoissant pour lui, l'origine inconnue de Valère? Pourtant, il ne se souciait plus de connaître celui-ci. L'être moral de M^{lle} de Louze, voilà ce qui excitait sa curiosité passionnée. Pourquoi s'était-elle éveillée si tardivement?... Depuis plus de quinze jours, il jouait près de Valère le rôle d'un aimable indifférent, et au moment où il se demandait s'il ne passait pas à côté du bonheur, un obstacle se dressait entre lui et la félicité entrevue!... Un rival, plus clairvoyant et plus heureux... oui, plus heureux! Cyprien tenait tous les atouts, à moins que Valère... Mais comment savoir ce que sa réserve cachait?

— Monsieur l'officier, je me demande si au régiment vous étiez l'exactitude même? dit gaiement

M. de Louze, lorsque son neveu entra le dernier dans la salle à manger; il paraît que ton lit est trop doux!

— Erreur, mon oncle; j'ai fait un tour dans le parc et je m'y suis oublié. Ces premières heures d'un beau jour sont délicieuses!

Edith allait et venait pour le service, il ne put se tenir de la regarder. Attentif et sérieux, son beau visage était figé dans l'indifférence polie des domestiques de bonne maison. Valère surprit ce regard aigu; en bonne hôtesse, elle chercha des yeux ce qui pouvait bien manquer au jeune homme. Rien : le sucre, le pain, le beurre étaient à sa portée!...

XI

Bientôt, Roland s'en fut à travers champs; il éprouvait le besoin d'user, en agissant, la surexcitation qu'il avait rapportée de son aventure matinale. Il marcha trois quarts d'heure avant de s'arrêter à la lisière d'un talus qui descendait en pente douce jusqu'à une large pièce de terre en friche. A l'extrémité de ce champ, un homme se préparait au labour. C'était le seul point vivant dans le calme de la grande campagne.

Assis sous un frêne, les coudes aux genoux, les mains soutenant son livre, Verneuil demeura longtemps dans l'attitude d'un lecteur profondément absorbé. Cependant, les pages ne tournaient pas sous ses doigts. Vingt fois, comme dans un film, passèrent devant ses yeux les phases de son court séjour à la Buissonnière... et le temps s'écoulait sans qu'il en eût conscience. Il ne regardait plus son livre; il suivait des yeux le laboureur que

chaque sillon rapprochait de lui. L'homme, tout en guidant la charrue et gourmandant son attelage, jetait de temps à autre un coup d'œil de son côté. Quand il parla, il n'était plus qu'à vingt mètres du frêne.

— Bien le bonjour, monsieur Verneuil; ça vous va-t-il ben, c'matin, pour lire vot' gros livre? C'est beau d'être savant!

— Chacun a son petit savoir, mon brave Grindel; ce bouquin ne vous dit rien, et moi, je suis un ignorant devant votre charrue, incapable de m'en servir.

— Quelle blague! y a rien de si facile! Ça vous plairait-il d'essayer?

— Pourquoi pas? dit Roland, ravi de la diversion; ça changera mes idées!

Il jeta sa veste sur l'herbe et saisit d'une main ferme les guidons de la charrue.

— Attention, Monsieur l'ingénieur, l'apprentissage est rude, railla le paysan; faut *faire force* pour entrer le soc en terre, et puis tracer bien droit... Tenez, comme ça.

Il marchait près du jeune homme et donnait, de temps en temps, un habile coup de main et un encouragement.

— Ça va, monsieur Verneuil, ça va; vous avez de la poigne et du coup d'œil! Vous serez deux fois savant, dans les livres et dans le labour.

Roland était à son cinquième sillon quand une paire de mains vigoureuses applaudit bruyamment. M. de Louze, derrière lui, riait à gorge déployée.

— Bravo! Nous voilà revenus au temps de Cincinnatus! Mes compliments, Grindel; vous choisissez bien vos hommes de peine!

Le paysan riait aussi.

— Ma foi, m'sieur de Louze, vot' neveu n'demandait qu'à essayer; à c't' heure, je vas me r'mettre à la besogne.

Roland faisait écho à leurs rires pendant qu'il réparait le désordre de sa toilette.

— Je ne suis pas fâché de te rencontrer, dit son oncle. Imagine-toi qu'à la Buissonnière il s'est passé une chose grave : un enlèvement ! M^{me} de Songeux est arrivée à l'improviste, résolue à nous emmener tous déjeuner chez elle. Ta mère et ta cousine ont accepté ; moi, j'avais un rendez-vous avec un maçon, et on ne savait où te trouver, de sorte que nous déjeunerons en tête à tête. Mais nous ne sommes pas quittes de cette invitation, j'ai promis que nous irions vers quatre heures prendre le thé et rechercher ces dames. J'espère que cela ne t'ennuie pas ?

— Le repas en tête à tête m'enchanté et me dispose à subir le reste. Ma parole, je crois que je deviens un peu sauvage !

— Laisse donc cela aux blasés des villes, jeunes et vieux. Ici, malgré notre vie laborieuse, nous demeurons très sociables et pas difficiles quant aux distractions. En hiver, quelques réunions cordiales, surtout à la fête des Rois que l'on célèbre pendant tout le mois de janvier, chacun voulant recevoir à cette occasion. Ah ! la galette, les rires, les chants des jeunes autour de Leurs Majestés ! Ce n'est pas élégant, mais on y respire la vraie gaieté normande !... C'est aussi la chasse et d'autres réunions autour d'une table bien pourvue : plus d'un Nemrod y parle avec emphase du gibier qu'il a manqué ! Naturellement, c'est l'animal qui est en faute... Alors, quelles bonnes plaisanteries assaisonnent le récit de ces drames ! On ne manque pas d'esprit, chez nous !... Au printemps vient le tour de la pêche... et la nouvelle génération ajoute les sports à nos anciens plaisirs. La vie d'un propriétaire campagnard n'est pas monotone, tu verras...

Est-ce que Roland songeait vraiment à embrasser le genre d'existence que l'oncle François lui décrivait sous ces couleurs séduisantes ? Sur quoi appuyait-il l'affirmation de son « tu verras » ? Sur l'engouement peut-être éphémère du jeune homme pour les travaux des champs !... Brusquement, le

père de Valère résolut de provoquer une explication.

Ils trouvèrent, garée dans une ferme, la petite auto qui avait amené M. de Louze et, chemin faisant, n'échangèrent que des propos insignifiants; mais après le déjeuner, quand ils furent installés dans le fumoir, l'oncle commença :

— Ne trouves-tu pas, mon ami, que ce tête-à-tête invite à certaines confidences? Qu'attends-tu pour parler? Tu n'es certainement pas venu ici ignorant des ouvertures que j'ai faites à ta mère!

— Je sais, en effet, mon cher oncle, et j'ai trop tardé à vous exprimer ma reconnaissance pour la confiance dont vous m'honorez. Je souhaitais vous donner en même temps une réponse décisive. A votre tour, ma mère a dû vous dire qu'en venant ici je me considérais libre de tout engagement. Je n'y ai apporté aucune prévention contre vos projets, et j'étais disposé à subir loyalement l'épreuve qu'ils comportent. Aussi me suis-je mis, vous l'avez vu, à l'étude sérieuse et pratique de l'existence nouvelle que vous me proposez.

— Et... cette étude a-t-elle donné des conclusions favorables? demanda M. de Louze, un léger tremblement dans la voix.

Roland déposa son cigare, réfléchit une minute avant de poursuivre lentement, comme lisant en lui-même :

— En vérité, nous sommes des êtres très complexes... Nous ne savons presque rien de nous-mêmes... Quand mon père mourut, j'étais trop jeune pour que l'on songeât à me conserver sa belle usine qui fut vendue, vous vous en souvenez; mais je me persuadai en grandissant que, comme lui, je devais être ingénieur et sortir de la grande école dont il avait porté l'uniforme. Ma ligne de conduite me semblait tracée pour toute la vie : je faisais les premiers pas dans cette voie quand la guerre éclata. Après notre rencontre à la fête de la Victoire, quand ma mère me fit part de vos bienveillantes propositions, j'avoue que je les trouvai inouïes,

irréalisables, autant que flatteuses ! Je me voyais ici en pays inconnu, étranger au milieu d'une population que moi-même je ne comprendrais pas... et voici qu'à peine arrivé tout s'est présenté à moi sous un autre aspect. La longue lignée de terriens dont ma mère est issue a, pour ainsi dire, repris possession de mon être. J'ai senti se lever en moi le goût passionné des semailles et des moissons, l'attrait puissant, presque irrésistible, de cette terre normande, et j'ai souffert, positivement souffert, en apprenant que le second fils de votre fermier Menoury, suivant l'exemple de l'ainé, s'enrôle dans le personnel des chemins de fer, qu'on augmente, paraît-il, en raison de la loi de huit heures. La question que je retournais dans mon esprit s'est alors posée, nette, impérieuse : le devoir d'une élite plus éclairée n'est-il pas de se tourner vers l'agriculture ? Certes, nous ne pourrions pas remplacer nous-mêmes les bras que ces jeunes fous lui enlèvent, mais, par notre ascendant, retenir les autres, et, au moyen des méthodes nouvelles, des machines perfectionnées, rendre le travail moins dur, reformer un peuple de terriens, surtout empêcher l'envahissement des étrangers qui un peu partout, en France, achètent nos fermes. Je ne suis pas seul à penser ainsi, puisque Grignon et les écoles similaires sont pleines ; je viens par une autre route, voilà tout !

Le maître de la Buissonnière avait écouté son neveu sans l'interrompre, sans un geste, quoique ses traits trahissent une intense émotion. Après les derniers mots, il garda encore le silence, car il attendait autre chose. Le jeune homme, plongé dans une méditation intime, paraissait l'oublier. Alors, faisant un effort, M. de Louze renoua l'entretien.

— Voilà qui est parfait ! Tu as un esprit solide, un jugement droit, et le sentiment du devoir ; ma joie serait complète si la Buissonnière était seule en jeu ; mais une autre question est liée à celle-là ; je pensais que tu l'aborderais en premier : tes

sentiments pour l'enfant qui est toute ma vie et dont je désire te confier le bonheur ! Que penses-tu de Valère ?

Le regard absent, comme s'il contemplait celle dont le nom avait évoqué l'image, un sourire ému sur les lèvres, Verneuil laissa tomber trois mots :

— Elle est adorable !

Une exclamation joyeuse lui répondit :

— Mon ami !... mon cher fils ! c'est trop de bonheur !... Enfin, tu veux bien que je lui dise...

— Oh ! rien encore, je vous en prie ! protesta violemment Roland, repris par ses craintes jalouses. Accordez-moi quelques jours et permettez que je lui parle moi-même.

— Ah ! Ah !... une petite page de roman vécue, voilà ce que tu réclames ? railla M. de Louze, tout secoué encore par la joie ; je ne puis rien te refuser, agis suivant ton désir. Maintenant, je crois qu'il est temps de nous mettre en route.

Le *Château* du Valvert, ainsi baptisé par les paysans, était une grande villa moderne, pas imposante et beaucoup moins vaste que la Buissonnière. Sur toute la façade, des degrés de pierre blanche, très larges, menaient à une étroite terrasse sur laquelle ouvraient les portes-fenêtres du rez-de-chaussée.

M. de Louze et Roland cheminaient dans une allée ombreuse, quand une voix puissante s'éleva : la voix d'un violon vibrant sous une main savante.

— C'est la baronne, dit M. de Louze ; attendons pour faire notre entrée, nous ne pouvons l'interrompre... Ah ! à présent c'est Valère.

Qu'avait-il besoin de le dire ? Les notes profondes, veloutées, d'un second violon répondaient ; le jeune homme reconnaissait le coup d'archet qui réveillait son premier émoi sentimental ! Le thème étrange, très moderne, convenait mieux au talent superbe et dominateur d'Alberte ; pourtant sa partenaire en tirait parti suivant une inspiration très personnelle... et le contraste était si frappant que Verneuil crut voir devant lui les deux artistes :

celle dont il portait la pure image dans son cœur, et l'autre : la belle jeune femme qu'il devinait hardie et orgueilleuse, devant laquelle il s'inclina dans le grand salon où elle l'accueillit, l'œil curieux, d'aimables paroles aux lèvres, lui exprimant le regret de n'avoir pu l'emmener avec M^{me} Verneuil et Valère pour le déjeuner.

— Vous étiez, paraît-il, introuvable, Monsieur?

— A la Buissonnière, oui, mais moi, je l'ai déniché au loin, dans les champs du vieux Grindel. Ah! c'était un spectacle digne des temps héroïques! Mon neveu apprenti laboureur!

M. de Louze riait, agrémentant son récit de mots plaisants; très simplement, Roland partageait sa gaieté. Il vit les yeux dorés qui le fixaient avec insistance glisser par-dessus son épaule pour atteindre qui?... Il se retourna; Valère était à quelques pas. Certainement, elle avait entendu; mais elle ne riait pas et avait l'expression fermée qu'il se réjouissait de ne plus voir depuis quelques jours.

— Mon mari va être enchanté de faire votre connaissance, Monsieur. Accourez donc, Gérard, que M. de Louze vous présente son neveu; un homme du monde, jeune, instruit, qui fait ses délices d'apprendre à creuser des sillons! disait la baronne, toujours riant; vous voilà distancé, car je ne sache pas que, jusqu'à ce jour, vous ayez conduit la charrue.

Grand, de tournure aristocratique et d'apparence froide, M. de Songeux avait un sourire et des yeux tristes et doux. Quand sa femme se fut expliquée, il tendit la main à Verneuil et s'anima soudain :

— Mes compliments, Monsieur; non, je n'ai jamais labouré, mais le désir m'en est venu soudain. Il y a, dans cette besogne, quelque chose de sacré, comme un lien entre l'homme et la terre qu'il va féconder.

— Bon! vous voilà lancé! faites-nous grâce du reste; décidément, vous n'êtes pas un paysan!

Avec un éclat de rire moqueur, Alberte aban-

donna les trois hommes qui liaient conversation. A l'autre extrémité du salon, elle alla rejoindre M^{me} Verneuil et deux autres dames qui, un ouvrage d'agrément en mains, causaient tranquillement, non loin de la table à thé. Dans un coin, trois fillettes et deux adolescents discutaient les règles du jeu de Mah-Jong devant un de ces joujoux dont la mode fut éphémère.

M^{lle} de Louze avait disparu, et pendant qu'elle faisait les honneurs du goûter, la baronne s'amusaît de voir Roland qui, tout en donnant la réplique au baron, scrutait des yeux tous les coins du salon; évidemment, il cherchait *quelqu'un*!

Dès que tous les invités furent servis, la jeune femme vint s'asseoir près de lui et se mit en frais d'amabilité; elle n'avait qu'un but : sonder les sentiments de cet homme séduisant. Visait-il à la possession de la Buissonnière, qui lui assurerait la vie agréable du riche propriétaire, ou bien, chose incroyable, était-il épris de Valère? Dans la première hypothèse, le cœur aimant et fier de la jeune fille connaîtrait les tristesses de l'épouse dédaignée; mais si, *vraiment choisie* par amour, elle trouvait dans ce mariage le couronnement de son bonheur déjà si parfait?

Les âmes jalouses ont des folies malsaines dont elles ne mesurent ni la perversité ni les malfaisantes conséquences. M^{me} de Songeux se sentait possédée d'une extraordinaire énergie pour tenter tout ce qui pourrait entraver le bonheur de *son* *ami*. D'intelligence moyenne, elle avait néanmoins le génie des mesquines intrigues. S'attaquer directement à Verneuil, même en employant sa ruse féminine, lui parut imprudent. Restait M^{me} Verneuil que sa nature franche et naïve lui livrait sans défense... Il faudrait agir et agir promptement.

— Que pensez-vous de M^{me} de Songeux? demanda Valère à son cousin, le même soir, pendant le dîner.

— Qu'elle est très belle.

— C'est tout?

— Ma première impression : oui ; si vous le désirez, je veux croire que cette enveloppe charmante renferme une âme d'épouse et de mère idéale, et que M. de Songeux, malgré son évidente mélancolie, est le plus heureux des maris.

— Selon vous, alors, une femme ne peut donner du bonheur à son mari sans être très belle ?

A cette question, accompagnée d'un regard profond et grave posé sur lui, Roland répondit en riant :

— Dans ce cas, très rares seraient les heureux époux ! Il est certain que l'amour du beau est au fond de la nature humaine, que *tous* nous désirons trouver la beauté chez les êtres aimés ; reste à savoir l'idéal que chacun caresse !

— Jusqu'alors, dit M. de Louze, je crois que Songeux a trouvé son idéal ; il est littéralement aux pieds de sa femme qui, en outre de sa beauté éclatante, est aimable, spirituelle. Tu ne dis rien, Roland ? A ton froncement de sourcils, je devine ta pensée : Alberte est volontaire, capricieuse, et ne se gêne guère pour le dissimuler. Je vais donc plaider en sa faveur les circonstances atténuantes : jusqu'à treize ans, elle a été traitée comme une petite reine, pis que cela, car il y a des princesses qu'on élève sévèrement. Quand je faisais mon droit à Paris, j'ai connu son père, L'Echalier, un être vaniteux, possesseur d'une assez jolie fortune, mais capable de dépenser le triple de ses revenus. Sa femme partageant ses goûts, ils s'aperçurent qu'ils couraient vers l'abîme. Renoncer à leur vie luxueuse, ils n'y songèrent pas, et L'Echalier, pour augmenter ses revenus, se lança dans les opérations financières les plus hasardeuses ; il y entraîna bientôt un ami de jeunesse. Se montant la tête à qui mieux mieux, ils s'associèrent. Aujourd'hui c'étaient d'in vraisemblables bénéfices, demain des pertes effrayantes ; on connaît ce jeu de bascule... et la grande vie allait toujours son train. Combinaisons nouvelles s'échafaudant sur les affaires manquées. Tel fut le milieu où Alberte vécut jusqu'au jour où,

semblant dans un grand désastre, L'Échalier mourut d'une congestion cérébrale. Sa femme le suivit de près. Alberte, très bonne musicienne, se mit à courir le cachet et à se faire entendre dans des concerts. Épousée par le baron de Songeux, est-elle très blâmable d'avoir retrouvé, avec la fortune, les défauts de sa première éducation ?

— Défendue par un si bon avocat, je ne puis que lui accorder toute mon indulgence, dit Roland. Je suppose que le fameux associé s'est tiré d'affaire les mains pleines ?

— Non, c'était un être fantasque, excentrique, mais pas malhonnête, que ce Jersy ; il avait disparu depuis quelques mois, abandonnant sa famille. Ah ! Dieu ! qu'est-ce ?...

Tous les assistants se tournèrent vers Edith ; immobile, l'air absent, elle regardait les débris gisant à ses pieds de la pile d'assiettes qu'elle venait de lâcher.

— Le mal est fait ; qu'attendez-vous pour continuer votre service ?

Roland tressaillit et regarda sa cousine ; secouée sans doute par le fracas de la vaisselle brisée, elle parlait d'un ton sec, la physionomie hautaine, mécontente.

— Laisse donc, dit M. de Louze, tout le monde commet des maladresses ; donnez-nous d'autres assiettes, Edith... de celles qui sont encore entières.

Silencieuse, la jeune fille obéit ; Verneuil, qui l'observait, pensa que sa pâleur augmentait et que ses lèvres tremblantes ne lui eussent pas permis de prononcer un mot d'excuse.

— Que disions-nous donc ? reprit M. de Louze, pour mettre fin à l'incident... Ah ! oui, tu accordais ton indulgence à M^{me} de Songeux. C'est juste, vois-tu ; sevrée de sa belle vie d'enfant gâtée et mise à même d'y mordre de nouveau, elle manque un peu de mesure, voilà tout. Songeux, pour l'épouser, s'est tout à fait brouillé avec la famille de sa première femme, la mère de Christiane, et n'est guère en bons termes avec sa propre famille. Sa mère vit

encore; il n'a que sa part de l'héritage paternel. Mais un vieil oncle lui a laissé le Valvert. Sagement, il le fait valoir, cela lui permet de satisfaire les fantaisies de son idole!

— Et l'« idole » lui en sait-elle gré?

— Je le suppose; l'ingratitude de sa part serait très coupable. Mais une jolie femme qui se sent l'objet d'un tel culte prend des airs de petite reine, et c'est cela qui te choque, Monsieur mon neveu!

XII

A la Buissonnière, la vie coulait doucement; chacun de ses habitants semblait avoir trouvé le genre d'existence qui lui convenait : Roland continuait ses randonnées et ses rêves en pleine campagne, les jours où il ne suivait pas M. de Louze à quelque marché important. M^{me} Verneuil, quoique bercée par la douceur de vivre dans le cher domaine, s'impatiait en secret de l'attitude énigmatique de sa nièce et de son fils; mais elle savait ce dernier d'humeur trop indépendante pour risquer un mot qui eût peut-être tout compromis.

Valère s'attachait, mieux que jamais, à ses devoirs de maîtresse de maison, aidait son père à tenir les comptes de l'exploitation, et s'échappait pour aller voir Sidonie, toujours souffreteuse. Souvent, sous un prétexte quelconque, elle laissait sa tante partir seule en auto pour une tournée de visites. Un jour, M^{me} de Songeux vit paraître celle-ci; elle en éprouva une satisfaction à peine dissimulée. A son exclamation :

— Et Valère?

La bonne dame répondit :

— Ma nièce devient vraiment casanière! Dispo-

sition surprenante pour une jeune fille ; mais je pense que ces premiers jours de chaleur n'y sont pas étrangers. Elle ignore que je suis au Valvert, je n'avais rien décidé en partant. Suis-je importune ?

— Que dites-vous là, chère Madame ? Je suis, au contraire, enchantée de vous avoir un peu à moi seule. Quelle bonne fortune !

Alberte, cette fois, était sincère : elle ne souhaitait rien tant qu'un tranquille tête-à-tête avec la mère de Roland. Ce n'était qu'un jeu de lui faire entamer son sujet favori. Après quelques banalités échangées :

— Vous rajeunissez, chère Madame, dit la baronne ; vous incarnez vraiment la femme pleinement heureuse !

— Heureuse, je le suis, en effet ! Me voici en Normandie, dans ma bien-aimée Buissonnière... J'y revis en esprit mes jeunes années ! Ah ! vous ne pouvez savoir la place que notre maison familiale tient dans mon cœur, ni ce que j'ai souffert quand l'injustice de mes parents m'en a dépossédée ! Mais je vous ennuie !

— Au contraire, vous m'intéressez beaucoup : je ne connais que vaguement cette histoire.

L'écluse était ouverte : ravie de trouver un auditeur plus nouveau que Roland fatigué de ses redites, M^{me} Verneuil se livra au plaisir de narrer ce qu'elle regardait comme le drame de sa vie.

— Je vous comprends d'autant mieux, dit Alberte, qu'une chose à peu près semblable est arrivée dans la famille de mon mari. Sa mère, hostile à notre mariage, a pris ses dispositions pour que le petit château qui porte le nom de la famille soit compris dans la part d'héritage qui reviendra à son fils cadet. Pour nous, cela est sans remède, car mon beau-frère a déjà quatre garçons. Mais dans votre cas, il me semble que recouvrer la Buissonnière n'est pas impossible... Ne vous est-il jamais venu à l'esprit qu'un mariage entre M. Verneuil et Valère réparerait tout?... Elle n'est ni jolie ni brillante, la chère petite ; votre fils trouverait beaucoup mieux,

mais, pour reconquérir ce beau domaine, il se déciderait peut-être ?

— Ma nièce n'est pas une beauté, reconnut M^{me} Verneuil ; néanmoins, je la trouve charmante !

— Oui, charmante... surtout avec la Buissonnière ! Oh ! ne croyez pas que je raille, tous les gens sérieux vous approuveraient. Alors, pourquoi ne pas profiter de votre séjour pour mettre en route un projet dont la réalisation comblerait vos vœux ? Je m'étonne que vous n'y pensiez pas !

L'aveu brûlait les lèvres de M^{me} Verneuil ; brusquement elle se décida :

— Eh bien ! oui, j'y ai pensé ; j'ai accepté l'invitation de de Louze dans l'espoir que notre visite finirait par des fiançailles... Votre sympathie me touche profondément, chère Madame, il me semble que nous avons maintenant une alliée qui engagera Valère à...

— *Nous ?* Dois-je comprendre que M. Roland désire...

— Oh ! comme beaucoup de jeunes gens, il rêvait de beauté, je vous l'avoue ; un mariage romanesque le tentait. Mais je lui ai parlé raison, et depuis qu'il est ici, je crois...

— ... Qu'il trouve sa cousine parfaite.

— Jusqu'alors, il ne s'est pas prononcé, j'attends de jour en jour une décision favorable...

Quand les deux femmes se quittèrent, M^{me} Verneuil s'en fut légère, soulagée d'avoir versé dans un autre cœur les craintes et les espoirs qui l'étouffaient. Alberte, après l'avoir accompagnée jusqu'à la grille, rentra triomphante.

XIII

Bien que l'on soit seulement aux derniers jours de mai, le printemps se fond doucement en un été précoce. Sur les talus, dans les petits fossés qui bordent les chemins, les fleurs champêtres foisonnent. Seule, Valère suit à pied la route qui déroule son ruban poudreux entre le Valvert et la Buissonnière. Elle chemine sans voir cette parure luxuriante qui, chaque année, attire son regard et la ravit.

Après un long entretien avec la baronne, elle a refusé l'auto, donnant pour raison son extraordinaire besoin de prendre de l'exercice.

L'allure vive, la tête en feu, elle avance comme en rêve, creusant une pensée unique : ainsi, c'était vrai, avant d'accepter l'invitation de son père, les Verneuil avaient froidement calculé les avantages qu'ils en pourraient tirer, cherché par quels moyens ils pourraient gagner son cœur à elle, et circonvenir M. de Louze ! Sous les apparences d'un mariage d'inclination, ils entendaient mener à bien une affaire avantageuse !... Et M^{me} Verneuil avait poussé l'indélicatesse jusqu'à mendier le concours d'Alberte, la prier d'illusionner Valère sur les sentiments de son cousin !

Mais lui, Roland, il ne s'était pas mis en frais pour masquer son jeu : ses longues visites chez les fermiers où il se renseignait, son empressement à suivre dans les marchés son oncle ravi, qui voyait en lui un disciple, c'était bien la conduite de l'homme qui s'entoure de précautions, avant de traiter un marché ! Pendant ces préliminaires, il s'en était tenu vis-à-vis de Valère à la plus banale amabilité. Toutes choses bien pesées, le fruit était

mûr et bon à cueillir ! A présent, il changeait brusquement de manière : ses intonations plus douces, presque tendres, lorsqu'il s'adressait à sa cousine, ses petites manœuvres pour se rapprocher d'elle, pour amener l'entretien sur un terrain plus intime et parler du bonheur tel qu'il le concevait, tout trahissait l'effort pour arriver graduellement à jouer l'homme épris. Quant à M. de Louze, ne l'avait-il pas définitivement gagné avec la scène du laboureur amateur ?...

Soulevée par la violence de son indignation, Valère, les traits durcis, échaufaudait cette espèce de réquisitoire dont, chose inconcevable, chaque argument retombait lourdement sur son cœur... Il fallait éclaircir tout cela le plus tôt possible : dès qu'elle aurait recouvré son sang-froid, elle parlerait.

— Valère ! cria une voix joyeuse qui la fit tressaillir.

Roland venait de paraître au détour de la route, à l'endroit même, pensa-t-elle, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

— Comment M^{me} de Songeux vous laisse-t-elle revenir à pied sous ce soleil brûlant ? dit-il.

— C'est moi qui ai refusé l'auto.

— Si j'avais su, je serais venu avec la voiturette, et il aurait bien fallu que vous y montiez !

— Cela n'est pas certain ; je ne fais que ce que je veux.

— Oui, vous êtes volontaire, comme tous les enfants gâtés, mais..., pour me faire plaisir..., il me semble que vous eussiez voulu comme moi.

Il s'était rangé près d'elle, marchait à son allure, et comme elle gardait le silence, il se pencha pour mieux voir son visage qu'ombrageaient les grands bords de son chapeau.

— Comme vous voilà sérieuse !

M^{lle} de Louze eut un geste vague ; devant sa physionomie fermée, l'interroger directement eût été indiscret, le jeune homme le comprit et s'enfonça dans ses réflexions.

— Moi aussi, j'ai de graves pensées aujourd'hui,

dit-il, lorsqu'ils atteignirent la grille du parterre... Voulez-vous que nous allions jusqu'à la tour de M^{me} Malbrough? C'est l'heure où le soleil éclaire splendidement le paysage.

Ils suivirent sous bois les raccourcis qu'ils avaient déjà parcourus ensemble; elle marchait la première, glissait entre les branches qui commençaient à obstruer les sentiers. Désireux l'un et l'autre de rompre l'étrange silence qui les oppressait, ils échangeaient de petites phrases brèves : remarques sur l'envol d'un oiseau, sur l'audace des épines qui s'accrochaient à la robe de la promeneuse... Mais quand la tour parut devant eux, par un tacite accord ils renoncèrent à se contraindre. Valère s'avança jusqu'à la balustrade et demeura immobile, apparemment perdue dans la contemplation de ce qu'elle voyait. C'était vraiment l'heure choisie pour admirer ce coin de terre, les rayons apaisés du soleil en faisaient ressortir la calme et majestueuse richesse. La jeune fille regardait sans voir; dans son âme, la tempête battait son plein.

— C'est beau! murmura Verneuil d'une voix oppressée par l'émotion.

Pour réponse, il n'obtint qu'un signe assez vague. Alors, il poursuivit :

— Savez-vous pourquoi j'ai désiré venir ici ce soir?

— Sans doute pour y jouir de ce point de vue!

— Non... Pour y revivre près de vous le plus profond et le plus doux émoi que j'aie connu... et vous dire...

— ... Que vous désirez m'épouser.

Le ton bref, ironique, accompagnant ces paroles, bouleversa Roland.

— Valère! s'exclama-t-il avec un accent où la prière se mêlait à l'effroi.

Dans le pâle visage qu'elle tourna vers lui, les yeux clairs avaient une flamme qui reflétait toute sa violence contenue; sa voix conservait des vibrations ironiques.

— Mon cher cousin, je me suis promis de ré-

pondre avec la plus entière franchise à ceux qui demanderont ma main; je veux tenir cette promesse pour vous éviter la peine de me dépeindre le bonheur chimérique que, ni vous ni moi, ne trouverions dans cette union. Je ne suis pas jolie, encore moins brillante. Élevée dans un milieu à demi campagnard, j'y ai pris des goûts, des idées qui ne peuvent être les vôtres. Je n'ai donc rien pour plaire à un homme que le succès, sous toutes ses formes, attend dans le monde..., rien que ce qui répond à l'unique préoccupation de ma pauvre tante Aline et qu'elle vous a sans doute fait partager. Pendant qu'avec une belle maîtrise vous affirmiez votre subite passion pour l'agriculture, sa naïveté la trahissait : elle désire *uniquement* vous voir épouser l'héritière de la Buissonnière!

Verneuil sortait de la stupeur qui le rendait muet; à ces dernières paroles, il bondit comme sous un coup de fouet.

— Quoi! vous me croyez capable de...

Mais Valère était lancée; négligeant l'inter-
ruption, elle joignit convulsivement les mains.

— Oh! je vous en prie, je vous en supplie, ne me parlez jamais mariage!... Tenez, ce n'est pas le seul moyen pour vous de ressaisir la Buissonnière. Quand je perdrai mon pauvre père, elle sera à moi, *à moi seule*; j'en pourrai faire ce que bon me semblera, eh bien! je promets, je jure de vous en faire don.

— Est-il possible que vous poussiez la folie jusque-là? Valère... est-ce votre dernier mot?

La voix de Roland, cette voix sonore et joyeuse, était méconnaissable. Valère plongeait dans ses yeux. Oh! ce regard tout chargé de douleur et de noblesse qui devait la suivre pendant des mois et des mois! Allait-elle parler encore? A quoi bon! Il s'était détourné et descendait déjà l'escalier.

M^{lle} de Louze écouta le bruit de ses pas qui s'affaiblissait... Pas une fois, il ne s'arrêta, hésitant, prêt à revenir en arrière. Alors, elle s'affaissa sur

le banc placé au centre de la tour et, le visage plongé dans ses mains, se mit à sangloter.

Lorsque, à l'heure du dîner, elle eut effacé dans une eau parfumée les traces de cette ondée amère, elle trouva tout le monde réuni dans le studio. Roland, debout près d'une fenêtre, lisait attentivement une lettre qu'on venait de lui remettre. Il paraissait calme, mais le pli de ses lèvres, qu'aucun sourire n'adoucissait, rendait à son visage son expression fière et volontaire.

— Voici une missive peu banale ; quelle attention tu lui donnes ! plaisanta M. de Louze.

— Peu banale, vous l'avez dit ; elle va me contraindre à partir pour Paris dès demain.

M^{me} Verneuil ouvrit la bouche pour protester ; un regard de son fils lui imposa silence.

— Comment ? Comment ? Dès demain ? se récria M. de Louze. C'est une absence de quarante-huit heures, n'est-ce pas ? Tu seras de retour pour le marché de Cheux ?

— Je ne puis rien dire avant d'avoir vu le signataire de cette lettre ; en tout cas, je vous écrirai. Mon cher oncle, poursuivit Verneuil, s'efforçant de plaisanter, ce léger incident va-t-il vous faire perdre l'amour de l'exactitude ? Il y a cinq minutes qu'on a sonné la cloche du dîner.

Toute sa vie, Valère devait se souvenir du martyre qu'elle endura pour parler, répondre à propos, sourire pendant cette soirée. Roland avait, en apparence, recouvré sa liberté d'esprit ; sans une minute de défaillance, il anima la conversation. Un instant, les yeux inquiets de M. de Louze allèrent de sa fille à son neveu ; l'attitude des deux jeunes gens le rassura.

— Ainsi, c'est décidé, tu files jusqu'à Paris, dit-il quand Roland s'excusa de se retirer plus tôt que d'habitude. A quelle heure pars-tu ?... C'est que le matin je suis très occupé, je ne pourrai pas te faire un bout de conduite. Peut-être ta mère et ta cousine...

— Non, non, que personne ne se dérange pour moi; Isidore me mènera jusqu'à la station.

— Comme tu voudras! Ce n'est, après tout, qu'une courte absence. Reviens-nous vite, mon ami, tu vas laisser un grand vide ici!

— Mon oncle, vous êtes trop bon! murmura Verneuil tout ému, en serrant la main de l'excellent homme.

Valère retrouva dans sa voix étouffée l'accent plein d'angoisse qui l'avait bouleversée. Il lui tendit franchement la main.

— Adieu, ma cousine. De la grande route, on aperçoit la tour de M^{me} Malbrough; en m'éloignant, mon dernier regard sera pour elle.

— Bien, très bien, mon neveu! Admirer ces vieilles pierres, c'est gagner le cœur de ma fille! dit M. de Louze rassuré.

Quand tout fut endormi dans la maison, Roland entendit frapper un léger coup à sa porte; il ouvrit et sourit à la vue de sa mère.

— J'ai deviné que c'était vous; mais que venez-vous faire ici, ma pauvre maman?

— Autant me demander ce que je suis venue faire à la Buissonnière! Crois-tu que je peux dormir sans connaître la vérité? Est-ce sérieux, cette brouille entre Valère et toi? car il y a de la brouille, je l'ai deviné.

— Vous vous trompez; nous ne sommes pas fâchés.

— Alors, je te reverrai dans quelques jours?

— Quand il vous plaira de revoir aussi les bords de la Garonne.

— Mon Dieu! C'est donc vraiment fini?

— Oui, fini votre beau rêve, dit Roland, compatissant, devant le visage chagrin de sa mère.

— La chère enfant ne te plaît donc pas?

— Votre nièce est très raisonnable; elle m'a expliqué que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, et vraiment je crois qu'elle a raison.

M^{me} Verneuil, blessée dans son amour maternel,

chercha une explication à cette incroyable indifférence.

— Si tu n'as pas réussi à la gagner, peut-être est-ce parce qu'elle a d'autres projets...

Avec un ressaut de jalousie, le jeune homme revit soudain le clair visage de Cyprien et répondit d'un ton bref :

— C'est possible !... En tout cas, il n'y a pas à y revenir... J'espère que vous me rendez justice ; j'ai tenu loyalement la parole que je vous avais donnée en acceptant de connaître M^{lle} de Louze. Je vous demande de tenir la vôtre. Qu'il ne soit plus jamais question, entre nous, de la Buissonnière, et surtout de votre nièce.

— J'essaierai ! Je m'étais habituée à la pensée qu'elle deviendrait ma fille !... Et ma pauvre Buissonnière, je vais la quitter sans retour ! Que dire à de Louze ?

— Rien ; je lui écrirai pour lui faire entendre que je suis dans l'impossibilité de refuser la situation que j'avais presque acceptée avant de venir ici. Il devinera la vérité, ou bien Valère se chargera de l'éclairer. Sa déconvenue sera moins brutale.

« Dans quelques jours, vous pourrez prendre congé, si cela vous convient. Prétexte : je réclame votre présence. Maintenant, allez dormir en paix ; tout n'est pas perdu ; votre fils vous reste, et, plus tard, vous aurez une belle-fille charmante ! »

XIV

Lorsque le départ de M^{me} Verneuil fut un fait accompli, Valère sentit s'évanouir tout à coup la force de résistance qui l'avait soutenue. Cette force lui manquait parce qu'elle l'avait uniquement cherchée dans sa volonté tendue. Seule en face d'elle-même, la pauvre enfant fit de grands efforts pour s'ancre dans la persuasion qu'elle avait accompli un acte dicté par la sagesse, sauvegardé sa dignité, voire même celle de son père, en se défendant contre la recherche intéressée de Roland, en repoussant un avenir qui lui eût apporté d'amères déceptions. Efforts vains. Au fond d'elle-même, en un point obscur où elle se gardait de porter la lumière, une voix impérieuse murmurait : « *Recherche intéressée ?* Souviens-toi de son regard, seule réponse à ton accusation ! Exprimaient-il la confusion du coupable, ou bien l'étonnement douloureux, l'indignation d'un cœur noble et profondément blessé ? »

La jeune fille voulut présider au rangement de la chambre qu'avait occupée sa tante ; elle défendit de remiser dans les combles le mobilier démodé, naguère les délices de la bonne dame, ferma elle-même les volets et, dans la demi-obscurité de la pièce, jeta un regard attristé autour d'elle. Jamais Aline Ohry ne vivrait de nouveau au milieu de ses chers souvenirs !

— Mademoiselle a bien raison, dit la domestique, ces meubles-là font encore bon effet, et puis quand M^{me} Verneuil viendra, tout sera prêt pour la recevoir. La chambre du jeune monsieur est aussi bien en ordre ; si Mademoiselle veut voir ?...

— Inutile, Palmyre; on la donnera bientôt à d'autres visiteurs.

— Ah! alors j'vas quérir *queuque* chose que j'y ai trouvé.

En hâte, autant que le lui permettait sa pesante démarche, Palmyre grimpa au second étage; elle revint tenant un petit objet qu'elle mit dans les mains de Valère.

— Voilà; c'est un brave jeune homme que M. Roland : il n'oublie pas le bon Dieu!

Pour toute réponse, la vieille femme reçut un merci accompagné d'un vague signe de tête qu'elle voulut prendre pour une approbation.

Valère rentra dans sa chambre et, là seulement, examina l'objet oublié par Roland : c'était un mince volume à reliure souple, recueil de prières à l'usage de nos soldats quand ils étaient exposés aux balles ennemies; les feuillets défraîchis avaient dû être tournés bien des fois par les doigts du jeune officier! Valère se souvint de l'avoir vu entre ses mains lorsque, le dimanche, ils assistaient à la messe dans l'église assez éloignée. Roland devait tenir à cet humble compagnon des luttes héroïques... Il faudrait..., oui, vraiment, il faudrait trouver un moyen de le remettre en sa possession!

Elle allait le fermer quand une petite feuille s'en échappant vola au milieu de la chambre; sans doute un bout de papier blanc qui avait servi de signet... Non, c'était un dessin tracé d'une main vraiment exercée. Quand Valère y eut jeté les yeux, elle demeura pétrifiée. L'artiste en renom qui avait fait son portrait l'année précédente n'avait pas su rendre son sourire d'une manière aussi frappante!

Laisant tomber le petit volume sur ses genoux, elle cacha son visage dans ses mains et resta longtemps immobile, en proie à un trouble indicible. Ses pensées, ses sentiments se heurtèrent longtemps pour se fondre enfin devant l'évidence : cette petite image, Roland l'avait placée là, cachée à tous les regards, dans l'espèce de reliquaire qu'était pour lui le livre usé aux heures où la mort le guettait

incessamment. Dans la pensée de l'homme qu'elle avait offensé (qui ne reviendrait jamais à elle), cela consacrait pour ainsi dire son amour, mort sans doute à cette heure, noyé dans un flot d'amertume et peut-être de ressentiment !

Pauvre petit bouquin ! non, jamais elle n'aurait le courage de s'en séparer... Elle voulait le garder. Il resterait là, remords vivant, souvenir de la blessure que dans sa folie elle avait faite à un cœur généreux.

M. de Louze, qui s'était montré très affectueux pour sa belle-sœur jusqu'à son départ, n'avait pas exprimé l'espoir de la revoir à la Buissonnière ; pas davantage il ne dit sa pensée sur la dernière lettre que Roland lui avait adressée. Evidemment, il s'appliquait à reprendre le cours de ses occupations, comme avant la venue des Verneuil. Bien que d'une nature concentrée, Valère n'avait jamais subi de contrainte ; elle étouffait sa peine en silence, et sa réserve détruisait, entre le père et la ^{jeune} fille, l'atmosphère d'une tendre confiance. Leur mutuelle affection subsistait, moins l'abandon qui en doublait le charme.

Comme jadis, M. de Louze, fatigué par de longues courses ou d'interminables discussions aux grands marchés, le soir venu, demandait un peu de musique. Valère faisait alors chanter son violon apparemment absorbée par la mélodie. La physiologie de l'unique auditeur, d'abord satisfaite, se fondait par degrés en une mélancolique rêverie. Dès qu'elle s'en apercevait, la jeune fille posait l'instrument, archet, et venant à lui :

— Père, la soirée est douce, allons faire un tour dans le parc.

Pendant qu'ils faisaient les cent pas, sous le feuillage des arbres de la grande avenue, leur causerie reprenait son train et, après le dernier baiser, Valère montait chez elle, consciente d'avoir lutté contre l'inexprimable tristesse qui pesait sur la Buissonnière.

Loin de recevoir les confidences de son ami

M^{me} de Songeux n'avait pas obtenu le moindre éclaircissement touchant le départ des Verneuil. Était-il le résultat de ses jalouses manœuvres, avait-elle atteint son but et séparé à jamais Valère de son cousin? Dans quels sentiments restait la jeune fille? Autant de points d'interrogation auxquels personne ne semblait disposé à répondre, et, pour accroître les difficultés de cette délicate enquête, on touchait à l'époque où les citadins viennent volontiers attendre, à la campagne, l'heure du tourisme ou des bains de mer.

Jeunes femmes élégantes, sinon très distinguées, hommes du monde nouveau, où l'on dévore les affaires pour dévorer davantage de plaisirs, le pauvre baron Gérard se vit infliger la compagnie de tous ces indifférents qui passaient chez lui par séries. Alberte, dans le mouvement et le remous de futilités qu'ils apportaient au Valvert, trouvant un remède à la monotonie de sa vie, se désintéressa momentanément de ce qui pouvait se passer à la Buissonnière, et ne vit plus Valère que de temps à autre, au milieu de ses invités. Son activité suffisait à peine à distraire tout ce monde, tâche que son mari laissait peser entièrement sur elle. Dans leurs courts instants de tête à tête, l'indignation la suffoquait, elle éclatait en reproches.

— Dirait-on que vous êtes le maître de la maison?

— Certainement non; je suis un brave homme, hospitalier tout de même, mais très occupé de ses affaires; la terre n'attend pas notre bon plaisir, il faut être à ses ordres si nous voulons qu'elle nous enrichisse. N'est-ce pas indispensable pour que vous traitiez bien vos hôtes qui ne sont pas les miens?

— Ah! oui, je vous conseille de parler des ressources que vous m'offrez pour mes réceptions! ripostait dédaigneusement la baronne.

— Je vous offre tout l'argent qu'il est raisonnablement possible de distraire sans faire tort à mon exploitation. Cette année, nous dépassons la somme

de mes bénéfices, et pour quoi faire, grand Dieu !...

— Pour mener une existence moins sotté : mais vous n'y comprenez rien !

M. de Louze ne s'était modernisé que dans une certaine mesure ; la Buissonnière s'ouvrait bien au printemps pour quelques invités, d'anciennes relations qui, avec leurs enfants, s'accommodaient d'une vie quasi familiale et du plaisir de respirer l'air pur de la campagne. Un avocat contemporain de M. de Louze, M. Malorne, et sa fille aînée, qui ne s'était pas mariée, venaient ainsi chaque année. Grande, forte, haute en couleurs, Louise Malorne avait un sourire dont la douceur détonnait avec son apparence quasi masculine. Chaque matin, avant le déjeuner, elle s'en allait, du pas d'un chasseur bien entraîné, jusqu'à l'église du village, et revenait du même train, pour entrer ponctuellement à l'heure dans la salle à manger. Elle tricotait des vêtements pour ses pauvres, lisait des livres sérieux aux heures de repos, mais ces habitudes, qui décelaient la vie intense d'une âme pieuse, ne nuisaient nullement à son humeur enjouée et à sa bienveillance pour ceux qui ne pensaient pas comme elle. Il y avait cent degrés entre sa foi ardente et la tiédeur de Valère ; leur manière d'apprécier toutes choses et de comprendre la vie différait trop pour qu'elles allassent jusqu'à l'intimité. Néanmoins, M^{lle} de Louze se plaisait dans sa compagnie, la regardait vivre avec intérêt, et pensait : « Celle-là a su trouver la voie qui lui convient et éviter de souffrir ; non, certes, elle n'a jamais souffert ! »

Un jour, elle lui posa naïvement la question. Louise Malorne l'enveloppa d'un regard étonné, puis avec un sourire compatissant :

— Ma petite amie, que vous êtes donc jeune ! Une vie humaine sans épreuves, cela n'existe pas, et ce serait d'ailleurs regrettable. Celui qui n'a pas souffert ne peut rien pour ses frères malheureux. Jusqu'à présent, tout vous a souri, votre tour viendra de souffrir. J'espère qu'alors Celui qui a enduré pour nous toutes les douleurs sera votre appui.

— Ainsi, Louise, vous si gaie, si calme, vous avez connu des jours sombres ?

— Mais oui, mais oui, et j'en connaîtrai peut-être encore ; mais je ne les crains pas ! Vous savez bien, chère petite, que Dieu soutient ses pauvres créatures affligées quand elles vont à Lui avec confiance.

Non, Valère ne savait pas encore ; peut-être eût-elle risqué une autre question. M^{lle} Malorne, qui n'aimait pas à jouer au prédicateur, entama un sujet banal.

Malgré sa peine secrète, Valère, pour bien recevoir ses hôtes, avait retrouvé sa physionomie calme et souriante. Son père, la voyant tout affairée et presque joyeuse, se rassura, quant à l'impression qu'avait pu faire sur elle la visite des Verneuil.

« Je me suis trompé, pensait-il ; Roland n'a pas su lui plaire et n'a été froissé que dans son amour-propre ; ceci explique son brusque départ et sa lettre ambiguë. A cette heure, il doit être consolé, et, Dieu merci ! ma fille oublie ! Affaire manquée, mais Aline et moi sommes seuls à regretter !... Il faudra pourtant marier cette enfant..., dire à un étranger que je ne suis pas son père, le lui avouer à elle aussi... plus tard... quand celui qui la demandera m'inspirera autant de confiance que mon neveu. Hélas ! avec lui c'eût été si simple ! »

L'époque des longues randonnées en auto et des plaisirs de la plage sonna avec les grandes vacances ; les hôtes du Valvert prirent successivement congé et la maison vide inspira plus que jamais du dégoût à la baronne. Réfractaire à l'amour maternel comme à l'amour conjugal, elle s'exaspérait de se sentir rivée aux devoirs qu'ils imposent. Ses amies s'étaient envolées vers les lieux de plaisir pour y étaler leur luxe et leur beauté ; plusieurs d'entre elles avaient eu la cruauté ou l'inconscience de lui demander quand elle se proposait de les rejoindre !

Cette fois, elle ne chercha même pas à feindre, laissa éclater son dépit, accabla Gérard d'amères

récriminations sur l'existence épouvantable à laquelle il la condamnait.

Entre le mari malheureux et la femme le provoquant à tout propos, les escarmouches se succédaient... Vinrent des scènes plus violentes... Enfin le grand jeu. Etendue sur une chaise longue, les paupières closes, l'air abattu, Alberte répondait par monosyllabes aux questions toujours plus pressantes du pauvre baron ; elle mangeait à peine aux repas, ayant pris auparavant un solide acompte. Après une semaine de cette vie désolante, le faible Gérard laissa échapper une phrase imprudente :

— Si, pour vous rétablir, il vous faut vraiment un peu de plaisir... cela n'est pas impossible!... Quelques semaines au bord de la mer... dans une ville d'eaux... où vous voudrez ! Choisissez, à condition que vous emmeniez vos enfants.

— Avec Maud, cela va sans dire ?

— Certainement. Maud les accompagnera, et vous la surveillerez.

Étourdie par la victoire qu'elle ne croyait pas si proche, la jeune femme dut se contraindre pour conserver encore pendant deux jours son air languissant, alors qu'avec une prodigieuse activité son esprit bâtit mille joyeux projets.

Le surlendemain, comme il allait monter dans son auto, M. de Louze vit la baronne quitter la sienne et s'avancer vers lui, très empressée. Il commença :

— Valère est sortie, ma belle dame.

— Peu importe, cher Monsieur, c'est vous que je venais voir ; comment va ma gentille amie ?

— Très bien ; un peu fatiguée peut-être, ses devoirs de maîtresse de maison étaient plus compliqués ces derniers temps, mais nos hôtes sont partis...

— Un peu fatiguée, approuva la baronne attentive, je m'en suis aperçue ; on pourrait, sans exagérer, remplacer *un peu* par *extrêmement*... Attristée aussi ! C'est surprenant.

Au mot : attristée, M. de Louze prit un air inquiet.

— Comment?... Vous avez remarqué!... Moi, je n'ai rien vu.

— Tous les hommes en sont là ; ils ne voient jamais ce qu'il faut voir ! Après une vie agitée, nos maisons redevenues paisibles nous semblent tristes, d'autant plus que nous nous sommes surmenées. Mon mari l'a compris, et m'offre un temps de délassement, une *villégiature* (pour parler comme les journaux). Le plaisir serait complet si je le partageais avec Valère, et cela lui ferait grand bien. Voulez-vous me la confier ? Je vous assure qu'elle a besoin d'un changement de vie !

— Vous croyez ? Elle n'en dit rien !

— Elle n'en conviendra pas, de crainte de vous inquiéter ; mais je l'ai bien observée, je suis certaine de ce que j'avance.

Le pauvre père, subitement ressaisi par son inquiète sollicitude, vit de nouveau Roland insensible et sa fille malheureuse, victime d'une cruelle déception ! Le remède, le vrai remède tout indiqué était celui que venait proposer la baronne : quelques semaines de plaisir, l'excellent dérivatif !

— Je vous l'ai dit, chère Madame, Valère n'est pas à la maison ; je lui parlerai dès ce soir de votre offre si aimable. Merci mille fois de m'avoir ouvert les yeux : je crois que vous avez raison.

— Alors, parlez sérieusement ; elle ne consentira que si vous lui en exprimez le désir.

Il était dit que ce jour-là M^{me} de Songeux irait de succès en succès. Ne sachant comment employer le reste de l'après-midi, elle se fit conduire au village chez la femme du notaire ; elle y trouva Valère, résolu aussitôt de brusquer le mouvement, et joyeuse, pleine d'entrain, annonça son prochain départ, ajoutant qu'elle hésitait entre plusieurs stations estivales. La femme du notaire assura aussitôt que Trouville, son pays natal, offrait les avantages d'une plage idéale et de tous les plaisirs. Alberte fit une moue dédaigneuse.

— Trouville ? sans doute, mais c'est encore la Normandie.

Silencieuse, Valère écoutait leur caquetage avec plus d'attention que d'habitude... Tout à coup, elle se dit qu'elle aussi serait heureuse de quitter, pour quelque temps, les lieux où elle avait souffert ; mais août était proche et pendant la moisson son père ne voudrait pas s'éloigner ! Dans une minute de rêve, elle se vit délivrée de la lutte qu'elle soutenait contre elle-même, de ses efforts pour paraître insouciant, qui la déprimaient lentement. Pour obtenir cette délivrance, elle accepterait de bon cœur d'être transportée dans un milieu mondain et frivole, tel que ces dames le décrivaient ; là, on ne devait pas avoir le temps de penser !

Alberte prit congé en même temps qu'elle ; sans plus tarder, la jeune femme raconta sa brève entrevue avec M. de Louze.

— Imaginez-vous qu'à peine avais-je raconté que Gérard me supplie de partir, votre père s'est écrié : « Si Valère consentait à vous suivre, je serais ravi ! Je cherchais le moyen d'enlever un peu ma fille à son existence campagnarde ; moi, je ne peux raisonnablement m'absenter au temps de la moisson. Pressentez-la : si elle refuse, je serai absolument désolé. »

« Pourquoi refuseriez-vous ? poursuivit la baronne. Vous n'avez pas encore goûté à cette vie joyeuse et mouvementée. Moi, je l'ai connue très jeune, quand mes parents vivaient. Vous verrez, c'est un enchantement ! »

Elle s'attendait sinon à un refus formel, du moins à quelques objections, et se préparait à les combattre ; M^{lle} de Louze, sans promesse ni refus positif, lui posa une série de questions sur la durée de son absence, la station qui, en définitive, aurait ses préférences, etc...

— Tout est en projet, répondit Alberte ; venez demain au Valvert, nous nous concerterons. Ces préliminaires font déjà partie du plaisir qui nous attend, jeune novice !

— Je suis allée en Italie, commença Valère.

— Oui, oui ; avec une vieille dame très respec-

table et très dévote qui vous a promenée d'église en chapelle, fait visiter les musées ! Cela n'a rien de comparable à la joyeuse liberté dont nous jouirons. Allons, dites oui à votre père si désireux de vous voir accepter.

Une seule personne suivait d'un œil clairvoyant le changement survenu dans l'humeur de Valère, c'était Edith, toujours correcte et silencieuse. A certains indices inaperçus pour tout le monde, elle avait acquis la certitude que la fière et souriante tranquillité de sa jeune maîtresse cachait un secret douloureux. D'où venait ce changement ? Qui l'avait causé ? Deux questions qu'elle creusa anxieusement. Avant les visiteurs qui venaient de partir, Valère ne s'était pas absentée et personne autre que les Verneuil n'avait séjourné à la Buissonnière. Le brusque départ de Roland, les soupirs de sa mère en prenant congé, c'était suffisant pour éclairer un esprit délié comme celui d'Edith.

Quelle n'eût pas été la stupéfaction de M. de Louze s'il avait pu pénétrer les pensées de cette domestique à laquelle il accordait, de temps en temps, un regard bienveillant, mais distrait, et surtout s'il lui avait été donné de connaître les sentiments qui s'agitaient au fond de son cœur !

Seule dans sa chambre, n'ayant pour témoin que la jeune maid, Valère cédait parfois à l'invincible besoin de redevenir elle-même ; la lassitude de ses gestes, l'altération de sa voix accompagnaient cette détente de tout son être. Edith allait au-devant de ses ordres, supportait sans mot dire ses brusques sautes d'humeur, son ton impératif ; mais, s'il advenait que Valère rencontrât la douce lumière de ses yeux bleus, le calme semblait renaître en elle ; elle se sentait devenir faible comme une enfant, et, subissant l'ascendant de cette silencieuse, elle dut plusieurs fois résister à la tentation de s'appuyer à son épaule pour y sangloter éperdument.

Edith l'aimait ; elle en était certaine. Sa muette sympathie lui apportait un réconfort mystérieux...

... Soudain, tout changea. Avec l'espoir de trouver

Oubli, l'entrain et la gaieté de Valère reparurent. Edith, intriguée, vit les allées et venues entre le Valvert et la Buissonnière, des cartons portant l'étiquette de grands magasins parisiens arrivèrent; ils contenaient de fraîches toilettes et de la fine lingerie. La femme de chambre crut qu'elle pouvait glisser une question respectueuse, sa maîtresse y répondit de bonne grâce.

— Un voyage?... Oui, c'est bien cela : nous allons à Biarritz. Vous pouvez préparer votre valise.

— A Biarritz, répéta Edith, si loin ! Et pour longtemps ?

— Rien n'est fixé... Un mois, deux mois peut-être.

— Alors, Mademoiselle m'excusera : je ne peux pas l'accompagner.

Valère, surprise, la dévisagea.

— Comment ? Vous refusez de me suivre ?

Et sur un signe affirmatif, subitement irritée :

— Moi qui croyais à votre attachement !... C'est bien, mais là-bas je puis trouver une jeune fille qui me plaise, pour faire votre service, et la ramener avec moi. Cela peut être votre congé définitif, y pensez-vous ?

Le signe qu'elle obtint pouvait signifier : « Je n'y peux rien. »

Très pâle, les yeux baissés, les lèvres serrées, Edith ne répondit pas autrement.

— C'est incroyable, murmura M^{lle} de Louze, ici vous étiez heureuse !

Puis, soudain, un soupçon traversa son esprit :

— Ah ! je devine ! Vous êtes fiancée. Avouez, avouez donc ?

— C'est vrai, Mademoiselle ; je suis fiancée.

Edith releva la tête, le visage subitement illuminé.

— Vous craignez que, vous absente, une autre ne vous supplante, poursuivit M^{lle} de Louze, railleuse. Vous doutez de sa fidélité ?

— Douter de lui..., de lui ? Ah ! c'est impossible..., impossible !

La voix assurée qui jetait ces paroles vibrat moins d'enthousiasme que de ferveur.

— Alors, c'est *lui* qui ne veut pas ?

— C'est *lui*, affirma simplement la jeune fille, retrouvant son calme habituel. Mademoiselle veut-elle me donner ses ordres pour que je prépare ses bagages ?

Elle ne voulait pas céder. A quoi bon prolonger la discussion, demander le nom de l'homme inflexible et jaloux qui courbait déjà la volonté de sa fiancée ? Celle-ci, attentive, écouta les instructions de Valère et passa dans le vaste cabinet de toilette, ouvrit les armoires, s'affaira à sa besogne. Alors seulement, sûre de n'être pas vue, elle essuya de temps à autre les grosses larmes qui roulaient sur ses joues.

Le surlendemain, Valère et la baronne, sans les enfants que celle-ci s'était obstinée à laisser, prirent le premier train rapide. Alberte avait prié son mari de ne pas l'accompagner à la gare « afin d'éviter aux indifférents le spectacle de ses touchants adieux ». M. de Louze serra une dernière fois sa fille dans ses bras.

— Amuse-toi, chère enfant ; ne prends pas souci de ma solitude ; la moisson va commencer, j'aurai beaucoup à faire, et je serai content, *très content*, de te savoir là-bas.

XV

Sur le fameux « Rocher de la Vierge » où elle avait entraîné la baronne dès le premier matin de leur arrivée à Biarritz, Valère embrassait de ses yeux ravis le vaste horizon : au sud, noyée dans une brume violacée, la longue dentelure des monts d'Espagne le bornait ; de trois côtés c'était la mer,

souriante en sa robe d'azur, qu'une brise légère faisait frissonner en portant ses petites vagues frangées d'argent au loin, sur le sable brillant de la grande plage.

— Que c'est beau ! répéta la jeune fille qui ne trouvait pas d'expression pour peindre son admiration. Vous ne dites rien, Alberte ?

— Oh ! moi, je vous admire dans vos nobles transports ! Si Gérard était ici, il saurait mieux que moi tenir la seconde partie dans le duo en l'honneur des beautés de la nature ! Je vous concède que cela ne manque pas de charme ; mais, savez-vous qu'il est à peine neuf heures et que, pour débiter dans la vie mondaine des gens de bon ton, nous avons enfreint les usages du lieu ? Vers dix heures et demie *seulement* on sort pour la promenade. N'avez-vous pas remarqué l'ahurissement du domestique en nous servant à déjeuner ?... et, c'est ridicule, je sens un appétit féroce. Je vais être forcée de prendre une seconde fois thé et sandwiches avant de m'habiller. Venez, ma chère ; vous aurez tout le loisir de vous pâmer devant la mer et les montagnes.

Légèrement déçue, Valère, emportant la vision de l'Océan lumineux, suivit la baronne qui se hâtait. Il s'agissait d'être prête à temps pour faire une première apparition sensationnelle sur la terrasse-promenade qui domine la grande plage. La toilette d'une femme comme Alberte ne pouvait se faire en une heure !

Lorsqu'elle entra dans le grand salon de l'hôtel où Valère l'attendait depuis longtemps, un éclat de fleur sur son teint qu'un imperceptible nuage de poudre idéalisait, les yeux brillants, impeccable dans sa toilette vaporeuse, son amie se demanda si vraiment elle avait devant elle une mère de famille. Involontairement, elle dit :

— J'ai déjà reçu une lettre de mon père ; avez-vous des nouvelles des enfants ?

— A quoi bon, puisqu'ils se portent parfaitement ? Gérard sait que j'ai horreur des longues et

trop fréquentes épîtres, il faudrait y répondre. Venez donc; nous sommes en retard.

Les baigneurs se pressaient, en effet, sur la terrasse, les hommes sans chapeaux, en tenue de plage, les femmes court-vêtues, la gorge et les bras nus, la tête serrée dans d'in vraisemblables petits casques, souriaient de leurs lèvres carminées; presque toutes avaient la démarche désinvolte des sportifs.

Plus adroitement maquillée, délicieusement blonde, Alberte avançait avec l'aisance de celles qui se sentent faites pour être admirées.

« On va me prendre pour sa suivante, pensa Valère en jetant un regard amusé sur la simple robe blanche qu'elle portait. Bah! ici nous sommes des inconnues! »

Erreur!... Au même moment, M^{me} de Songeux poussa une légère exclamation et se précipita vers un groupe élégant qui venait en sens contraire. Le groupe s'arrêta. Trois dames et un jeune homme échangèrent, avec la baronne, sourires, saluts, poignées de main. Valère leur fut présentée :

— M^{lle} de Louze, une amie et voisine de campagne, M^{me} et M^{lles} Tercinet... Ne vous avais-je pas prédit, ma chère, que nous serions ici en aimable compagnie? A peine avons-nous fait vingt pas que ma prédiction se réalise! Où êtes-vous descendues, chères amies? Quand pourrons-nous nous voir? Sur la plage, bien entendu. Au casino, certainement... Quoi! les Cheilles sont ici! C'est à merveille... à merveille! Cela promet de délicieuses parties!

M^{me} de Songeux se transfigurait; on eût dit une toute jeune fille palpitante, trépidante, à la pensée de son premier grand bal.

Les dames Tercinet étaient aimables et fort expertes dans l'art de faire rouler agréablement la conversation sur des riens. Yvonne, l'aînée des deux sœurs, reprit le cours de son flirt avec le jeune snob qui avait nom Olivier Percaux; l'autre, Germaine, s'empara de Valère et lui fit les honneurs

de la grande plage vers laquelle on s'acheminait lentement pour l'heure du bain.

Huit jours à peine écoulés, M^{me} de Songeux était le centre d'une société brillante dont les membres, en majeure partie, l'avaient rencontrée l'hiver à Paris, pendant les courtes apparitions qu'elle y faisait dans le monde. Promenades et excursions s'organisèrent avec ces connaissances qu'elle décorait généreusement du nom d'amis. Quand on ne roulait pas vers les coins renommés des environs, l'après-midi au concert, le soir au casino, on se retrouvait. Valère, introduite dans ce milieu puéril et tout nouveau pour elle, mettait une grande bonne volonté pour s'y acclimater. Entre les heures consacrées au bain, aux changements de toilette, et les distractions variées que chaque jour apportait, le temps fuyait sans lui laisser une minute pour se trouver en face d'elle-même. A peine avait-elle le moyen d'écrire à son père ! Elle se laissait emporter par le tourbillon qui devait la conduire au but si ardemment désiré : l'oubli !

Là, comme dans leur paisible coin normand, l'éclatante beauté d'Alberte lui valait les hommages des hommes ; elle sentait peser sur elle des regards admiratifs. Avec la légèreté, l'inconscience d'une femme avide de plaire, elle s'ingéniait à exercer sa coquette séduction et disait en riant : « Mes flirts ne sont pas compromettants, ils sont légion et font assez bon ménage ensemble ! »

Pourtant une mesquine satisfaction lui était refusée : Valère ne passait pas inaperçue : la merveilleuse lumière de ses grands yeux intelligents, la grâce de sa démarche et jusqu'à sa réserve, comparée aux façons hardies et aux airs délibérés, quelque peu masculins, des autres jeunes filles qui l'entouraient, formaient un piquant contraste. Avec une bonne grâce volontairement distraite, elle accueillait les compliments et déjouait ainsi toute tentative de flirt.

— C'est une charmante énigme, disait l'un des jeunes oisifs, qui avait tenté l'aventure ; mais, vrai-

ment, ici on n'a pas le temps de la déchiffrer : il y a tant d'autres jeunes filles et jeunes femmes que leur coquetterie rend plus accessibles !

— Creuser une énigme est pourtant moins banal que le flirt et ses escarmouches toujours les mêmes, dit en riant Paul Loverine, jeune professeur de sciences ; je ne renonce pas à gagner ses faveurs ; près d'une femme intelligente on peut passer des heures agréables sans lui débiter des fadaïses.

Avec une grande simplicité, il se fit le compagnon habituel de Valère, marchant près d'elle à la promenade, l'aidant à escalader ou à descendre les pentes trop rudes durant les excursions. Très promptement, il reconnut qu'elle n'était pas rompue aux légers caquetages des villes d'eaux ; il abandonna leurs ennuyeuses redites et fut franchement lui-même : un homme d'esprit.

Alberte, qui ne l'avait jamais vu, sentit aussitôt son insatiable curiosité s'éveiller ; elle interrogea, se renseigna et dit à Valère :

— Ne suis-je pas une amie avisée ? En voyant M. Loverine si empressé, j'ai pris des renseignements utiles : il est fils d'un avocat de Bordeaux. Lui et sa sœur vivent avec la seconde femme de leur père et une fillette née du second mariage. Jusqu'alors, on prétend que la belle-mère, sans fortune, jouit largement de leurs revenus, et quand sa sœur se mariera, ce jeune Don Quichotte s'est engagé à lui faire une situation honorable. Un homme d'autrefois qui passera la moitié de sa vie à faire du sentiment ! Il aura un nom dans les sciences plus tard... beaucoup plus tard ! Enfin, pour l'heure présente, un homme sans importance. Puisque vous aimez les gens ennuyeux, vous pouvez accepter ses attentions, voire ses hommages archi-respectueux, sans engager l'avenir.

— J'accepte simplement ses amicales prévenances, répartit M^{lle} de Louze avec une nuance dédaigneuse ; je n'y vois que la politesse d'un homme bien élevé. Votre prudence prête, à lui et à

moi, des idées qui ne nous ont même pas traversé l'esprit.

Ce qui lui plaisait dans Loverine, c'était sa grande simplicité : il n'était ni un snob, ni un sportif à outrance, uniquement occupé de matches. Il savait causer gaiement, sans prétention, bien qu'on devinât chez lui l'homme de science. Ses reparties spirituelles amusaient prodigieusement Valère quand il discutait avec le bel Hubert de Cheilles, qui posait pour l'intellectuel.

De son côté, Loverine jouissait de l'enthousiasme de sa compagne pendant les excursions qui les menaient dans des coins agrestes et vraiment grandioses; Valère en détaillait les beautés avec une chaleur qui amenait de petits sourires de pitié sur les lèvres de leurs compagnons; lui la comprenait et l'approuvait.

— Vous aimez donc beaucoup la campagne? demanda-t-il un jour.

— Oui, la grande campagne, avec sa vie simple et saine. J'y suis née; à la Buissonnière, nous...

— La Buissonnière?...

— Pardon..., vous ignorez : c'est la propriété de ma famille maternelle. Une grande maison au milieu de ses fermes. Vous connaissez sans doute notre belle Normandie?

— Non, mais un de mes amis lui a donné son cœur.

Loverine la regardait d'un air singulier; elle, les yeux vaguement attachés sur l'eau scintillante, murmura :

— Il a raison, votre ami; mais il faut voir soi-même. Ne croyez pas qu'on puisse imaginer le charme de notre région, la richesse de ses terres, sans les avoir goûtés. Il faut voir nos immenses herbages, nos bois, nos vallées si fraîches... et les champs où le blé et l'avoine ondulent à perte de vue! En ce moment c'est la moisson...

— Grand Dieu, Mademoiselle, vous ressemblez à une exilée qui soupire après sa patrie. Qu'êtes-vous donc venue faire ici?

Elle tressaillit. Oui, qu'était-elle venue chercher dans ce coin de France vraiment enchanteur, mais étranger à sa vie? La joie factice dont elle espérait l'oubli pâlit soudain; bientôt elle reverrait la Buissonnière, mais ce n'était pas la douceur du cher foyer qu'elle y trouverait! Elle en avait chassé celui qui le lui eût rendu doublement sacré!

Comme pour répondre à ses pensées, le jeune professeur parlait encore :

— Vous ne désirez pas l'existence fiévreuse des grandes villes, vous êtes sage parmi les sages, Mademoiselle, et pour que votre bonheur soit complet, il vous faut un mari passionné pour notre terre que menace l'invasion des agriculteurs étrangers. Pendant que nos paysans désertent les campagnes, on trouve maintenant de ces hommes courageux parmi les élites. Ce sont eux qui referont la France agricole, leur tâche sera belle... Oh! ce n'est pas ici que vous trouverez un tel compagnon, ajouta-t-il en riant. La vie facile, les sports d'été après les sports d'hiver, voilà ce qui occupe la majeure partie de ceux qui nous entourent.

Peu de jours après, Loverine parut sur la terrasse accompagné de sa sœur. Laurence Loverine avait dix-huit ans et semblait plus jeune de deux ans, tant elle était frêle et pâle; elle avait une beauté blonde éthérée qui s'harmonisait mal avec la gaine à grandes fleurs voyantes, courte et sans manches, qui lui tenait lieu de robe. Bien que déjà faite aux excentricités de la plage, Valère s'étonna qu'elle pût tenir de si près au grave et simple Loverine qui, en ce moment, se livrait à une série de présentations. Une fillette d'environ dix ans, la fille de leur belle-mère, les accompagnait. Elle s'arrêta près de Valère et fit la grimace.

— Inutile que j'avance; Paul ne me présentera pas... je suis encore un zéro! Pourtant, j'ai un nom, voulez-vous le savoir, Mademoiselle?

— Volontiers; vous vous nommez?...

— Fausta; trouvez-vous que c'est distingué?

— Je l'entends pour la première fois.

— C'est cela, un nom rare est toujours distingué ! Il y a bien l'ami de Paul qui m'appelle la filleule de Faust, mais je ne dois pas me fâcher, le cher Roland a tous les droits !

— Roland, son nom de famille, sans doute ? dit involontairement Valère.

— Je n'en sais rien ; mon frère ne le nomme jamais autrement. Vous pourrez demander à Laurence ; dame ! le beau capitaine est sa coqueluche !... Ah ! on s'amuse, là-bas !

Fausta dégringola sur la plage où d'autres enfants prenaient leurs ébats.

La jolie Laurence et son frère arrivaient devant M^{lle} de Louze ; elle entendit vaguement les propos flatteurs du jeune homme à son adresse, mit sa main dans la petite main blanche qu'on lui tendait ; le sourire de ses deux interlocuteurs lui prouva qu'elle leur répondait par des paroles bien appropriées.

C'était l'heure du concert ; dans le jardin du casino, le frère et la sœur s'assirent près de Valère, mais dès le premier morceau celle-ci parut désireuse d'écouter en silence. Quel étonnement eût éprouvé Loverine s'il avait pu deviner que les grands yeux brillants, fixés obstinément sur le groupe des exécutants, voyaient... une vieille tour aux assises moussues, sa terrasse rustique, et qu'au lieu des savantes variations du soliste, la propriétaire de ces yeux superbes entendait le pas d'un homme qui s'éloignait !

Mais, le soir venu, dans le calme de sa chambre, Valère en appela à sa raison pour se blâmer de son ridicule émoi ; oui, ridicule, car enfin, combien de centaines et même de milliers de Français s'appellent Roland ? Nom de famille, nom de baptême, ne le trouve-t-on pas dans toutes nos provinces ?... Quelle apparence y avait-il que les Loverine, qui habitaient Lyon, connussent les Verneuil ?

Laurence Loverine appartenait à la jeunesse d'après guerre, elle avait la liberté d'allures mimasculines, la bonne humeur, la parole tranchante



caractérisant tant de jeunes filles de son âge. Possédée d'un continuel besoin d'agir, elle prenait deux bains par jour, passait du golf au tennis et jouait avec une grande maîtrise. Devant ses spirituelles et franches moqueries les menaçant de ridicule, les plus osés parmi les amateurs de flirt reculaient prudemment.

Valère s'étonnait que dans ce corps si frêle il y eût tant de vie à dépenser; promptement, elle subit le charme étrange de cette grande enfant qui lui disait mille gentilleses pour l'attirer à elle et lui faire partager ses sports favoris.

— Nous ne sommes pas ici pour admirer la mer et les montagnes, disait-elle; je vous en prie, amusons-nous.

N'était-ce pas la ligne de conduite que Valère s'était tracée pour donner un dérivatif à sa tristesse et recouvrer sa tranquillité d'esprit?

Les deux jeunes filles ne se quittaient plus; ce que les paroles et menus faits trahissaient de leur âme suffisait à cette passagère intimité. Presque toujours, Loverine les accompagnait, et dans la société du frère et de la sœur, Valère recouvrait vraiment son équilibre moral.

Un beau matin, elle fut surprise de ne pas trouver Laurence au rendez-vous habituel; vainement, elle parcourut la terrasse jusqu'à l'extrémité.

— Pauvre amie, où donc se cache votre chevalier servant? railla M^{me} de Songeux; serait-il infidèle?

— C'est Laurence que je cherche, vous le savez bien; son frère est absent pour plusieurs jours... Mais voyez, j'aperçois l'austa qui prend ses ébats sur la plage, je vais savoir.

Ce fut au vol qu'elle saisit l'austa.

— Vous voulez Laurence, dit la fillette en écartant les bras dans un geste gamin, voyez, je ne l'ai pas! Allez la chercher là-bas, dans son lit.

— Malade?

— Non, une de ses grandes fatigues; nous y sommes habitués. Aujourd'hui elle ne se tient pas

debout, demain elle trottera comme un lapin. Maman dit qu'elle se surmène, qu'elle devrait se soigner parce que (ici Fausta baissa la voix) elle a la santé de sa mère; mais elle veut s'agiter, faire du sport et encore du sport! Et Paul ne l'arrête pas. Les hommes sont stupides!

En lançant ces derniers mots, avec un air de supériorité, Fausta s'éloigna.

D'un pas alerte, Valère enfila la rue de France et se trouva bientôt devant l'hôtel choisi par les Loverine.

Dans le grand lit d'une chambre toute rose, Laurence semblait plus mince encore que dans ses robes-fourreaux; ses cheveux courts s'épalaient en auréole dorée autour de son pâle visage et la faisaient ressembler aux anges peints dans de vieux missels.

— Pourquoi êtes-vous venue? dit-elle; je n'ai pas voulu consigner ma porte quand la femme de chambre m'a présenté votre carte, quoique je n'aime guère à me faire voir ainsi. Qui vous a renseignée?

— Fausta.

— La petite bavarde! Elle s'est sans doute donné la satisfaction de répéter les critiques de ma belle-mère qui voudrait me faire vivre comme une vieille et proclame à tout venant que je me surmène?

— C'est vrai, dit Valère en souriant, et cette fois je trouve Fausta très sage. Voyez comme vous êtes abattue, vous présumez trop de vos forces.

— Mes forces? Je n'en ai pas!

— Quoi? vous ordinairement si pleine d'entrain, de vigueur!

Un petit rire triste précéda la réponse de la jeune fille.

— Savez-vous quel est le moteur (pour employer le style moderne) de cette vigueur, de cet entrain? Ma volonté..., rien que ma volonté que je demande à Dieu de fortifier, car, voyez-vous, sous mon air très moderne, j'ai la foi : je sens que Lui seul peut

m'aider à n'être un ennui et une charge pour les miens que le plus tard possible.

— Mais ils seraient certainement heureux de vous voir prendre des ménagements, votre santé se raffermirait.

Laurence secoua la tête.

— Ce n'est pas la fatigue qui cause ces moments de grande faiblesse; ma mère est morte jeune et je sais bien que je ne vieillirai pas beaucoup. Parlons d'autre chose : irez-vous au golf aujourd'hui?

— Sans vous, cela n'a pas de charme; je suivrai plutôt M^{me} de Songeux et ses amis qui vont au lac Mouriscot.

— Eh bien, après-demain nous ferons notre partie.

— Après-demain? Quelle folie! Il vous faut au moins huit jours de repos.

— *Après-demain*, vous dis-je, mon frère me trouvera debout; je veux être comme les autres jeunes filles pour recevoir l'ami qu'il ramène : son cher capitaine!

Comme si M^{lle} de Louze interrogeait, Laurence expliqua :

— C'est ainsi que ma belle-mère et moi l'avons d'abord désigné avant de le connaître, quand les lettres écrites par mon frère au front débordaient d'enthousiasme et d'éloges en le nommant. C'est là-bas qu'ils se sont connus, lui capitaine d'artillerie, Paul attaché à sa batterie. C'est le capitaine qui a écrit quand Paul a été blessé. A présent, dans le civil, un professeur et un ingénieur vont de pair; depuis trois mois qu'il est à Lyon pour surveiller des travaux entrepris sur ses plans, les liens d'amitié entre lui et nous se sont encore resserrés, vous comprenez...

— Je crois comprendre, petite Laurence, que vous voudriez les resserrer d'une autre manière, dit involontairement Valère qu'une profonde émotion saisissait.

Laurence se redressa, un nuage pourpre sur son pâle visage.

— Que voulez-vous dire? L'amitié ne peut-elle exister entre une jeune fille et un jeune homme sans qu'on vienne la gâter en y mêlant le mot mariage? Non, non; avec ma pauvre santé j'empoisonnerais sa vie. D'ailleurs, vous parlez sans le connaître.

— Et aussi sans réfléchir, dit Valère, la calmant d'un sourire.

En quittant M^{lle} Loverine, elle marcha, ne se souciant guère de la route qu'elle prenait; elle l'avait écoutée sans faire une seule question, avec la certitude que l'ami de Paul Loverine se nommait Roland Verneuil, que la pauvre petite Laurence, avec un enthousiasme maladif, avait fait de lui son héros et qu'elle luttait courageusement contre son cœur.

Mais lui, Roland, s'il était épris de cette jolie enfant!... Un homme qui aime passionnément n'a pas la prudence..., la crainte de payer trop cher, dans l'avenir, le bonheur présent. « Il saura lui persuader qu'elle guérira, pensait Valère, la forcer à être heureuse... Nous allons donc nous revoir! C'est inévitable. Mon Dieu! quelle attitude sera la mienne?... Si j'étais l'offensée, ah! comme cela serait simple! Il trouverait l'assurance de mon pardon dans mon accueil! »

Plongée dans une douloureuse méditation, elle marcha lentement et n'arriva à l'hôtel qu'au moment de faire sa toilette pour le déjeuner.

Quand elle annonça qu'elle irait avec Alberte au lac Mouriscot, celle-ci déclama, ironique :

— Pas de golf, pas de tennis! Pas de Loverine, frère et sœur! Vous nous donnez la préférence... faute de mieux, ô merveille! Merci, chère; c'est une faveur bien rare; mais je vous avertis que nous allons à pied, une fantaisie des Tercinet.

— J'aime mieux la marche que l'auto, répondit Valère qui sentait surtout le besoin d'agir.

Les promeneurs se mirent en route, défiant gaiement l'ardeur du soleil que tempérerait une jolie brise tiède. Chemin faisant, les plaisanteries, les

coquettes escarmouches, les reparties piquantes se croisaient comme autant de flèches lancées de l'un à l'autre.

Enveloppée de cette joyeuse atmosphère, Valère se demandait : « Ai-je donc deux âmes ? L'une pleine de douleur et de regrets, l'autre qui accepte et partage les plaisirs de ces êtres insoucians ? Mais, au fait, s'ils devinaient ma tristesse, quelle raison en pourrais-je donner ? Et même devant *lui* je devrai me posséder parfaitement. Lui saura être calme, comme en nous disant adieu... Paraîtra-t-il se souvenir de ce qui nous a séparés, la naïve affection de la jolie Laurence a-t-elle relégué tout cela dans un passé à jamais aboli ? Ce serait mieux... et pourtant je ne sais ce que je préfère de son ressentiment ou de son indifférence ! »

Une à une, ces pensées occupaient son esprit traversées par les incidents de la promenade : arrêts devant les belles échappées qui laissaient voir la mer et les montagnes, station plus prolongée sous les frais ombrages du Bois de Boulogne... On causait, on riait autour d'elle, et elle faisait comme les autres, sans perdre le sentiment de son intime préoccupation.

Alberte, qui exhibait ce jour-là une de ses plus séduisantes toilettes, cherchait des hommages, des tributs d'admiration et se les attirait avec une science... effrayante, pensait M^{lle} de Louze, en se figurant le baron Gérard tout entier aux travaux de la moisson et les deux enfants livrés à l'incapable Maud.

Le but de l'excursion : une promenade en bateau sur les eaux surnoises, aux dangereux tourbillons, de cette jolie conque encadrée de verdure qu'est le lac Mouriscot, redoubla l'entrain des touristes ; ils rentrèrent à Biarritz fatigués par cinq heures de marche, mais satisfaits.

Le lendemain, Fausta vint donner des nouvelles de sa sœur : Laurence allait mieux, mais ne voulait pas quitter l'hôtel parce qu'elle attendait son frère et un ami.

Valère était absente, la baronne reçut le message et témoigna un vif intérêt à la fillette qui bavarda comme une jeune pie et, se voyant si bien écoutée, s'en fut toute gonflée de son importance.

Alberte courut aussitôt s'installer sous la grande véranda de l'hôtel; elle se tint aux aguets, la physionomie animée, attendant impatiemment le retour de son amie. Valère l'aperçut et se dirigea vers elle.

— Arrivez donc! exclama-t-elle, cette journée radieuse vous ménage une surprise : M^{lle} Loverine est guérie et attend... devinez qui?

— Son frère, et probablement un ami : Roland Verneuil.

— Ah! vous savez! dit la jeune femme désappointée; pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé?

— Parce que cela ne vous intéresse pas.

— Quelle idée! Tout au contraire, je serai charmée de revoir votre beau cousin dans un autre cadre que notre trou normand, ne jouant plus l'homme passionné pour les troupeaux et le labour.

— Moi aussi, dit tranquillement Valère.

— Mais avec quel calme vous affirmez votre contentement, vous êtes étonnante! repartit la baronne, dépitée.

— Dites simplement ce qui est vrai : je ne suis pas démonstrative. La mer est superbe, vous baignerez-vous ce matin?

— Sans doute.

— Moi, je suis allée faire quelques emplettes : le temps de déposer mes petits paquets, et je vous accompagne à la plage.

M^{me} de Songeux la regarda s'éloigner de son pas élastique et paisible; décidément, elle n'y comprenait rien. La petite intrigue si habilement combinée contre les Verneuil avait-elle échoué, ou bien Roland et sa cousine ne s'étaient-ils jamais souciés d'unir leurs deux vies? De toute la journée, Valère ne prononça pas le nom des Loverine; elle accepta d'aller au tennis en compagnie des jeunes Tercinet

et fit preuve jusqu'au soir de la plus entière liberté d'esprit. Elle se mit au lit harassée par cette espèce de vie double, mais, malgré la fatigue physique, le sommeil ne vint pas.

Dans la vaste chambre que les rayons de la lune faisaient toute blanche, les yeux grands ouverts, l'âme en détresse, elle se demandait où trouver le courage de revoir celui dont, au prix d'un grand sacrifice, elle eût voulu reconquérir au moins l'amitié. Les moindres détails de la tragique scène de la tour se ravivaient avec une désolante intensité, lui faisaient mesurer l'étendue de l'offense qu'elle avait infligée. Un seul cri, un seul regard de Roland avaient balayé, anéanti tous ses soupçons... trop tard, hélas !

Ah ! s'il avait essayé de se justifier, elle eût été moins certaine de son erreur !... Mais non, il était parti indigné, la méprisant peut-être. Jamais elle n'oserait lui exprimer ses regrets, car il n'y voudrait pas croire.

Lentement, elle remonta par la pensée les longs mois écoulés depuis qu'il lui avait dit adieu. Elle s'arrêta soudain au séjour que Louise Malorne avait fait à la Buissonnière ; Louise, cette fille intelligente, simple et toujours souriante, que, dans son inexpérience, elle avait crue étrangère à la souffrance ! Sa réponse avait-elle glissé sur l'âme de Valère ? S'y était-elle, au contraire, ensevelie comme la semence dans la bonne terre ? Elle en sortait vivante et avec un sens étonnamment lumineux : « Dieu soutient ses pauvres créatures qui viennent à Lui avec confiance ! Celui qui a enduré pour nous toutes les douleurs sera votre appui... » Et la veille, Laurence, comme un écho, disait devant sa jeune vie menacée : « Je demande à Dieu de fortifier ma volonté. » Le remède à la douleur n'était donc pas dans la vie étourdissante que Valère menait depuis des semaines ; elle en mesurait le vide : cela pouvait être un délassement pour l'esprit fatigué par le travail... rien de plus... Des larmes brûlantes roulèrent sur les joues de la

pauvre Valère; du fond de son âme, dans un élan que sa piété superficielle n'avait jamais connu, jaillit l'humble appel qui est toujours entendu : « Mon Dieu, venez à mon secours. »

XVI

Le lendemain, à peine M^{lle} de Louze avait-elle parcouru cinquante mètres sur la terrasse-promenade que, toute rieuse, Laurence surgit devant elle.

— Me voici, comme je l'avais prédit..., et nous allons au golf, n'est-ce pas? Venez que je vous présente monsieur...

Valère ne la regardait pas et semblait ne pas l'entendre; à quelques pas d'elle, Verneuil, qui avançait en causant avec le jeune professeur, s'était arrêté. Un nuage pourpre envahit son visage, le pli amer qu'elle n'avait vu qu'une fois plissa ses lèvres. Ce ne fut qu'un éclair, en se rapprochant d'elle la physionomie de Roland s'adoucit.

— Excusez ma surprise, je ne savais pas vous trouver ici.

— Ni moi vous y rencontrer!

Elle posa le bout des doigts dans la main qu'il lui tendait.

— Comment se porte ma tante?

— Condamnée à l'inaction; ses rhumatismes se sont réveillés. Je l'ai conduite à la campagne, chez une parente de mon père. Inutile de vous demander des nouvelles de mon oncle : s'il n'était pas en parfaite santé, vous seriez près de lui.

— A la Buissonnière la moisson bat son plein, répondit Valère, reprenant courage devant la simplicité de cet accueil; mon père est très occupé.

— La moisson, cela doit être beau à voir ! dit le jeune homme rêveur ; vous ne regrettez pas ?

— Il désirait que je voyage ; je suis venue avec Alberte.

— Ah ! vraiment ! avec la belle M^{me} de Songeux ; j'aurai donc l'honneur de lui présenter mes hommages !

Paul Loverine, qui avait salué, assistait sans mot dire à ce rapide dialogue ; Laurence regardait alternativement les deux interlocuteurs, et, revenant de sa surprise :

— Parents, alors ? interrogea-t-elle, s'adressant à Verneuil.

— M. de Louze est mon oncle.

— Autant dire que vous êtes cousins ; pourquoi me l'avoir caché, Valère ?

— Je n'ai fait aucun mystère ; vous m'avez parlé d'un ami de votre frère, sans le nommer.

— C'est bien possible ! Voyons, mettons-nous en route, le links ne viendra pas nous trouver ici...

... Les deux jeunes filles qui marchaient en avant furent presque aussitôt rejointes par un petit groupe de joueurs ; Verneuil, tout en parlant de choses indifférentes, ralentit sa marche, et, lorsqu'il fut certain que Loverine seul pouvait l'entendre, dit brusquement :

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu qu'elle est ici ? Si je l'avais su, je ne serais pas venu.

Sa voix s'étouffait et ses traits revêtaient l'expression dure que son ami avait connue au front, dans les heures tragiques de la lutte.

— Je puis te répéter ce que M^{lle} de Louze vient de répondre à ma sœur : tu n'as prononcé qu'un nom, la Buissonnière ; c'est seulement quand il a passé sur les lèvres de M^{lle} de Louze que j'ai compris qu'elle est... ton rêve brisé.

— Mais il était encore temps de m'avertir ; tu as mal agi... J'attendais mieux de toi ! jeta Roland sur le même ton de reproche passionné.

— Peut-être as-tu raison, reprit Loverine, calme

comme s'il déchiffrait un problème scientifique; mais en ami dévoué... *dévoué*, entends-tu bien, j'ai pensé que d'une rencontre fortuite quelque chose d'heureux pouvait se dégager... Elle a tout de suite attiré mon attention, cette jeune fille au visage sérieux, à la démarche harmonieuse!...

« Dans son sourire et son regard, il y a la grâce un peu farouche d'une âme concentrée, mais ardente et sincère. Comme j'avais la chance de ne pas lui déplaire, nous avons beaucoup causé ensemble. Eh bien! je ne crois pas, je ne peux pas croire qu'elle ait obéi au sentiment vulgaire que tu as voulu voir dans ses soupçons. »

— Elle a parlé pourtant! Elle m'a jeté à la face la promesse insultante de me donner plus tard la Buissonnière, unique objet de mes désirs!

— Et pour lui prouver qu'elle se trompait, tu as fui, comme un coupable! Mais à quoi bon revenir sur tout cela, je me suis trompé en t'amenant ici, puisque tu es guéri, *entièrement guéri* de ton amour. Le travail acharné auquel tu te livres a fait miracle.

Roland ne saisit pas la douce ironie de ces paroles; il passa la main sur son front et murmura :

— Guéri?... Il y a des sentiments qu'on ne peut pas tuer. Aux premiers jours, dans le feu de mon indignation, j'aurais accepté n'importe quel mariage, pour me prouver que je ne la regrettais pas; mais quand on m'a proposé d'épouser M^{lle} Lansac, j'ai compris que je commettrais une tromperie indigne d'un homme d'honneur, que mon cœur était plein d'un autre amour. C'est alors que je me suis tourné vers le travail, comme seul dérivatif efficace; tôt ou tard le calme se serait fait en moi... si je ne l'avais pas revue! Maintenant, c'est à recommencer! Tu m'as rendu un mauvais service, mon pauvre vieux!

Paul Loverine eut un geste qui exprimait plutôt le doute que le regret.

— Le travail, un dérivatif? Oui, quand il s'agit d'une simple inclination contrariée, mais pas quand

le cœur est atteint profondément; c'est ton cas et, si j'ai vu clair, celui de ta cousine.

— Tu dis?

— Je dis : pendant que tu pioches comme un mercenaire pour trouver l'oubli, elle court au même but par un chemin différent, celui des distractions et des plaisirs qui abondent ici.

— Elle t'a fait des confidences?

— Quelle folie ! tu sais bien que c'est impossible.

— Alors?

— Alors, souviens-toi que je m'occupe de science, et que l'habitude est une seconde nature; donc, par habitude, je creuse tout ce qui me paraît renfermer une énigme. Cette jeune fille à la tournure d'esprit très grave, venue ici avec une folle amie telle que la baronne pour partager sa vie dissipée, n'est pas à sa place dans ce milieu; voilà pourquoi je l'ai étudiée, comment je suis convaincu qu'elle fait un grand effort pour mordre aux susdits amusements. Sa physionomie n'exprime jamais la franche gaieté; au repos, elle est profondément mélancolique... tu verras.

— Pas longtemps, mon cher : je vous quitterai dans deux ou trois jours; ce sera déjà trop pour moi, mais je ne veux pas avoir l'air de la fuir.

Lorsqu'ils arrivèrent au golf, les joueurs étaient loin dans le links; on entendait leurs cris et leurs éclats de rire. Les deux amis s'assirent à l'ombre et allumèrent une cigarette.

— Ton opinion sur M^{me} de Songeux? demanda encore Verneuil.

— Une éblouissante beauté, une ravissante coquette; il paraît qu'elle a des enfants, elle n'en parle jamais. Comment son mari la laisse-t-il courir ainsi les stations à la mode?

— Et comment mon oncle la donne-t-il pour compagne à Valère? murmura Roland entre les dents, d'un air irrité.

* * * * *

— Qu'êtes-vous devenus? demanda M^{lle} Lovérine en les apercevant; je croyais me souvenir que M. Roland ne dédaigne pas la crosse.

— C'est vrai, mais je lui préfère une bonne causerie avec un ami; voilà pourquoi, en échangeant nos pensées, nous avons marché au hasard, nous nous sommes écartés de la droite ligne qui est la grande route. Il est trop tard pour applaudir à vos succès... Voyons, tout de même, à qui la victoire?

— Nous étions dans des camps opposés; celui de Valère a triomphé, le mien s'est abîmé dans la défaite! Demain j'aurai ma revanche!

Roland se tourna vers M^{lle} de Louze.

— Quand aurai-je l'honneur de saluer M^{me} de Songeux?

— Le temps est calme, nous devons faire, à la fin de l'après-midi, une promenade en mer; avant trois heures vous trouverez certainement Alberte à l'hôtel.

Laurence fit la moue.

— Promenade en mer! Laissez donc la baronne à sa vocation de marin, et revenez nous trouver avec M. Roland; nous irons en auto jusqu'à la Croix de Montguerre.

— Je regrette de vous refuser, mais j'ai promis, Alberte compte sur moi. A présent, il est temps que je vous quitte; au revoir, mes amis.

— Pourquoi n'avez-vous pas insisté? dit Laurence à Verneuil, elle aurait cédé; la société de la baronne et de ses amis ne lui tient pas si fort au cœur!

— Vous avez entendu, petite Laurence, elle a promis.

— Une promesse en l'air, ce n'est pas un serment... Je ne vous comprends pas!

Roland non plus ne se comprenait pas... Il suivit des yeux la jeune fille jusqu'au tournant de la rue, se souvenant avec un serrement de cœur du sentier boisé où, pour la première fois, sa démarche souple et fière l'avait charmé.

Quand il fit passer sa carte à M^{me} de Songeux, il fut reçu dans l'élégant appartement où un minuscule salon séparait les deux chambres à coucher.

— Eh bien! Monsieur, dit la jeune femme en riant, vous voilà donc *reconverti* aux idées de notre monde! La Buissonnière est belle, la charrue respectable; mais leurs charmes comparés à ceux d'une ville comme Biarritz pâlissent fatalement. Nous comptons rester ici plusieurs semaines encore, et vous aussi, sans doute?

— Je repars dans deux ou trois jours; venu ici rendre visite à des amis...

— Très bien, c'était votre premier projet; mais vous rencontrez votre cousine, cela va certainement le modifier. Quoi! vous secouez la tête?... Valère, venez m'aider; dites à M. Verneuil que vous êtes trop heureuse de le revoir pour lui permettre une simple apparition.

La portière soulevée livra passage à M^{lle} de Louze; comme le matin, à peine posa-t-elle sa main dans celle de Roland; il la vit très émue, eut pitié d'elle, et, sans lui donner le temps de parler, répondit simplement :

— Quand Valère saura qu'en ce moment je dirige des travaux importants : un pont tournant et une digue qu'il faut élever dans des conditions particulièrement difficiles, elle ne me demandera pas de rester; elle est la raison même.

— Ah! le joli compliment, bien fait pour la séduire! Elle en est certainement plus fière que de ses beaux yeux! Mais alors, Monsieur, est-ce trop vous demander que de nous sacrifier cette après-midi? Le temps est splendide, la mer très calme; nous avons projeté une délicieuse promenade en bateau; vous ne refuserez pas de nous accompagner? Voyons, regardez votre cousine qui se tait par discrétion, une discrétion exagérée entre si proches parents! On lit sur son visage combien elle serait satisfaite de vous faire prisonnier!

Les yeux étincelants de la baronne allaient de l'un à l'autre des jeunes gens, exprimant la plus

déconcertante curiosité. Pour échapper à leur indiscretion, Roland se tourna vers la jeune fille : elle avait rougi ; sur son visage, il lut tout autre chose que ce qu'y voulait voir la baronne. Cette scène la mettait au supplice. Aussitôt, il n'eut qu'un désir : la défendre, et, retrouvant sous son beau sourire un air détaché :

— Je serais vraiment un pauvre sire si je répondais par un refus à une invitation aussi flatteuse. Permettez-moi d'envoyer un mot à mes amis pour les prévenir que je rentrerai seulement à l'heure du dîner. Valère, vous aurez bien une enveloppe, j'y glisserai ma carte.

Il avait reconquis toute son aisance de causeur agréable, trouvait des choses intéressantes et spirituelles à dire ; Alberte se voyait contrainte, pour lui donner la réplique, de se mettre au même diapason, tandis qu'il ménageait adroitement à Valère l'occasion de placer son mot. Peu à peu, elle sentait son aplomb renaître. Le joli sourire que Roland aimait tant reparut sur ses lèvres, timide d'abord, puis brillant, au point de faire oublier au jeune homme que de ces mêmes lèvres étaient tombées des paroles cruelles.

Loverine lut les quelques lignes tracées sur la carte apportée par un petit chasseur de l'hôtel.

Mon cher ami, je suis confus de vous faire faux bond aujourd'hui. La baronne a insisté pour que j'accepte de faire la promenade en mer projetée, et manœuvré de telle façon que, par compassion pour l'embarras de Valère, j'ai accepté. Que veut donc cette femme qui se prétend son amie ? Lui imposer une corvée, car, hélas ! ma présence ne peut être autre chose pour elle ! Dis à ma petite amie Laurence que demain je serai tout à vous.

— Oh ! tout à nous !... tout à nous ! répéta Laurence quand son frère lui lut cette dernière phrase.

Songeuse un instant, elle reprit :

— Paul, n'as-tu rien remarqué ?... Il y a quelque chose entre Valère et son cousin... ou bien entre

leurs deux familles... Je ne sais. Ils n'étaient pas heureux de se retrouver... et cependant il nous délaisse pour elle!

— C'est la preuve que tu fais du roman, ma chère Minette, je ne te connaissais pas cette faiblesse. Appelle Fausta, nous sortirons tous les trois.

XVII

Quelles impressions Roland avait-il rapportées des deux heures passées, la veille, dans le bateau qui balançait les promeneurs sur une mer exceptionnellement calme et limpide?... Il s'efforçait de les analyser en suivant, à l'heure où tout dormait encore dans la ville, les lacets qui grimpent jusqu'à la perspective Miramar.

Introduit dans la société un peu folle dont les membres gravitaient autour de M^{me} de Songeux, sa ligne de conduite était tracée d'avance : il ne se rapprocha pas de Valère, et lia conversation avec les jeunes snobs que sa distinction un peu originale intriguait, et avec les jolies baigneuses, toujours attirées par un visage nouveau quand il est agréable. Et cependant tout l'être de Verneuil était tendu vers celle qui, à quelques pas, semblait oublier sa présence!

Elle n'était pas moins animée que ceux qui l'entouraient; à ses vives reparties, les rires de ses interlocuteurs fusaient!...

« Gaie sans effort », pensa Roland..., jusqu'au moment où, comme si une réaction se faisait en elle, elle laissa tomber la conversation et, silencieuse, se mit à contempler les hautes falaises grises qui surplombent ce coin sauvage de la côte. Personne ne la regardait, personne que Verneuil; jamais, à la

Buissonnière, le jeune homme n'avait surpris sur son visage cette expression douloureuse... Transformation soudaine, inexplicable, puisqu'elle avait suivi la baronne de son plein gré et qu'elle devait savoir ce que celle-ci entendait par « de joyeuses vacances ».

La baronne, elle aussi, Roland l'avait étudiée et jugée : la joie factice de cette vie la transportait au paradis : coquets badinages, flirts, adulations de ceux qui l'entouraient la plongeaient dans son élément, comme le poisson dans l'eau !

— Et mon oncle souffre cette intimité entre elle et Valère... Valère si pure, si noble dans sa grâce modeste ? monologuait le jeune homme ; je vais écrire..., dire à M. de Louze que je ne peux pas admettre... Mais voyons, je suis fou ! Quels droits, quel titre ai-je pour intervenir dans ce qui concerne... une étrangère, car enfin, elle n'est pas même ma cousine !

Il redescendit lentement par la rue d'Espagne ; la vie donnait ses premiers signes dans toutes les maisons ; lui demeurait plongé dans ses réflexions. Arrivé à l'entrée de la rue de France, il essaya de secouer sa tristesse, et conclut :

— Cela doit finir le plus promptement possible ; demain, je partirai.

Cette résolution prise, Roland hâta le pas ; il arrivait devant l'hôtel des Loverine quand, se retournant par hasard, il fit un geste de surprise et s'arrêta : Valère traversait la chaussée et venait droit à lui.

— Sorti de si grand matin, dit-elle ; heureusement, je vous trouve : je ne voulais pas quitter Biarritz sans vous dire...

Ils avaient franchi la grille du jardin qui précédait la villa ; séparés de la rue par un rideau d'arbres verts, ils se tenaient l'un devant l'autre, lui que l'émotion rendait muet, elle tremblante, mais se raidissant pour parler, le visage défait.

— J'ai reçu des nouvelles inquiétantes : mon père est souffrant. Depuis quinze jours, il m'a donné le

change, prétextant la moisson qui l'occupait, pour expliquer la brièveté de ses lettres; aujourd'hui, il ignore qu'on me prévient.

— Qui vous a écrit?

La jeune fille tendit à Roland une lettre que sa main serrait nerveusement; il lut :

MA CHÈRE VALÈRE,

Toute la semaine dernière je suis allé régulièrement à la Buissonnière; aujourd'hui, après mûre réflexion, je me décide à t'avertir sans que ton père le sache. Je le trouve excédé, fatigué, visiblement affaibli. Dans les derniers jours de la moisson, il a abandonné la surveillance des travaux à Nicolas Prentou, son jeune fermier, et à moi. Quand il venait dans les champs me rejoindre un instant, ce n'était plus de son pas élastique et ferme, mais avec la démarche de l'homme qui, soutenu par sa volonté, se traîne tant bien que mal. Je ne lui connais aucun souci; d'où vient alors son air mélancolique? Est-ce l'effet d'une santé qui s'ébranle? Est-ce simplement l'ennui causé par ton absence, toi son rayon de soleil? Un homme de son âge ne dépérit pas ainsi sans raison. Vois ce qu'il convient que tu fasses; je ne doute pas que ton amour filial ne dicte ta conduite. Si tu décides de revenir, fais-moi savoir le jour et l'heure de ton arrivée; tu trouveras l'auto à la station et, probablement aussi, ton ami fidèle,

CYPRIEN.

P.-S. — Sidonie sait que je t'écris, elle t'envoie dix baisers.

En voyant la signature, la physionomie émue de Roland se rembrunit.

— Ah! c'est M. Odeille qui écrit... N'est-ce pas lui qui s'ennuie?

Aussi prompt que sa pensée, la phrase avait jailli; sous le clair regard de Valère, il rougit violemment.

— Voulez-vous dire que Cyprien regarde comme un ennui le soin qu'il prend pour aider mon père? dit-elle; c'est mal le juger; je ne connais pas son

pareil pour être obligeant. Il néglige de bon cœur ses propres affaires quand il s'agit de rendre service. Il a dû beaucoup hésiter avant d'écrire cette lettre, et je suis sûre qu'elle contient la vérité : mon cher papa s'affaiblit, couve peut-être une grave maladie, et mon absence l'attriste. Ah ! cela ne sera pas long ! Je pars aujourd'hui même.

— M^{me} de Songeux ne proteste pas ? Elle s'accommode de ce départ précipité ? demanda Verneuil, incrédule.

— Elle s'est couchée fort tard hier, elle dort encore ; cette lettre vient d'arriver, par le premier courrier ; d'ailleurs (un singulier sourire éclaira les traits tirés de la jeune fille) elle ne pensera même pas à quitter Biarritz pour m'accompagner ; je l'entends déjà s'efforcer de me persuader que mon père se porte à merveille et que je suis folle de m'alarmer. Maintenant, mon cousin, il faut que j'aille faire mes préparatifs. J'ai voulu vous dire le motif de mon départ : mon père est votre oncle et... vous paraissiez l'aimer. Faites, je vous prie, mes adieux aux Loverine.

— Un instant, dit Verneuil en posant la main sur la grille pour la maintenir fermée. Vous allez partir seule, mais avez-vous réfléchi, consulté l'horaire des trains ? Vous arriverez à Bordeaux dans la soirée si vous prenez l'express de cinq heures. Vous ne comptez pas, je suppose, poursuivre votre voyage de nuit ?

— Pourquoi non ? Toutes les jeunes filles voyagent seules à présent.

— Pas la nuit, à moins que personne ne se soucie de leur sort.

— Mais enfin, qu'est-ce que je risque ?

— Oh ! presque rien, surtout à cette époque où tout le monde voyage : les trains sont fréquentés par des sacripants qui, sous les dehors d'élégants touristes, cherchent le *coup à faire*. Une enfant de dix-neuf ans, égarée seule la nuit dans un compartiment vide, peut s'attendre à être dévalisée par ces

messieurs et, de plus, insultée. Je ne permettrai pas une telle imprudence.

De nouveau, Roland rougit sous le regard lumineux, vraiment surpris, de la jeune fille. Sur un ton absolu il y répondit, comme à une question formulée :

— Qui m'autorise à parler ainsi? Mon oncle dont je tiens la place en ce moment. Il ne me pardonnerait pas si je vous abandonnais à votre inexpérience. Je prendrai le même train que vous, dans votre compartiment ou dans le compartiment voisin, à votre choix : peu m'importe, pourvu que je sois prêt à vous protéger au besoin.

Sur la physionomie de Valère, des impressions diverses se succédaient : étonnement, désir de révolte, puis une soumission humble et attendrie.

— Merci, Roland, j'accepte, dit-elle très bas; avant cinq heures je serai à la gare.

Elle était déjà loin, Verneuil demeurait à la même place, étourdi, stupéfait de ce qu'il venait de faire.

XVIII

Mézidon! Le voyage touche à sa fin, c'est la dernière étape et Valère est seule! Roland vient de prendre congé d'elle, avec la même simplicité aimable qui ne l'a pas quitté pendant tout le parcours. Elle croit entendre ses dernières paroles : « Adieu, Valère; dans une heure vous serez près de votre père, et pleinement rassurée, je l'espère. »

Il a fermé la portière comme le train filait, au moment où, dominant son trouble, elle allait lui proposer... Non, non, rentrer à la Buissonnière, liée dans sa pensée à un mauvais souvenir, même pour

revoir son oncle, il ne l'eût pas accepté : Valère eût revu sur ses lèvres certain pli amer qui la bouleversait !

Mieux valait pour tous deux conserver le souvenir des dernières heures écoulées, des longues causeries qu'il avait su rendre si attachantes pour captiver la pensée de sa compagne et calmer son inquiétude. Pas un mot troublant ne lui avait échappé, pas une allusion au passé ! La nuit, un seul voyageur partageait leur compartiment ; brisée de fatigue, les paupières closes, envahie par un demi-sommeil, elle entendait le pas de Verneuil allant et venant dans le couloir, aussi ferme que s'il eût encore monté la garde, face à l'ennemi. Confiante, rassurée, elle s'était abandonnée à la douceur de cette protection !

Encore une station et elle allait embrasser son père, rentrer à la Buissonnière, retrouver l'existence qu'elle avait voulu fuir ; mais elle y revenait avec la bienfaisante certitude que, désormais, Roland et elle ne craindraient plus de se rencontrer.

Quand se reverraient-ils ? Sans doute dans très longtemps... Alors il lui présenterait sa compagne, et serait devenu le chef d'une jeune famille... et Valère aussi aurait pris son parti, fondé un foyer ! Pourquoi s'en désoler ? Chacun d'eux ne devait-il pas aller vers sa destinée ?

Sur le quai de la station, elle aperçut le clair visage de Cyprien Odeille ; en un clin d'œil il fut devant son wagon et s'empara de sa valise.

— J'étais sûr que ma lettre te déciderait à venir, dit-il. Tu as bien fait.

Elle gémit :

— Père est donc très malade ?

— Non, non, affaibli seulement, une sorte de langueur ; sans aucun doute, il a besoin de toi pour retrouver son énergie ; tu es le meilleur remède, cela doit te donner du courage. Je lui ai dit que toi aussi tu t'ennuyais et que tu m'as écrit d'être ici pour te recevoir, afin de lui faire la surprise de ton retour. Il a voulu venir et t'attend dans l'auto.

Sans ajouter un mot, Valère se hâta vers la sortie, elle arriva presque en courant devant la voiture. M. de Louze, maigre et pâli, mais rayonnant de joie, lui tendit les bras.

— Papa, cher papa ! c'est fini des voyages sans toi ! Nous ne nous quitterons plus ! dit-elle, les larmes aux yeux, en l'embrassant tendrement.

— Ma petite fille ! que je suis donc heureux ! Ainsi, tu souffrais comme moi de ton éloignement ; Cyprien me l'a dit. Si j'avais pu le deviner, je t'aurais appelée... Quand as-tu quitté Biarritz ?

— Mardi dans l'après-midi.

— Ah ! mais alors... tu as voyagé seule la nuit ?...

— Accompagnée... d'une personne de confiance qui a fait le voyage avec moi jusqu'à Mézidon, répondit Valère, hésitante.

Dans le transport de sa joie, M. de Louze ne vit même pas qu'elle rougissait ; une seule chose l'occupait : sa fille était près de lui !

— Ah ! vraiment ! tout s'est arrangé au mieux, car Alberte est restée à Biarritz... Pas pressée de revenir, cette jeune mondaine !

Cyprien, sur le devant de l'auto, avait pris le volant, laissant le père et la fille à leurs effusions. Le temps était splendide ; la Buissonnière, sous les grands arbres, avec sa pelouse ensoleillée, avait un air de fête pour recevoir sa jeune maîtresse.

Quand Odeille se fut retiré, la journée s'acheva tout embaumée par la douceur du revoir. M. de Louze parlait, racontait les menus faits qui avaient marqué ses longues semaines solitaires ; tout en contemplant sa fille, il l'interrogeait, voulait mille détails sur la vie qu'elle avait menée, l'emploi de ses journées, les distractions, les plaisirs dont elles étaient remplies, le nom aussi de ses amis de passage ; un seul ne vint pas sur les lèvres de Valère : celui qu'elle gardait dans son cœur !

— Où donc est Edith ? demanda-t-elle tout à coup.

— Ta jolie maid ? Elle n'est pas ici. Que veux-tu !

C'est ma faute ; elle m'a demandé un congé pendant ton absence, je l'ai accordé ; je n'avais pas besoin d'elle et cela paraissait lui tenir au cœur. Moi, je croyais que tu ne rentrerais pas avant quinze jours. Esther fait très bien le service à table, nous aviserons...

— Laisse donc, père, ma jolie maid, comme tu l'appelles, ne sera pas longtemps à mon service : il y a un mariage en train.

— Ah ! Ah ! voyez-vous cela ! Eh bien ! nous en serons quittes pour un beau cadeau ; sais-tu le nom du fiancé ?

— Edith est une mystérieuse ; sa réserve est facile à garder, car je ne l'ai jamais interrogée ni sur sa famille, ni sur son passé. C'est avant mon départ, quand elle a refusé de me suivre, que j'ai deviné l'existence du fiancé ; elle a avoué, mais s'est montrée très peu disposée aux confidences. Sais-tu où elle passe son congé ?

M. de Louze ouvrit les bras, et dit en riant :

— Tout comme toi, je n'ai rien demandé, et elle n'a rien dit ! Peut-être aux bains de mer, c'est la mode pour tout le monde à présent... Tu tombes de sommeil, ma chérie ; le voyage a été trop long fait tout d'une traite, va te reposer.

Avait-il vraiment été long, ce voyage dont Valère se remémorait, tout émue, les moindres incidents ? Elle devait bien souvent le refaire en rêve !

Pendant les jours qui suivirent son retour, la joie de voir renaître à la Buissonnière la douce atmosphère familiale rendit à M. de Louze une vigueur passagère, sa gaieté reparut ; il fit des promenades en auto avec sa fille, l'emmena même aux grands marchés, dans les centres où une maison amie pouvait l'accueillir quelques heures. Au retour, il était fatigué, mais content, l'esprit occupé des affaires intéressantes qu'il avait traitées ou vu traiter, le cœur dilaté par la présence de son enfant qui l'écoutait avec autant d'intérêt que si elle eût été la première fermière du canton.

Mais peu à peu le beau feu de paille s'éteignit ; il

s'en aperçut et lutta pour retenir ses forces qui diminuaient, puis, de guerre lasse, s'abandonna aux heures d'accablante fatigue. Une seule corde vibrait en lui sans s'affaiblir : l'amour paternel !

Valère, le voyant dépérir, s'inquiéta en secret, redoubla de prévenances, parla d'appeler le médecin ; il refusa en souriant.

— A quoi bon les faiseurs d'ordonnances infaillibles ? Je n'ai aucune maladie, je m'affaiblis, voilà tout, c'est dans l'ordre naturel quand on avance en âge.

La gaieté ne passait plus que comme un éclair dans les mornes soirées que Valère s'évertuait à rendre agréables. Soit qu'elle proposât de faire une partie d'échecs, la passion de M. de Louze, qu'elle fût la lecture à haute voix ou bien que, son violon en main, elle choisît les morceaux favoris de son père, elle le voyait peu à peu s'évader du moment présent et, le front soucieux, tomber dans une mélancolique rêverie, comme s'il eût retourné dans son esprit un problème insoluble.

— Père, à quoi penses-tu ?

Question toujours la même qui provoquait des réponses variées : tantôt il pensait à une conversation qu'il avait eue avec un fermier, tantôt c'était un article de journal qui servait de prétexte à ces moments d'absence de plus en plus fréquents, jusqu'au jour où, pressé par un insurmontable tourment, il dit soudain :

— Je pense à te marier avant de mourir.

Elle eut un grand frisson et s'écria :

— D'où te vient cette idée, père?... Tu n'es pas malade, ce matin tu l'affirmais.

— Je ne suis pas *très malade*... mais je vieillis, et je me suis promis que ton sort serait fixé avant ta vingtième année qui approche.

— Mon sort, c'est de rester près de toi ! Je ne veux pas te quitter.

— Ai-je parlé de t'éloigner ? L'expérience de Biarritz m'a prouvé que la vie mondaine ne te tente

pas. Mais, Dieu merci ! dans nos régions, il y a des jeunes gens instruits, bien élevés, qui aiment la grande culture et s'y donnent...

— Je ne me soucie pas d'eux, dit brusquement Valère.

— D'eux, en général, mais de tel ou tel qui, par le caractère, les goûts, voire le physique, répondrait à nos désirs ? Toi qui aimes tant notre Buissonnière, réfléchis, mon enfant, qu'il faut la main ferme d'un homme intelligent et averti pour la maintenir belle et prospère, telle qu'elle est aujourd'hui, et que moi, il n'y a pas de doute possible, je décline. J'ai attendu pour te parler mariage, malgré les avances qui m'ont été faites... J'avais un espoir... trop beau !... Il ne s'est pas réalisé. Aujourd'hui, je reviens aux sages projets qui assureront notre bonheur à tous deux. Fais comme moi, pense au jeune maître de la Buissonnière qui sera ton ami, ton soutien pour la vie, et aussi à moi, qui resterai là, l'aïeul des petits enfants que je chéris d'avance. A la première offre raisonnable, promets-moi de réfléchir ?

— Oui, je réfléchirai, répondit Valère, dans un murmure qui ressemblait à un gémissement.

Au déclin du jour, elle se dirigea vers la tour de M^{me} Malbrough et, appuyée à la légère balustrade, y pleura longtemps.

Un homme passa sur le fossé herbeux du sentier... Cyprien Odeille leva la tête ; il la considéra une minute dans son attitude désolée, puis continua sa route en silence ; le bruit de ses pas, assourdi par l'herbe, n'attira pas l'attention de la jeune fille. Il poursuivit son chemin, le front incliné, l'air méditatif, s'étonnant d'être mêlé tout à coup, et comme malgré lui, à la vie intime de sa jeune amie.

La veille, il arpentait une route longeant le Valvert quand une voix de femme prononça son nom, et il vit paraître au-dessus de la haie du jardin la ravissante figure de M^{me} de Songeux, abritée sous une ombrelle rouge.

— Mais oui, c'est moi ! dit-elle, riant de son air

surpris; revenue d'un pays de délices que le baron proclame dangereux! Il paraît que j'étais en passe d'y oublier tous mes devoirs... simplement parce que j'ai prolongé mon séjour d'une semaine au delà du temps convenu. Quand il a su que Valère, au contraire, avait abrégé ses vacances de quinze jours, il a naturellement jugé que j'aurais dû revenir avec elle! L'avez-vous vue depuis son retour?

— Oui, Madame; je vais fréquemment à la Buissonnière rendre quelques services à M. de Louze qui est souffrant.

— Ah! c'est donc vrai, cette histoire qui a mis à l'envers la tête de sa fille?... J'ai cru — mon Dieu, c'était peut-être un peu méchant, — je pensais qu'elle avait surtout cédé, en me quittant, au plaisir d'être accompagnée par son beau cousin, qui s'est trouvé là juste à point pour jouer le rôle de protecteur, comme dans les pièces à grand effet; que, flattée de son empressement, elle avait même exagéré son inquiétude!

— Pardon, Madame, je ne vous comprends pas; de qui donc parlez-vous?

— Evidemment de M. Verneuil; je ne connais pas d'autre proche parent à Valère. M. de Louze a dû être touché du dévouement de son neveu. Figurez-vous qu'arrivé seulement depuis deux jours à Biarritz, il a tout quitté : amis, plaisirs... tout enfin, pour accompagner sa cousine! Si elle avait voyagé sans lui, elle aurait couru, paraît-il, mille dangers! Cet aimable jeune homme vous l'a sans doute expliqué?

— Non, Madame, car je n'ai pas eu le plaisir de le voir; il est certainement reparti aussitôt arrivé. Veuillez m'excuser, je vais à un rendez-vous et je suis en retard.

Cyprien n'avait jamais éprouvé la moindre sympathie pour M^{me} de Songeux; en ce moment, elle lui parut odieuse. Cependant, de ses commentaires malveillants un fait certain ressortait : Roland Verneuil, parti de Biarritz avec sa cousine, n'était pas venu jusqu'à la Buissonnière; Valère y était

arrivée seule. C'était donc lui « la personne de confiance » vaguement mentionnée par elle, et qui l'avait quittée à Mézidon ! Pourquoi ce mystère ? Odeille était d'une nature essentiellement loyale ; ce qu'il aimait surtout dans le caractère de Valère, c'était sa parfaite droiture, et de Roland il avait conservé la même impression. Pour que la jeune fille se fût résignée à user d'équivoque au lieu de parler franchement, il devait y avoir une raison majeure... raison facile à deviner : M. de Louze voyait avec déplaisir tout ce qui pouvait rapprocher l'un de l'autre les deux jeunes gens ; peut-être avait-il été jusqu'à refuser la main de Valère à son neveu !... et ils s'aimaient ! Cyprien, se rappelant la gentille idylle qui avait précédé son mariage, pensait : « Moi non plus, je n'aurais pas consenti à laisser ma bien-aimée rouler seule dans un train de nuit par ce temps de malfaiteurs ; cela est tout naturel ! Pour garder ainsi le silence, il faut donc que Valère craigne de voir suspecter la délicatesse de son cousin... et maintenant elle se désole de leur séparation, la pauvre ! Je voudrais lui être utile : à la première occasion, je tâcherai de sonder les sentiments de M. de Louze. »

L'occasion se présenta plus vite qu'il ne le pensait. Le surlendemain, M. de Louze lui fit demander de venir étudier avec lui les nouvelles clauses réclamées par un fermier au renouvellement de son bail. Le travail terminé, l'ancien avocat posa sa plume d'un air découragé.

— L'aurais-je jamais supposé, mon ami, cela me fatigue autant que de courir les champs ! Le moral décline donc chez moi autant que le physique ? Cela fait mon tourment ! Non pas pour moi ! Certes, j'espérais mieux de ma robuste constitution, mais je subirais sans plainte le sort commun à ceux qui vieillissent, s'il n'y avait pas Valère !... ma fille qui, moi disparu, resterait seule en face d'une situation difficile, avec une fortune trop lourde à gérer pour une femme, et surtout privée d'affection ! Elle ne veut pas me quitter, refuserait une union qui l'en-

lèverait à la Buissonnière pour la placer au loin, même dans la plus belle situation. Je dois donc chercher dans notre proche entourage. Voyons, ne connais-tu personne, un homme digne d'elle qui, aimant la grande culture, trouverait ma fille assez charmante pour lui confier le bonheur de son foyer? Toi qui la connais, tu ne peux pas douter que son mari sera heureux, et, peu à peu, je le laisserai maître ici.

M. de Louze regardait le jeune veuf avec insistance, ses yeux étaient plus éloquents que ses paroles. Cyprien n'avait qu'un mot à dire; ce mot, il ne le prononça pas. Dans un éclair, il pensa à Sidonie qui aimait si ardemment sa grande amie, au cœur chaud et dévoué que Valère cachait sous sa réserve... Il la revit soudain en haut de la vieille tour, dans son attitude désolée, et revenant aussitôt au souvenir de la jeune femme qu'il pleurait encore, il dit en souriant :

— Je crois, mon cher Monsieur, que vos inquiétudes sont excessives et servent à augmenter votre mal. Valère est plus raisonnable que les jeunes filles de son âge; elle a l'âme assez haute pour ne jamais choisir un compagnon indigne d'elle et de vous, mais, très indépendante, elle ne se laissera pas marier : il faut qu'elle choisisse elle-même, ou bien elle sera malheureuse. Attendez celui qui viendra certainement, et délivrez-vous de ce tourment; il retarde, n'en doutez pas, votre complet rétablissement.

De cet entretien, Odeille emporta un vague regret; une sorte de mirage lui montrait la résurrection de son foyer et Sidonie entourée de soins délicats par une jeune femme qui l'appellerait tendrement : ma fille, mais il le sentait, hélas! l'enfant, de plus en plus frêle, ne serait que passer en ce monde... et Valère en aimait un autre!

— Pauvre petite! murmura-t-il, qu'est-ce que M. de Louze peut reprocher à ce grand garçon qui, j'en suis sûr, est un homme d'honneur et un homme de cœur?

XIX

Depuis un mois M^{lle} de Louze était rentrée à la Buissonnière, Edith n'avait pas donné signe de vie ; cette absence prolongée, ce silence l'étonnaient et l'inquiétaient. Jusqu'alors elle ne s'était pas rendu compte de la place que sa jolie femme de chambre avait prise dans sa vie journalière. Edith évoluant silencieusement autour d'elle, la comprenant à demi-mot, prévenant ses moindres désirs, Edith dont le regard profond et doux lui avait versé un mystérieux réconfort dans ses heures de désolation lui manquait à tout instant.

Elle fit l'inspection de la chambre que la jeune maid occupait près de son appartement. Un ordre parfait y régnait : le linge dans les tiroirs, les vêtements qu'elle n'avait pas emportés dans la penderie, deux livres de prières sur la table. Celle qui était partie croyait certainement revenir... Quelle pouvait être la cause imprévue de cette étrange désertion ?

L'ex-femme de chambre de M^{me} de Louze, la vieille Esther, qui s'occupait habituellement de l'office, s'impatiait de remplacer l'absente, insinuait qu'à son âge il n'était plus possible de cumuler les emplois.

Un matin, voyant que sa maussaderie était à son comble, Valère essaya de l'amadouer.

— Soyez certaine que je comprends votre ennui, ma bonne Esther ; si je savais où se trouve Edith, je lui écrirais de revenir sans délai.

— Lui écrire ? Ce n'est pas la peine ! marmotta la vieille femme ; Mademoiselle n'a qu'à envoyer Jean-Louis.

— Comment? Vous savez où elle est? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?

— Mademoiselle n'a rien demandé; on sait que Mademoiselle n'aime pas les cancons, riposta Esther d'un ton rogue.

— Enfin, à présent que vous avez commencé, expliquez-vous. Où puis-je trouver Edith?

— Tout au bout du village, sur la route de Cuverville, chez la dame en noir.

— La dame...?

— Oui, on l'appelle comme ça, parce que, bien sûr, ce n'est pas une femme *du commun*; pas riche et très polie, mais au fond, ça se devine, fière, cachée! Voilà trois ans qu'elle habite la maison aux peupliers; d'abord, au village, on ne l'aimait pas, ensuite on s'est habitué à la voir sans lui parler. La vieille Hyacinthe, qui fait son service et ses commissions, est sourde et trop sotte pour renseigner les curieux. Il n'y a que M. le curé qui entre dans cette maison-là!

— Voulez-vous parler de la personne en noir qui se tient le dimanche dans le bas de l'église, près du dernier pilier?

— C'est elle, Mademoiselle.

— Et vous m'assurez qu'Edith est là?

— Je n'y ai pas été voir, bien sûr! répondit Esther, toujours hargneuse, c'est la Robin qui l'a vue entrer. Si Mademoiselle veut envoyer Jean-Louis...

— Non, merci, dit Valère, décidée à tirer elle-même au clair les racontars de la bonne femme.

Après le déjeuner, elle sortit et, au lieu de suivre la grande route, se dirigea vers le village par des sentiers à travers les champs de blé. Dépouillés de leurs lourds épis, ils les portaient encore rassemblés çà et là, en petites meules, et semblaient se reposer sous le brûlant soleil de trois heures.

Au lieu de traverser le bourg, M^{lle} de Louze le tourna et rejoignit le chemin qui menait à Cuverville. Que de fois elle avait passé là en auto, sans

remarquer la maisonnette qu'elle aperçut, cinquante mètres plus loin, à peine visible sous le rideau de peupliers qui l'entourait !

Pas de sonnette à la haute grille de bois. Valère passa la main à travers les barreaux, souleva le loquet et entra sans bruit dans le petit jardin. Contrairement aux habitudes des paysans, il était rempli, non de plants de légumes, mais de fleurs disposées en corbeilles sur une pelouse minuscule. Nul moyen non plus d'appeler à l'entrée de la maison ; peu importait à la visiteuse, résolue à surprendre Edith, si elle était vraiment là.

Elle tourna le bouton de la porte et se trouva dans une pièce garnie de meubles simples et anciens, mais de forme élégante ; aux murs, deux belles gravures, sur une console une grande miniature. Dans l'agencement de cette petite salle on sentait la main d'une femme aux goûts délicats. D'un seul coup d'œil, M^{lle} de Louze vit tout cela. Qu'allait dire l'habitante de cette demeure du sans-façon qu'elle avait mis à s'y introduire?... Il n'était plus temps de reculer ; des pas légers approchaient, la porte du fond s'ouvrit, Edith parut, une Edith bien différente de celle que Valère venait relancer : ses beaux cheveux négligemment tordus et délivrés de la petite coiffe qui indiquait son emploi à la Buissonnière, elle portait une blouse blanche d'infirmière.

En apercevant sa maîtresse, elle étouffa un cri et devint si pâle que, craignant de la voir défaillir, celle-ci s'avança vivement pour la soutenir.

— Pourquoi vous troubler, Edith ? Pensiez-vous donc que je n'apprendrais pas, un jour ou l'autre, votre présence ici ? J'ai voulu venir moi-même pour éviter les commérages des autres domestiques. Voyons, que signifie votre conduite ? Quand reprendrez-vous votre service à la Buissonnière ?

La jeune fille secoua la tête.

— Probablement jamais.

— Comment, jamais ! exclama Valère ; vous que

je croyais si attachée, vous ne daignez même pas m'avertir, me donner les raisons qui vous décident à me quitter. Voilà vos procédés !

Elle avait élevé la voix, Édith eut un geste suppliant.

— Plus bas, on pourrait vous entendre.

— Qui donc ? La dame en noir dont j'ai appris l'existence ?

— Une malade..., ma mère, balbutia Édith. Ah ! mon Dieu, elle m'appelle !

La jeune fille s'élança vers la porte. M^{lle} de Louze, attirée par l'étrange émotion qui l'avait remuée en entendant ce plaintif appel, entra derrière elle dans la grande chambre d'une simplicité monacale ; quand Édith la vit, elle était à deux pas du lit blanc où une femme, soutenue par des oreillers, se tenait à demi couchée. Dans son visage diaphane l'éclat de deux grands yeux bruns donnait encore de la vie aux beaux traits réguliers, comme ceux d'Édith ; leur regard à demi conscient s'arrêta sur l'étrangère et aussitôt un nom s'échappa de ses lèvres, avec un accent d'indicible joie :

— Sabine !

— Non, ma chère petite mère, dit Édith, s'inclinant vers elle, comme lorsqu'on parle à un enfant, c'est M^{lle} de Louze, tu sais bien, elle habite la Buissonnière.

— Oui, oui, M^{lle} de Louze... Sabine chez moi !... Dieu est bon, Il me récompense !... Chez moi, Sabine ! Demande-lui de m'embrasser... seulement une fois !...

— Qui est Sabine ? murmura Valère à l'oreille de la jeune fille.

— Une fille... qu'elle a perdue.

— Une fille qu'elle a pleurée... et elle croit que je suis... Oh ! mais alors, il faut lui laisser son illusion !

Valère fut aussitôt près du lit ; ses lèvres s'appuyèrent pieusement sur le beau front uni de la malade qui ne l'avait pas quittée des yeux. Celle-

ci porta la main à son cœur pour en comprimer les mouvements désordonnés et répéta encore : « Dieu est bon ! »

— Qu'Il vous bénisse, Mademoiselle, dit Edith à voix basse, avec une ferveur singulière ; maintenant, je vous en supplie, partez ; une émotion prolongée peut la tuer, son cœur est si malade !

Valère obéit docilement, mais au seuil de la chambre elle jeta un dernier regard sur la pauvre femme dont les paupières closes voilaient le magnifique regard. Sur la route du retour, elle le revoyait extasié de joie sous son baiser. Edith, cette gentille domestique qu'elle aimait certainement, mais d'une affection un peu distante, lui inspirait tout à coup un autre sentiment... Elle trouvait naturel de la traiter d'égale à égale !

Le surlendemain était jour de grand marché, il fut convenu que Valère accompagnerait son père. Elle le trouva prêt à se mettre en route, moins abattu, presque gai ; cela eut une heureuse influence sur les heures qu'ils passèrent au loin. Valère n'entendit point les tintements du glas qu'une brise favorable apporta du village jusqu'à la Buissonnière. Le soir venu, père et fille causaient tranquillement près d'une fenêtre ouverte dans l'air tiède d'une belle nuit ; tout à coup elle demanda :

— Père, où donc ai-je été baptisée ?

— Mais... évidemment où tu es née !

— En Italie, alors ? Je dois avoir d'autres prénoms que Valère, on en donne toujours plusieurs aux enfants. Te souviens-tu des miens ?

Il y eut un silence, M. de Louze s'efforçait de raffermir sa voix :

— Si j'ai bonne mémoire, tu te nommes : Valère, Marie, Sabine, dit-il comme à regret.

— Mon acte de baptême nous renseignera au juste ; tu l'as, n'est-ce pas ?

— Oui... peut-être... égaré dans une masse de papiers. Quelle lubie te prend ?

— C'est vrai que je n'y avais jamais pensé ! Il

est probablement rédigé en italien, tu me le montreras.

— Oui, oui, c'est entendu, quand je pourrai le chercher sans fatigue. Bonne nuit, ma chérie.

Avant de l'embrasser, il la tint une minute devant lui, scrutant sa physionomie; rien ne transparaissait de l'émotion qui remuait l'âme de sa fille.

Cette nuit-là, elle eut un sommeil agité et fut plusieurs fois réveillée en sursaut par une pensée tenace : le nom prononcé par la mère d'Édith et inscrit sur son acte de baptême, n'était-ce que pure coïncidence?

Quand, le matin venu, elle rejoignit son père pour le premier déjeuner, elle sentit le même regard anxieux que la veille au soir, et y répondit par le beau sourire tendre qui le rendait toujours heureux; puis ce fut, comme entre ceux qui mènent une existence paisible, l'échange de menus propos que les étrangers trouveraient fastidieux.

M. de Louze se disposait à se rendre, dans l'après-midi, à la ferme la plus lointaine où devait avoir lieu l'adjudication d'une coupe de bois.

— Je ne te propose pas de venir avec moi, dit-il, je suis obligé d'emmener Nicolas l'rentou et nous irons avec la voiturette. Ne vas-tu pas t'ennuyer?

— Quelle idée! A la Buissonnière on ne connaît pas l'ennui.

— Mais enfin, quels sont tes projets pour aujourd'hui?

— Ils sont légion, dit Valère en riant, je n'ai pas encore choisi; et tout de suite elle pensa : « Ce n'est pas vrai, je n'ai qu'un projet, *un seul*, qui me hante depuis hier! »

La voiturette partie, elle remonta chez elle; Esther, qui la guettait, l'arrêta au passage.

— Mademoiselle, le fils du boulanger, en apportant le pain, m'a appris une nouvelle : la dame en noir est morte! Il paraît que c'était vraiment la mère d'Édith, bien qu'elles ne portent pas le même nom. Les femmes sont allées tout de même à l'en-

terrement; M. le curé l'estimait beaucoup! Peut-être qu'Edith va revenir; si elle ne revient pas, Mademoiselle serait bien bonne de prendre ma petite nièce, je la dresserais moi-même au service!

— C'est bien, Esther, je vous promets d'y penser, dit brièvement la jeune fille qu'un grand frisson avait secouée.

Elle mit son chapeau et se lança dans le sentier à travers champs qu'elle avait parcouru peu de jours auparavant. Elle marchait vite; son émotion grandissait à mesure qu'elle se rapprochait de la route de Cuverville et de la maisonnette aux peupliers qui l'attirait invinciblement. Une déception l'attendait : la barrière était fermée, les volets clos. La pauvre mère, qui, dans son délire, l'avait prise pour sa fille, n'était plus là! Mais Edith?... Avait-elle abandonné si vite ce toit qui était vraiment le sien? S'était-elle éloignée sans se douter que son chagrin trouverait un écho dans le cœur de Valère? Mieux qu'un écho! car elle sentait se réveiller en elle la violente douleur qui avait dévasté son cœur d'enfant à la mort de M^{me} de Louze. Dans l'espoir de rencontrer la jeune fille, Valère se décida pour la route qui traversait le village. Le curé, un grand vieillard à l'air intelligent, rentrait au presbytère; elle l'arrêta :

— Monsieur le curé, vous avez perdu, cette semaine, une de vos paroissiennes.

— Oui, Mademoiselle, une âme mûre pour le ciel.

— Mais sa fille, ma jeune femme de chambre, qu'est-elle devenue? La maison est fermée.

— M^{lle} l'arnou a conduit le cercueil de sa mère à Lisieux; elle est rentrée ce matin. Je viens de traverser l'église, vous l'y trouverez encore près de Dieu : c'est le refuge des âmes souffrantes. Au revoir, Mademoiselle.

La vieille petite église, au toit écrasé sous son clocher pointu, était à deux pas. Pleine aux offices du dimanche, elle eût été un désert pendant la semaine si le prêtre n'y avait fait de longues stations.

En passant du grand jour à la demi-obscurité du sanctuaire, Valère, ébloui, distingua vaguement une forme mince et noire devant l'autel. Sans bruit, elle vint s'agenouiller près d'Edith, absorbée dans sa prière... Elle se souvint de Louise Malorne, de Laurence Loverine, que leur confiance en Dieu rendait fortes en face de l'épreuve, et, dans le même élan qui l'avait soulevée à Biarritz, elle répondit à l'appel sublime qui renferme toute foi et toute espérance : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » De quelle douleur était-elle menacée ? Elle l'ignorait, mais sentait toute son âme frémir. Comment Edith eut-elle le sentiment de sa présence ? Après un signe de croix, elle se leva ; toutes deux sortirent en silence. Alors, sans préambule, celle que le prêtre venait de nommer M^{lle} Farnou répondit à la question inexprimée de sa compagne.

— Elle s'est éteinte tout doucement, après votre baiser ; ce qui reste d'elle en ce monde n'est plus ici ; je l'ai accompagnée à Lisieux : elle désirait reposer près...

— Près de sa fille Sabine, acheva M^{lle} de Louze.

— Non, dans la même tombe que ses parents. Elle a vécu heureuse près d'eux jusqu'au jour où la grande vie l'a prise, pour la briser !

— Où donc a-t-elle perdu votre sœur ?

— A Paris, il y a longtemps.

Elles arrivaient devant la petite maison ; Edith avait répondu à la dernière question d'une voix brève, apparemment absorbée par le soin d'ouvrir la grille et les volets.

Elle avança l'unique fauteuil vers M^{lle} de Louze et, du même pas souple et gracieux qui avait une fois causé l'erreur de Roland, traversa la pièce pour prendre un autre siège. Quand elle fut assise en face de sa visiteuse, la lumière qui entraît à flots dans la petite salle fit merveilleusement ressortir la splendeur de ses cheveux d'or et la blancheur laiteuse de son teint. Valère la considérait en silence, elle croyait se trouver en présence d'une inconnue ! Pourtant le beau regard était là, fier et

chargé d'une tendresse qu'il n'avait jamais osé exprimer.

— Edith, dit-elle, hésitante, si vous ne rentrez pas à la Buissonnière, comptez-vous demeurer seule dans cette maison isolée?

— Ma mère y a vécu trois ans; la vieille Hyacinthe viendra comme d'habitude dormir dans la mansarde. Je resterais seule sans frayeur, d'ailleurs je ne suis plus ici qu'un oiseau de passage!

Et, répondant au regard surpris qui l'interrogeait :

— Oubliez-vous mon fiancé?

— Ah! c'est vrai! Au moins, Edith, est-il digne de vous?

— Demandez-moi plutôt si je ne suis pas indigne de lui appartenir, répondit la jeune fille en désignant un grand Christ d'ivoire.

— Religieuse!

Interdite, M^{lle} de Louze contemplait son ancienne femme de chambre qui s'élevait subitement à ses yeux au rang des âmes privilégiées. A la pensée qu'elle allait disparaître de son horizon, une inexplicable attirance la portait vers elle.

— Vous ne partirez pas tout de suite, dit-elle sur le ton de la prière.

— Je resterai encore, si vous avez besoin de moi;... mais je ne peux plus, maintenant, rentrer à la Buissonnière.

— Edith, prononça lentement M^{lle} de Louze, il y a un secret dans votre vie et — c'est insensé, inexplicable, — depuis hier, il me semble que le même mystère m'enveloppe. Je fais des rapprochements que rien ne justifie, car enfin, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, rien n'est plus simple que ma vie! Savez-vous ce qu'hier j'ai demandé à mon père? Mon acte de baptême et quels noms je porte avec celui de Valère. L'acte, il ne sait où le trouver; les noms, il s'en souvient, et j'ai senti qu'il me les disait à regret! L'un d'eux est Sabine, celui que votre mère m'a donné dans son demi-délire... Sa-

bine... ce n'est pas un prénom répandu ; parmi mes connaissances, personne ne le porte. Je n'ai pas osé insister près de mon père, il avait l'air si singulier ! Mais une foule d'idées, plus insensées les unes que les autres, me hantent, m'obsèdent ! Comment pourrais-je m'en délivrer ?

Edith écoutait, gardant l'immobilité d'une statue. Au léger tremblement de ses mains, un observateur moins troublé que Valère eût deviné l'intense émotion qu'elle refoulait.

— Comment chasser ces chimères ? répéta M^{lle} de Louze.

— En vous assurant si ce sont des chimères ; vous ne savez donc rien ? J'espérais que M. de Louze vous avait confié...

— Confié quoi ?

— Il attend... C'est vrai que vous n'avez pas encore vingt ans, dit Edith qui suivait tout haut sa pensée.

Elle attacha sur la jeune fille un long regard chargé tour à tour d'angoisse et d'amour.

— Mademoiselle Valère, dit-elle lentement, j'ai vu, *je sais* que vous pouvez garder courageusement un secret douloureux. Voulez-vous me promettre, si je vous confie celui que vous désirez connaître, que vous n'en direz rien à M. de Louze jusqu'au jour où lui-même parlera... Car il parlera, soit à votre majorité, soit quand vous vous marierez. Il dira ce qu'il sait, pas *toute* la vérité, il en ignore une partie.

— La vérité, répéta Valère en joignant les mains, c'est donc vrai qu'il y a un secret me concernant ! Parlez, Edith, j'ai confiance en vous, et je vous promets le silence.

Les mains toujours jointes, toute son âme tendue vers ce qu'elle allait apprendre, la jeune fille écouta les paroles que la voix grave et douce d'Edith rendait solennelles.

— Mademoiselle Valère, vous êtes la fille chérie, adorée, de M. de Louze. Dieu vous l'a donné pour

père et vous devez lui être dévouée *comme une véritable fille...*, mais il n'est que votre père adoptif.

Quel chemin avait fait l'esprit de Valère sous l'empire des pensées qu'un instant auparavant elle tenait pour insensées? Elle ne prononça pas une parole, ne jeta pas une exclamation... Elle demeurait en face de cette révélation, ne doutant pas qu'elle ne fût vraie, et s'efforçant de l'accepter.

— Mais alors, dit-elle tout à coup, mes parents, ma mère?... Oh! Edith, dites, dites si je me trompe! Suis-je la Sabine qu'elle a perdue, celle que j'ai embrassée l'autre jour?...

Edith se leva et, ainsi qu'on en use avec les enfants, prit dans le sac de Valère son fin mouchoir pour essuyer son visage inondé de larmes.

— Calmez-vous, ma chérie, je vous en supplie; maintenant que j'ai parlé, il faut que j'achève, mais comment le ferai-je si vous n'êtes pas courageuse? Sachez d'avance qu'il n'y a rien de déshonorant dans votre histoire.

Assise maintenant près de son ancienne maîtresse et retenant ses deux mains dans les siennes en un geste quasi maternel, M^{lle} Farnou commença :

— Ce fut seulement pendant la guerre, bien des années après votre disparition, que maman retrouva vos traces. M^{me} de Louze était morte; vous demeuriez la consolation, l'enfant adorée de l'homme de bien qui vous destinait son nom et sa fortune.

« Comment la pauvre femme qu'elle était devenue eût-elle osé bouleverser votre vie?... Vous aimiez votre père adoptif avec l'ardeur de votre nature exclusive. Eussiez-vous consenti à ne lui donner que la seconde place dans votre cœur? Pour reprendre ce cœur, votre mère eût été contrainte de vous faire descendre jusqu'à son humble situation, et vous êtes fière! Il y avait de l'héroïsme dans son amour maternel; en renonçant à rentrer dans votre vie, elle l'a prouvé. Vous pouvez vivre sans remords : vous êtes et vous resterez *par sa volonté* M^{lle} de Louze.

— Mais elle ne m'a pas fermé son cœur... Elle n'aimait? implora Valère.

— Pouvez-vous en douter? Votre baiser était la seule récompense qu'elle eût désirée ici-bas!

Edith alla prendre dans un petit secrétaire une enveloppe fermée et la remit à sa sœur.

— Prenez cela, c'est une relique; vous y trouverez vos actes de naissance et de baptême que le pauvre M. de Louze n'a jamais vus, et une sorte de récit écrit pour vous par maman. Je devais vous remettre cette enveloppe quand elle serait morte et votre sort fixé.

Valère prit la précieuse enveloppe et entoura Edith de ses bras; elles demeurèrent longtemps enlacées. Durant une heure encore, M^{lle} de Louze s'abandonna à la tendresse réconfortante de son aînée.

Lorsqu'elle reprit le chemin de la Buissonnière, elle était calme et pensait : « Je ne suis plus la même; je commence une nouvelle vie! »

Ce fut le soir, dans sa chambre et à genoux, qu'elle ouvrit l'enveloppe jaunie. Trois papiers s'y trouvaient enfermés : les actes de naissance et de baptême au nom de Valère-Marie-Sabine Jersy, fille de Louis-Pierre Jersy et de Claude-Marie Saint-Cenin. La troisième feuille, couverte d'une écriture fine et ferme, lettre et récit tout à la fois, commençait par ces mots :

Ma fille bien-aimée, quand tu liras ces lignes, M. de Louze t'aura dit la vérité telle qu'il la sait, et moi, j'aurai quitté ce monde! La Providence, qui m'a conduite si près de toi, qui me permet de te voir passer, heureuse et belle dans ta luxueuse voiture, en décidera! Je m'abandonne à Elle!

Suivait un bref récit des événements qui avaient arraché l'enfant à sa mère :

Veuve d'un officier de marine quand elle épousa Pierre Jersy, sa fille aînée, Edith Farnou, avait sept ans. Deux ans après, Sabine naquit; le

bonheur et l'aisance régnaient au foyer. Alors Pierre retrouva un camarade d'enfance : L'Echallier, qui menait avec sa jeune famille la grande vie, puisant ses ressources dans les opérations financières les plus hasardeuses. Naturellement porté à l'optimisme, Jersey se lia avec lui et l'imita, rêvant de millions à chaque nouvelle opération. Bientôt ils s'associèrent dans des entreprises tantôt fructueuses, tantôt mauvaises; la dernière fut un désastre et les amis se brouillèrent. Les titres de rente appartenant à Edith avaient été confiés, par le tuteur insouciant, à M^{me} Jersey. Pierre parla de s'en servir pour relever sa fortune, en doublant celle de sa petite belle-fille, assurait-il dans son aveuglement. La mère d'Edith s'y refusa énergiquement et fut inflexible.

Après une scène violente, Pierre disparut, et dans un accès de démence, pour se venger, enleva la toute petite Sabine. Comment réussit-il à gagner Naples avec elle? Comprenant enfin la folie de son action, mais s'étant décidé à ne plus revoir sa femme, il lui écrivit qu'elle trouverait la petite fille dans un orphelinat qu'il indiquait; il l'y avait déposée, avec une petite somme d'argent, sous le nom de Valère-Marie-Sabine Renot, puis il était parti avec un groupe d'explorateurs pour le centre africain. Sa lettre ne parvint pas à M^{me} Jersey; après mille recherches infructueuses, elle pleura longtemps les disparus! Cachée humblement dans le grand Paris avec Edith qui, devenue grande, dessinait pour des maisons d'ouvrages à l'aiguille, toutes deux en furent chassées par la grande panique de 1914 et vinrent s'échouer à Caen.

Ce fut là qu'eut lieu le miracle, ajoutait M^{me} Jersey; une lettre partie du front, émanant d'un aumônier militaire, me fut renvoyée par ma concierge de Paris. Ton père, rentré en France, s'était engagé et mourait après trois glorieuses citations. Dans les quelques lignes qu'il dicta au prêtre il implorait mon pardon; par bonheur il nommait encore la maison où il pensait que je t'avais trouvée et ajoutait : « Embrasse-la,

dis-lui que dans ses égarements son pauvre père est resté honnête et qu'il a versé son sang pour expier ses fautes. »

Pleine d'espoir, j'écrivis à l'orphelinat ; la Supérieure me répondit en m'envoyant une copie de son registre : un Français, M. de Louze, t'avait emmenée près de Caen, en Normandie, pour te faire un sort heureux. De Louze, près de Caen ! Le nom et l'adresse me firent bondir ! Je les avais lus la veille dans une annonce : M. de Louze cherchait une jeune fille bien élevée pour servir sa fille ! Ce fut un coup de foudre. Sans me donner le temps de réfléchir, Edith partit pour la Buissonnière, elle fut acceptée. Les gages étaient élevés, elle put m'installer au village, moi trop faible pour travailler. Mes filles étaient réunies sous le même toit : l'une au salon, l'autre, hélas ! clouée à l'office par son dévouement. Que de douceurs ne me donne-t-elle pas ! Je bois ses paroles quand elle me dit ta bonté, le charme que tu exerces sur ton entourage, ta tendresse pour le père qui te rend si heureuse, tes erreurs aussi !... Quand, plus tard, ces lignes tomberont entre tes mains, tu aimeras mieux ta mère sacrifiée que si, pour te reconquérir, elle avait détruit ton bonheur. Dans mon immolation, Dieu m'a donné, sinon le bonheur, du moins la sérénité et l'assurance que j'ai agi pour ton bien. Toi aussi, tu auras des épreuves, ma bien-aimée ; alors, je t'en supplie, confie-toi à Lui, à *Lui seul*. Mon exemple te prouve qu'on peut tout affronter avec son secours

XX

Sous la chaleur pénétrante d'un soleil d'automne qui brillait dans un ciel déjà pâli, M. de Louze, accompagné de Cyprien, avait assisté aux expériences de nouvelles machines agricoles. Près de la fenêtre du studio où on leur avait servi du cidre frais, ils se reposaient. Odeille discourait encore

sur les avantages et les défauts des nouveaux appareils; son auditeur, qui ne suivait plus ses digressions, l'interrompt :

— As-tu vu Valère, ces jours derniers?

— Oui, avant-hier, je crois.

— Alors tu as remarqué...

— Quoi donc?

— Ce qui saute aux yeux, parbleu! Elle est triste, elle manque d'entrain, quoiqu'elle s'efforce de se montrer joyeuse en ma présence.

Cyprien eut le geste vague de l'homme qui ne désire pas répondre; M. de Louze insista :

— Elle est triste... et tu l'as bien vu; tes yeux bleus ne savent pas mentir... et même tu m'as tout l'air d'être mieux renseigné que moi. Mon bon garçon, si tu savais dans quel tourment je vis! Il ne s'apaisera que quand j'aurai réglé tout ce qui concerne ma fille!

Après une minute d'hésitation, Cyprien se résolut à parler.

— Régler ce qui la concerne? Vous voulez dire : quand elle sera mariée? Alors, mon vieil ami, je me demande pourquoi, la connaissant bien, vous supposez que, comme tant de jeunes filles d'aujourd'hui, vous lui ferez accepter un mari qu'elle connaîtra à peine, en lui énumérant ses qualités, sa situation, etc..., quand elle a donné son cœur ailleurs?

— Elle a donné... Tu dis qu'elle a donné son cœur!

— Vous le savez bien, balbutia Odeille, surpris de l'effet produit par ses derniers mots.

— Mais non, je ne sais pas! Si je savais!... car enfin, ma chère enfant est trop délicate, a des sentiments trop nobles pour faire un choix indigne. Voyons, peux-tu me dire?

— Ce sont des choses si intimes... je n'aime pas à m'en mêler; mais vous avez l'air trop malheureux, et la confiance du vieil ami de mon père me touche profondément. Je vais répondre par une question : Qu'avez-vous trouvé de répréhensible dans le galant homme qu'est votre neveu? Pour

quelle raison lui avez-vous interdit la Buissonnière ?

— Roland ! C'est de lui que tu parles?... et tu dis que je l'ai chassé?... Jamais de la vie ! J'ai déploré, presque pleuré son départ. C'est bien lui que je rêvais d'avoir pour gendre ; mais il déplaisait à Valère. Son brusque départ me l'a fait comprendre, car pour lui je crois encore l'entendre me dire peu de temps auparavant : « Elle est adorable ! Accordez-moi quelques jours et permettez que je lui parle moi-même. » Quand cet entretien sentimental a-t-il eu lieu ? Je l'ignore ; en vingt-quatre heures, Roland a décidé de partir, sous prétexte qu'une affaire sérieuse le rappelait. Ma belle-sœur l'a suivi de près, désolée comme moi, c'était visible. Quant à Valère, jamais elle ne fait allusion au temps qu'ils ont passé ici.

— Alors, je n'y comprends plus rien ; c'est inouï ! dit Cyprien perplexe.

Il demeurait là, tenant encore le verre qu'il venait de reposer sur la table avec l'air absorbé de l'homme qui cherche à résoudre un problème insoluble. M. de Louze l'interpella vivement :

— Qu'est-ce qui est inouï ? Parleras-tu une bonne fois ?

— Parler ! Je ne fais pas autre chose, et je continue mon interrogatoire : Pouvez-vous m'expliquer, si Valère a repoussé M. Verneuil, comment elle a consenti à être accompagnée par lui dans le parcours de Biarritz ici, parce qu'il jugeait imprudent qu'elle voyageât seule la nuit, et pourquoi il l'a quittée à Mézidon, au lieu de l'accompagner jusqu'à la Buissonnière, si vous n'êtes pas fâchés ?

Après son bref récit de sa rencontre avec M^{me} de Songeux et du caquetage de celle-ci, Odeille ajouta :

— Cette femme est mauvaise ; il y avait de la malice dans sa manière de présenter les choses, mais je ne peux pas croire qu'elle oserait affirmer un fait comme ce voyage à deux, si cela était faux.

M. de Louze écoutait avec un étonnement croissant : d'une voix mal assurée, il dit :

— Tout cela me confond, mais il faut éclaircir la situation. Hélas ! où est mon énergie ? J'en ai usé la moitié pour satisfaire les caprices de ma pauvre femme ; c'est sa volonté qui m'a conduit dans une impasse. Aide-moi à me tirer de là.

— Je ne demande pas mieux, mais j'ignore en quoi je puis vous être utile.

Absorbé par ses pensées, M. de Louze reprit :

— Tout d'abord, il est sage, il est juste de révéler à Valère sa véritable situation. J'attendais sa majorité... ou son mariage, parce que je comptais sur mon neveu qui sait tout ; ma femme avait impérieusement exigé que je me taise. Depuis que Valère est grande, j'ai toujours reculé devant le chagrin qu'elle va éprouver en apprenant... qu'elle n'est pas ma fille !

L'effet de cette révélation fut trop saisissant sur Odeille pour qu'il pût l'exprimer, même par une exclamation.

— Écoute, dit M. de Louze, la voix altérée par l'émotion, le temps dont je vais évoquer le souvenir fut le plus heureux de ma vie ; j'avais près de moi ma chère femme au comble de la joie, et la délicieuse petite créature qui allait nous devoir le bonheur.

Récit court, mais éloquent, tout embaumé de la douce allégresse de l'excellent homme quand la petite Valère avait appris à le nommer papa.

— Ma femme, acheva-t-il, voulut garder le secret afin que l'enfant lui fût plus fortement attachée. Quand elle mourut, je n'osai pas ajouter au chagrin de la pauvre petite, et ainsi les années s'écoulèrent. Je revis mon neveu à la fête de la Victoire, et je fus frappé, moins de sa beauté physique que de sa loyale physionomie, à la fois sévère et douce. Sa mère connaissait la vérité sur Valère. Il est venu ici librement, mais ne s'engageant à rien parce qu'avant tout il veut aimer profondément la compagne qu'il choisira ; et c'est quand lui-même m'avait donné tant d'espoir que tout s'est rompu ! J'ai cru que ma fille l'avait

éconduit, aussi ce que tu m'apprends me confond.

— Ce ne sont que de simples conjectures, mais il semble qu'elles ressortent de ce voyage, pendant lequel Valère a accepté la protection de M. Verneuil, et je crois que s'il lui était encore indifférent elle vous aurait parlé de lui; ce sont les contradictions d'une âme troublée. A mon avis, il faut, avant tout, lui répéter ce que vous venez de me confier. Rassurez-vous, cher vieil ami, elle est généreuse, aimante; cela ne peut qu'augmenter l'affection qu'elle vous donne.

— Je l'espère, soupira M. de Louze. J'aurais voulu lui éviter certaine crainte : il y a des familles où l'on n'acceptera pas de s'allier à une enfant d'origine inconnue.

— Celles-là, laissons-les de côté; Valère n'y trouverait pas le bonheur!

.

Chaque fois que Valère pouvait s'absenter sans attirer l'attention de son père, elle se dirigeait, par les chemins déserts, vers la maison des peupliers. Quand elle en avait franchi le seuil, une grande paix se faisait dans son cœur. Sous l'influence d'Edith qui vivait là aussi retirée que sa mère y avait vécu, l'âme que Roland comparait à un jardin fermé s'épanouissait, prenait son essor! La foi ardente de la mère sacrifiée animait maintenant le cœur de sa plus jeune fille, son souvenir planait sur les longues causeries des deux sœurs. Pleine de pitié pour elle-même, Valère pensait souvent à l'erreur qui lui avait fait chercher dans le plaisir un remède à son chagrin. Un jour de grande expansion, elle raconta la scène de la tour à M^{lle} Farnou; celle-ci y répondit en évoquant la méprise de Roland lorsqu'il l'avait vue rentrer par la petite porte; elle ajouta :

— L'accent avec lequel il a jeté ton nom, son visage angoissé auraient suffi pour te mettre en garde contre les insinuations de M^{me} de Songeux; tu aurais compris qu'il t'aimait déjà, et toi?..

— Moi, soupira Valère, j'ai lu dans mon propre cœur quand son regard douloureux et indigné m'a appris le mal que j'avais fait ! A Biarritz, je n'avais qu'un désir : implorer son pardon !... Je n'ai pas osé, il montrait une si parfaite liberté d'esprit.

— Cependant, l'insistance qu'il a mise à te faire accepter sa protection pendant ce voyage...

— ... Lui a été inspirée, j'en suis certaine, par le sentiment de sa responsabilité devant mon père s'il m'arrivait malheur. Il a gardé près de moi le même air détaché qui voulait dire : « Le passé est mort, oubliez-le comme moi. »

— Et pour toi ce passé reste vivant, dit Edith en l'embrassant.

Comme Valère s'en retournait à la Buissonnière, un tintement de grelots lui fit tourner la tête ; sous ce harnachement tapageur, un poney arrivait, à la croisée de deux chemins, traînant une charrette anglaise qui s'arrêta net devant M^{lle} de Louze.

— Eh bien ! dit Alberte après un de ces éclats de rire qui sonnaient toujours la moquerie, me prenez-vous pour une revenante du siècle dernier à cause de mon équipage ? Une fantaisie qui fait lever les épaules au baron, mais qui me délivre de l'auto et du chauffeur. Il y a place pour deux ; montez près de moi... Montez donc, insista la jeune femme en voyant le geste de refus de Valère, j'ai reçu des nouvelles de Biarritz où la saison va finir ; elles vous intéresseront.

Sous son chapeau de soleil, M^{me} de Songeux avait la mine épanouie des bons jours, c'est-à-dire des jours où son humeur malicieuse, plus aiguisée, cherchait l'occasion de s'exercer.

— D'où venez-vous, seule en pleins champs ? demanda-t-elle.

— D'une visite à une personne en deuil.

Alberte fit la grimace.

— Vous pourriez mieux choisir vos distractions, je croyais que vous aviez appris à vous amuser ; la petite Loverine, avec son entrain endiable, vous

pourtant donné de fameuses leçons ! J'ai eu de ses nouvelles par Yvonne Tercinet, Yvonne qui épouse son flirt. C'est rare : le flirt ne mène pas au mariage ; mais cette fois je m'y attendais ; ce jeune Percaux est un naïf, insignifiant, encore stagiaire au barreau, mais possédant une belle fortune : un rêve pour Yvonne ! Chez les Tercinet, on vit sur la belle position du père, c'est tout. Après avoir chanté son triomphe, elle parle des membres de notre groupe, et de Laurence en dernier, probablement qu'elle est *le bouquet*. Cette petite vous a-t-elle écrit ?

— Je n'ai reçu d'elle qu'une carte ; elle était encore souffrante.

— Ah ! mais votre beau cousin, qui vous a voué une *estime* si particulière, aurait pu vous faire quelque confidence... Enfin, apprenez qu'il y a anguille... non, mariage sous roche entre lui et M^{lle} Loverine qui, du coup, doit être guérie. Après vous avoir servi de garde du corps, il a fait à Biarritz plusieurs apparitions qui enchantaient visiblement Laurence ; puis il paraît que les Loverine et lui vont partir pour Alger.

— Que vont-ils y faire ?

— Yvonne l'ignore, mais nous qui connaissons l'enthousiasme de votre cousin pour la charrue, nous pouvons supposer que la vie des colons l'attire ; le climat rendra peut-être une ombre de santé à cette fille qui ne tient pas debout.

La baronne avait mis son poney au pas pour mieux scruter, du coin de l'œil, le visage de sa compagne.

— Beaucoup de malades s'y rétablissent, répondit Valère. De plus, fit-elle observer d'un air tranquille, ce doit être intéressant de comparer les différents modes de culture : la Normandie et l'Algérie, deux champs d'expérience absolument dissemblables. Je vous demande pardon, Alberte, de vous quitter aussi vite : par ce sentier, je peux gagner la maison en cinq minutes.

— Pas du tout, je veux vous reconduire jusqu'à

l'avenue. Vous ne m'avez pas demandé de mes nouvelles, et j'en ai d'originales à vous apprendre sur ce qui se prépare au Valvert. Écoutez, et surtout admirez les touchants effets de l'amour paternel ! Gérard part demain et va conduire Christiane dans la famille de sa mère ! Il paraît qu'elle dépérit, qu'elle souffre de ne pas être aimée comme elle le mérite ! De là à dire que je suis une belle-mère indigne, il n'y a qu'une ligne. Je souhaite bonne chance à ceux qui vont dorloter cette enfant grognon, jamais satisfaite ! Ils me délivrent d'un grand ennui... mais ils m'en causent un autre : ce petit sot de Georges trépigne, sanglote à la pensée d'être séparé de sa sœur, il déclare qu'il veut partir avec elle. Eh ! mon Dieu, si ces gens-là consentent à le prendre pour quelque temps, je jouirai de ma chère liberté !...

M^{me} de Songeux ne lâcha sa proie que sous les grands arbres qui précédaient la grille. Après un gentil « au revoir », elle enleva son attelage d'un vigoureux coup de fouet : les flancs du petit cheval payaient sa déconvenue !

— Cette fille est impénétrable, dit-elle entre ses dents ; l'ai-je désolée ? Ou bien le beau Roland, au cours de leur voyage sentimental, a-t-il regagné le terrain perdu ?

Impénétrable, mais, hélas ! pas invulnérable ! Valère, en rentrant à la Buissonnière, pensait : « *Cela* devait arriver ! Laurence est exquise comme une plante de serre chaude ! Sous le soleil algérien, elle vivra... Je savais que *cela* arriverait... et je croyais m'y être mieux préparée ! »

M. de Louze l'attendait sur le perron ; elle hâta le pas et gravit les marches en courant.

— Suis-je en retard ? La cloche a-t-elle sonné ?

— Pas encore ; mais en avançant un peu l'heure du dîner nous pourrions jouir dans le parc de cette délicieuse soirée. Voilà l'automne, profitons des derniers beaux jours qu'il nous offre.

Le repas fut vite expédié ; Valère jeta une écharpe sur ses épaules et tous deux se mirent

à errer sous les allées ombreuses, échangeant quelques paroles coupées de longs silences qui pouvaient avoir pour source l'heureuse quiétude de leurs âmes... ou bien une angoisse soigneusement voilée. L'âme de Valère, baignée dans ce calme extérieur, s'efforçait d'envisager sans défaillance le bonheur de la petite Laurence.

— Allons-nous jusque-là ? demanda M. de Louze en désignant les murs moussus de la vieille tour ; il doit faire bon causer chez M^{me} Malbrough !

— Comme tu voudras, père ; je ne demande pas mieux.

En ce moment, elle se sentait de force à affronter les souvenirs que le mariage de Roland allait irrévocablement ensevelir dans le passé. La jolie terrasse où elle avait joué son bonheur, où elle l'avait amèrement pleuré, ne la verrait plus jamais en larmes. C'était fini ! Assise sur le banc, face à la belle vallée, la tête doucement appuyée à l'épaule de son père, elle contemplait les prairies que les derniers rayons du soleil abandonnaient lentement, les arbres brunissant ou jaunissant suivant leurs essences, avant de dépouiller la riche parure de l'été ; dans le lointain, l'observatoire de Cyprien se détachait vigoureusement sur le ciel aux tons de turquoises. La voix de M. de Louze la fit tressaillir.

— Ma petite fille, disait-il, es-tu certaine de toujours m'aimer ?

— Ah ! la méchante question ! exclama-t-elle en essayant de sourire.

Il avait passé le bras autour de ses épaules, comme pour mieux s'assurer d'elle, et reprit :

— De m'aimer, même si... un événement..., une révélation inattendue t'apprenait que...

Sa voix se brisait ; il était haletant.

Valère leva vers lui ses beaux yeux pleins de lumière.

— Même si on me disait : « Tu lui dois mille fois plus de tendresse et de reconnaissance que s'il était... vraiment ton père », dit-elle très bas.

— Valère ! Comment sais-tu ?

— Qu'importe, puisque rien n'est changé entre nous !

— Ma chérie, ma chérie, balbutiait le pauvre homme sous ses baisers, par quel miracle as-tu appris ce qu'il me coûtait tant de te révéler ?

— Un miracle ? Oui, Dieu en fait de bien grands pour ses saints ignorés : ce n'est pas pour moi, mais pour *celle* dont je vais te parler qu'Il a fait celui-ci. Cher papa, pourquoi te désoler maintenant ? Ta fille est bien à toi, toute à toi ! *Elle* pouvait te la disputer et l'a volontairement abandonnée à ta tendresse. Te voilà délivré d'un grand souci.

— Ah ! oui ! j'avais le cœur si lourd dans l'appréhension de t'avouer... Mais je veux tout connaître. Qui est cette « Elle » ? Qui a pu te dire... ? Ce n'est ni Aline ni Roland ?

— Ils savent donc ? dit Valère faiblement.

— Aline, depuis que nous t'avions prise ; Roland, j'ai voulu ne rien lui cacher quand il est venu ici.

La jeune fille baissa la tête : c'était à cette même place qu'elle avait jeté à Verneuil l'insolente promesse de lui *donner* la Buissonnière, elle, l'étrangère substituée au véritable héritier ! D'un mot il eût pu la confondre et se venger !

— Me diras-tu ? commença M. de Louze.

— Oui, père, si tu te sens assez fort pour m'entendre, ensuite tu seras calme et rassuré.

Le jour baissait de plus en plus ; une à une, les étoiles piquaient de leur pure lumière la voûte céleste ; sauf la petite brise qui faisait bruire doucement les feuilles, tout était silence autour d'eux. La voix aux notes veloutées que Roland aimait tant résonnait seule, tantôt ardente, tantôt affaiblie par un léger tremblement. Comme en un rêve lucide, M. de Louze vit se dérouler le drame familial qui avait jeté la petite abandonnée dans les bras de sa femme et conduit M^{me} Jersey à son héroïque sacrifice.

Le coude sur un genou, le front soutenu dans sa main, courbé sous une pensée profonde :

— Ma fille, dit-il quand Valère se tut, je croyais

te chérir comme jamais père n'a chéri son enfant ; mais qu'est mon affection comparée à l'amour de la sainte femme qui t'a donné la vie ? Dieu met des trésors dans le cœur des mères !

XXI

MON CHER FRANÇOIS,

Il y a loin du jour où je pris la plume pour vous annoncer notre joyeuse arrivée à la Buissonnière ! Je me retrouve devant mon bureau, le même stylo en main, mais hésitante, cherchant les mots qui vous feront comprendre ma pensée, confiante, certes, en votre bonne amitié ! Je l'ai retrouvée vivante, sincère, telle qu'aux jours de notre jeunesse ! Nous étions si parfaitement unis dans nos espoirs ! Marier nos chers enfants, c'était pour moi la joie sans nom de voir s'épanouir la jeune famille de mon fils dans le nid sacré où je suis née, pour vous la douceur de conserver près de vous l'enfant qui, m'avez-vous dit, est toute votre vie, en assurant son bonheur avec un mari tel que mon Roland.

Quel mauvais vent a soufflé sur notre pauvre château de cartes ? Le savez-vous ? Moi, je l'ai longtemps ignoré, mon fils m'ayant fait promettre, au cas où notre projet échouerait, de n'y jamais faire allusion. D'ailleurs, sous des dehors d'insouciance, je le savais si profondément affecté que je n'eusse, pour rien au monde, osé porter la main sur la plaie vive qu'il cachait au fond de son cœur.

Dès son passage à Paris, il avait accepté la direction de travaux mal commencés, par un autre ingénieur, dans la région de Lyon. Pendant ses courts séjours près de moi, j'essayai de lui parler du foyer qu'inmanquablement il se résoudrait à fonder. Je me heurtai d'abord à un mutisme absolu, puis il consentit à admettre qu'un jour, *beaucoup plus tard*, il songerait au mariage. Je vous avoue qu'alors je me mis à chercher la jeune fille accomplie qui lui ferait

oublier Valère. Vous savez, sans doute, quel hasard les réunit à Biarritz et le reste... Vous ignorez l'état d'exaltation dans lequel mon fils est revenu, après avoir quitté Valère à Mézidon; c'est alors qu'il m'a dit ce qui l'avait chassé de la Buissonnière : Valère l'a accusé de vouloir l'épouser pour reconquérir le domaine, et, pour lui bien marquer qu'elle ne croyait pas à son amour, elle a offert de mettre le comble à ses désirs en le lui donnant, le jour où elle en serait la maîtresse : le lendemain, Roland s'éloignait !

Comment une fille si intelligente, bonne et raisonnable a-t-elle pu s'abuser à ce point ? Mon expérience de vieille femme me trompe-t-elle à son tour ? J'ai cru deviner, sous cette incroyable et brutale accusation, un cœur ombrageux qui aime et s'effraye à la pensée d'être déçu ! Quant à Roland, depuis qu'il l'a revue, toute son indignation est tombée ; il parle d'elle follement, comme s'il n'existait plus d'obstacle entre eux. Il faut l'entendre déclarer que jamais il n'aurait *permis* à votre fille de voyager la nuit sans sa protection..., qu'il n'admet pas son intimité avec la charmante baronne qu'il accuse d'avoir influencé Valère, etc... On jurerait qu'il a sur elle des droits imprescriptibles !

Tout se complique dans cette affaire : son ami, Paul Loverine, a demandé et obtenu la chaire de sciences au lycée d'Alger, dans l'espoir de guérir sa jeune poitrine de saur, ou de prolonger sa vie. Mon fils les accompagne jusqu'à Marseille, et tous deux ont passé quelques jours chez moi. Laurence Loverine m'a parlé de Valère qu'elle aime avec la fougue de son tempérament ; elle m'a aussi annoncé les fiançailles de votre fille avec ce jeune veuf, votre voisin : M. Odeille. Cette nouvelle est venue jusqu'à elle par une lettre de l'aimable M^{me} de Songeux, écrite à une certaine jeune fille, M^{lle} Tercinet, qu'elles ont connue à Biarritz.

Soyez bon et franc comme toujours, mon cher beau-frère, dites-moi si cela est vrai ; alors il faudra que je trouve le courage de l'annoncer à Roland, de ruiner les fragiles espérances qu'il entretient. Je ne serais pas surprise qu'il tentât près de vous quelque démarche inconsidérée : le coup de tête qu'il faut excuser de la part d'un homme jeune, ardent et très épris.

Il rentrera la semaine prochaine ; j'attends impa-

tiement votre réponse et vous renouvelle l'expression de ma solide amitié.

Aline VERNEUIL.

Seul dans le studio, M. de Louze lut et relut cette lettre et s'enfonça dans de profondes réflexions. Depuis une semaine il vivait dans l'allégresse de l'homme délivré d'une cruelle appréhension, remettant à plus tard ce qu'il voulait éclaircir encore. Valère était bien à lui et (comble de bonheur) elle sortait d'une famille honorable ! Le touchant sacrifice de sa mère, la mort héroïque qui avait racheté les fautes de son père, et cette charmante Edith que Dieu appelait à son service, tout pouvait être raconté au prétendant le plus exigeant. François de Louze s'était donc concédé quelques jours de joie sans mélange, et voilà qu'apparaissait une question brûlante. Il était temps de suivre les conseils de Cyprien : d'éclaircir le mystère dont la jeune fille avait enveloppé sa rencontre avec Roland et son voyage de retour.

L'excellent homme ne possédait pas la souplesse d'esprit qui sait amener adroitement un sujet délicat ; or, l'aborder de front lui paraissait pénible. Depuis une demi-heure il se consultait, lorsque Valère entra, s'assit et attacha sur lui son beau regard sérieux.

— D'où viens-tu, ma chérie ? dit-il tendrement.

— Je suis allée voir Edith et à l'église ; j'y ai puisé la force de te demander une chose que tu vas peut-être blâmer, mais cela me tient tant au cœur... tu ne pourras pas refuser.

— Demande-moi la moitié de mon royaume et je te l'accorderai, déclara M. de Louze, essayant de plaisanter.

— La moitié, non certes ! mais peut-être le plus beau joyau du royaume. Père, tu aimes beaucoup notre Buissonnière, n'est-ce pas ?

— C'est l'héritage de ma pauvre Julie ; elle en était fière : j'y ai vécu les plus belles années de ma

vie, entre elle et toi. Tu ne vas pas me demander de la quitter... ou me la faire vendre?

— Je pense seulement à m'assurer qu'elle ne sera jamais à moi... Ce serait injuste. Je puis accepter ta fortune, tu n'as pas de proches parents; garder, à la rigueur, un legs de ma mère adoptive pour marquer le lien qui m'attachait à elle; mais la Buissonnière appartient à l'héritier des Obry, au fils de M^{me} Verneuil. C'est Roland qui doit y rentrer en maître le jour où j'aurai la douleur de te perdre.

M. de Louze la regardait fixement; elle était pâle, quoique ses traits fussent animés d'une flamme d'énergie. Obéissant inconsciemment à sa pensée intime, elle ajouta :

— Si tu y consens, je voudrais que Roland le sût avant son mariage : ce sera mon cadeau de noce!

— Ton cadeau de... Ah ça! où as-tu pris qu'il va se marier?

— Mais, n'est-ce pas naturel? Il épouse une bonne et jolie fille dont j'ai prononcé le nom plusieurs fois depuis mon retour : Laurence Loverine. J'ai rencontré Alberte avant-hier, elle m'a annoncé leurs fiançailles comme prochaines.

— Alberte... encore elle! murmura M. de Louze avec un sursaut en regardant la lettre ouverte devant lui.

Il la plia vivement, la mit dans sa poche et reprit :

— Que Roland se marie ou non, cela ne change rien à ta demande, n'est-ce pas? Je te promets de réfléchir sérieusement, et quand je serai décidé, que j'aurai consulté mon contrat et le testament de ta mère, nous en reparlerons. Tu sais, ma chérie, que quand cela est possible je suis prêt à satisfaire tes désirs. Que vas-tu faire cette après-midi?

— Esther est partie à Caen chercher la nièce qu'elle me propose pour remplacer Edith; il faut que j'attende son retour. Comme on a cueilli une partie des poires d'hiver, je vais aider l'Almyre à les ranger dans le fruitier.

— Donc je ne te rencontrerai pas sur les grands chemins. Moi, je vais jusqu'à la ferme d'Arsène Chanton, qui a fauché le regain; je suis curieux de savoir s'il est satisfait, comme à la première fenaison.

— Tu ne crains pas la fatigue?

— Pas du tout; avec la voiturette, c'est un jeu que cette course.

— Ah! vraiment, père, tu vas mieux; ton teint redevient frais, ta démarche se raffermi, les mauvais jours sont passés!

Elle descendit au fruitier, s'enveloppa d'une blouse de toile blanche; très occupée à grouper les fruits suivant les différentes espèces, elle entendit à peine le ronflement de la petite auto qui s'éloignait. Avant de la diriger vers la ferme de Chanton, M. de Louze s'arrêta au « Gros-Chêne ».

— Mon ami, dit-il à Cyprien, j'ai reçu une lettre qui va, je crois, me décider à jouer mon va-tout. Je viens te demander ce que tu en penses.

L'entretien dura une heure, et quand Cyprien serra la main de son visiteur, ce fut avec un énergique : « Du courage et à Dieu vat! »

*

Pendant la semaine qui suivit, Valère dut s'occuper de la récolte des fruits à conserver; elle le fit avec le soin méthodique qu'elle apportait aux moindres détails du ménage. A la voir si vigilante, personne ne se fût douté que son esprit s'abîmait dans une pensée unique.

L'heure de la causerie du soir étant venue, c'était avec un grand battement de cœur qu'elle s'asseyait près de son père, espérant chaque fois qu'il allait calmer son anxiété, dire, puisqu'il trouvait cela équitable, que Roland posséderait la Buissonnière, de préférence à l'étrangère qu'elle était; mais M. de Louze, l'air détaché, abordait tous les sujets familiers à leur vie journalière, ou bien commentait un article de revue. Il lui souhaitait une bonne nuit avec un sourire empreint d'une tendre compassion.

« S'il devine mon anxiété, pourquoi ne se décide-t-il pas à parler ? » pensait la jeune fille.

Le jour où il parla, ce ne fut point pour prononcer les paroles qu'elle attendait, mais pour dire, de son air le plus naturel :

— Je pense qu'Aline va pouvoir occuper la chambre que tu lui avais fait préparer au premier, lors de son séjour ici ; le mobilier qu'elle aime la garnit encore.

— Ma tante... M^{me} Verneuil, balbutia Valère, elle vient ?...

— Mais oui, ma chérie ; elle m'annonce son arrivée pour aujourd'hui. J'ai réfléchi à la demande que tu m'as faite, et, vois-tu, quand il s'agit d'une décision de cette importance, dix lettres ne valent pas un bon entretien.

— Est-ce que Roland accepte ?

— Je prévois qu'il posera des conditions ; nous le saurons tantôt. Naturellement, il accompagne sa mère, étant le principal intéressé. Viendras-tu avec moi sur la route, à leur rencontre ?

— Non, merci, dit Valère d'une voix soudainement raffermie ; je vais être occupée des préparatifs, inspecter les chambres, voir à changer le menu du dîner... Vous m'excuserez auprès... de M^{me} Verneuil.

— Pourquoi ne dis-tu pas « ma tante » ?

— Il faudrait qu'elle me le permit, soupira Valère.

XXII

L'auto roulait à grande allure sur la route qu'une légère pluie d'automne avait rafraîchie; Roland, enfoncé dans son coin, ne répondait à sa mère que par monosyllabes.

— Ah çà! dit-elle, vas-tu te présenter avec cette mine d'enterrement?

— Vous en parlez à votre aise, comme une optimiste que vous êtes. Valère veut-elle simplement accomplir un acte de justice dicté par sa fierté, afin de pouvoir se dire : « Je ne dois rien à cette branche de la famille »?

M^{me} Verneuil sourit et serre la main de son fils.

— Mon cher enfant, que tu connais mal le cœur des jeunes filles! Pourquoi n'a-t-elle pas parlé à son père de votre rencontre à Biarritz et de votre voyage? Ceci, c'est un aveu, crois-en mon expérience... Tiens! j'aperçois ton oncle, comme la première fois, au pied du Calvaire... seul! Je n'y attendais, et c'est un second aveu! Je parierais que nous ne la trouverons pas à la maison en arrivant.

— Pourvu qu'elle ne soit pas encore chez cette baronne, gronda Roland; rien ne m'empêchera de croire que la belle Alberte lui montait la tête. Rappelez-vous ce que mon oncle vous a écrit : c'est elle qui a annoncé mes prétendues fiançailles... aussi je ne permettrai pas à Valère...

— Attends qu'elle t'en ait donné le droit, grand fou! dit M^{me} Verneuil riant et pleurant à la fois.

Quand M. de Louze introduisit ses hôtes dans le studio, le jeune homme parcourut la pièce d'un regard inquiet : Valère n'y était pas. Il eut un sursaut de joie, car il était gagné à la confiance de sa mère.

— Prévenez mademoiselle, ordonna M. de Louze à Esther qui s'emparait des valises.

La bonne femme grogna :

— Monsieur veut-il que je m'*époumone* à courir dans le parc? Mademoiselle s'y promène, elle est peut-être tout au fond!

— Du côté de la vieille tour, elle vous l'a dit? demanda Roland.

— C'est bien possible; j'étais occupée, je n'ai pas fait attention!

— Mon oncle, permettez? dit le jeune homme d'un air suppliant.

Et, sans attendre de réponse, il s'élança dans la grande allée. Inspectant vainement du regard chaque chemin transversal, il arriva au pied de la tour, frémissant d'émotion.

— Si elle était là?... Elle y est!...

L'escalier de bois gémit sous ses pas. Valère avait quitté le banc; elle le regardait venir, pâle, mais l'air résolu.

— Que faites-vous ici, Valère? s'écria-t-il.

Ses lèvres tremblantes essayèrent un sourire.

— On vous a dit que j'étais dans le parc, et je savais que vous viendriez. Je vous attendais sur ma tour parce que c'est là que je vous ai cruellement offensé; je veux vous y demander pardon et vous supplier d'accepter l'offre que mon père vous a faite en mon nom.

Il attacha sur elle un regard triomphant.

— Offre irréalisable et contre les vieux usages normands, le contrat de ma tante lui donne ce bien en propriété, et son testament vous défend de nous le céder; le texte est formel.

— Ah! mon Dieu!

— D'ailleurs, poursuivit le jeune homme d'une voix qui tremblait, je mets mon pardon à plus haut prix. Vous savez ce que je veux dire, je le lis dans vos yeux... Soyez bonne, Valère, et rendez-moi heureux; je ne peux l'être sans vous! Si vous

ne me croyez plus l'être vulgaire, le coureur de dot que vous avez repoussé, mettez votre main dans la mienne.

— Ah ! Roland, murmura-t-elle en lui abandonnant sa petite main glacée, je croyais que c'était fini..., que cela ne reviendrait jamais !

.

MA CHÈRE ALBERTE,

J'aurais désiré vous annoncer de vive voix l'événement le plus important de ma vie ; je n'ai pas un instant de liberté, veuillez m'excuser de le faire par lettre.

Dès ces premières lignes, vous devinez de quoi il s'agit, puisque, par une singulière intuition, vous aviez prévu et annoncé à Yvonne Tercinet mes fiançailles, et à moi celles de Roland ! Mais dans vos aimables prévisions vous avez commis une... non, *deux erreurs* ! Laurence Loverine, transplantée en Algérie pour combattre le mal qui la menace, ne songe pas à entrer en ménage tant que sa santé n'est pas raffermie. Cyprien Odeille vit du souvenir de sa charmante femme ; il remplit sa vie de deux grands sentiments : l'amour paternel et la passion de l'étude ; la tante Lise, qui dorlote Sidonie, suffit à son foyer. De tous les personnages retenant votre sollicitude, Roland et moi seuls demeurons et désirons unir nos destinées. Confiants dans notre mutuelle affection, nous envisageons avec joie l'avenir : la vie simple, utile et si douce qu'on mène à la Buissonnière. Ai-je besoin d'ajouter que mon père et ma tante sont au troisième ciel ?

N'ayant plus ma mère, j'ai désiré que nos fiançailles soient consacrées dans la stricte intimité familiale ; mais nous ne songeons pas à écarter nos amis ; préparez-vous donc à briller aux fêtes du contrat et le grand jour du mariage ; je vous prédis un succès de beauté que la mariée ne vous disputera pas !

Nous allons à Paris faire quelques achats, ensuite chez ma tante Aline ; je veux connaître la maison où Roland est né. Nous emmenons Edith l'arnou qui entre chez les Dominicaines d'Orléans, servantes des pauvres malades. Roland achète la petite maison

que sa mère habitait; il la fera transformer en dispensaire et y placera une religieuse pour soigner les malheureux, c'est son cadeau de noce au village. Mon père et lui me prient de vous offrir leurs respectueux hommages. Tante Aline se joint à moi pour vous envoyer l'expression d'une amitié sincère.

Valère DE LOUZE.

— Amitié sincère! Oui, vraiment! exclama M^{me} de Songeux après avoir lu cette lettre. La future M^{me} Verneuil se moque de moi... Elle se moquait déjà quand je lui parlais des fiançailles de son cousin et qu'elle m'écoutait impassible! Allons, j'ai commis une maladresse et perdu mon temps! Le beau Roland est arrivé à ses fins!

ÉPILOGUE

Pour la seconde fois, depuis le mariage de Valère, la Buissonnière a donné sa riche moisson; du haut de sa tour la jeune femme contemple les champs qui se reposent sous la caresse d'un soleil automnal. Un tout petit bonhomme, son premier-né, trotline et gazouille autour d'elle; M. de Louze a voulu qu'il se nomme Claude, comme l'aïeule dont il ne connaîtra que plus tard le généreux sacrifice et qui lui a légué sa beauté.

— Valère, où donc es-tu? crie une voix sonore et joyeuse.

Roland est déjà près d'elle, vivante image, dans son léger costume de toile bise, de la jeunesse robuste et vaillante que réclament nos campagnes.

— Madame Malbrough, que venez-vous faire ici? demande-t-il, railleur.

— J'attends mon chevalier. Ah! mon Roland.

as-tu oublié la date? Il y a deux ans, ici même, le bonheur est venu à nous!

— Un bonheur que vous aviez voulu me voler, Madame! Que puis-je vous donner pour fêter cet anniversaire?

— Seulement l'assurance que tu n'as jamais regretté ta brillante carrière.

Reland enlève dans ses bras le petit Claude, vient s'asseoir près de la jeune mère, et d'une voix émue :

— Ma femme..., ma chère femme, entre ton amour et l'enfant que voilà, quelle félicité peut, ici-bas, égaler la mienne? La Buissonnière est notre petit royaume, nous y formerons une lignée de jeunes terriens dignes de nos ancêtres, et j'ai conscience qu'ainsi nous servons la Patrie!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution
COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Les Albums 3, 7, 8 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente par'out : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France... 18 francs. — Etranger... 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France... 30 francs. — Etranger... 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07)
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14).

